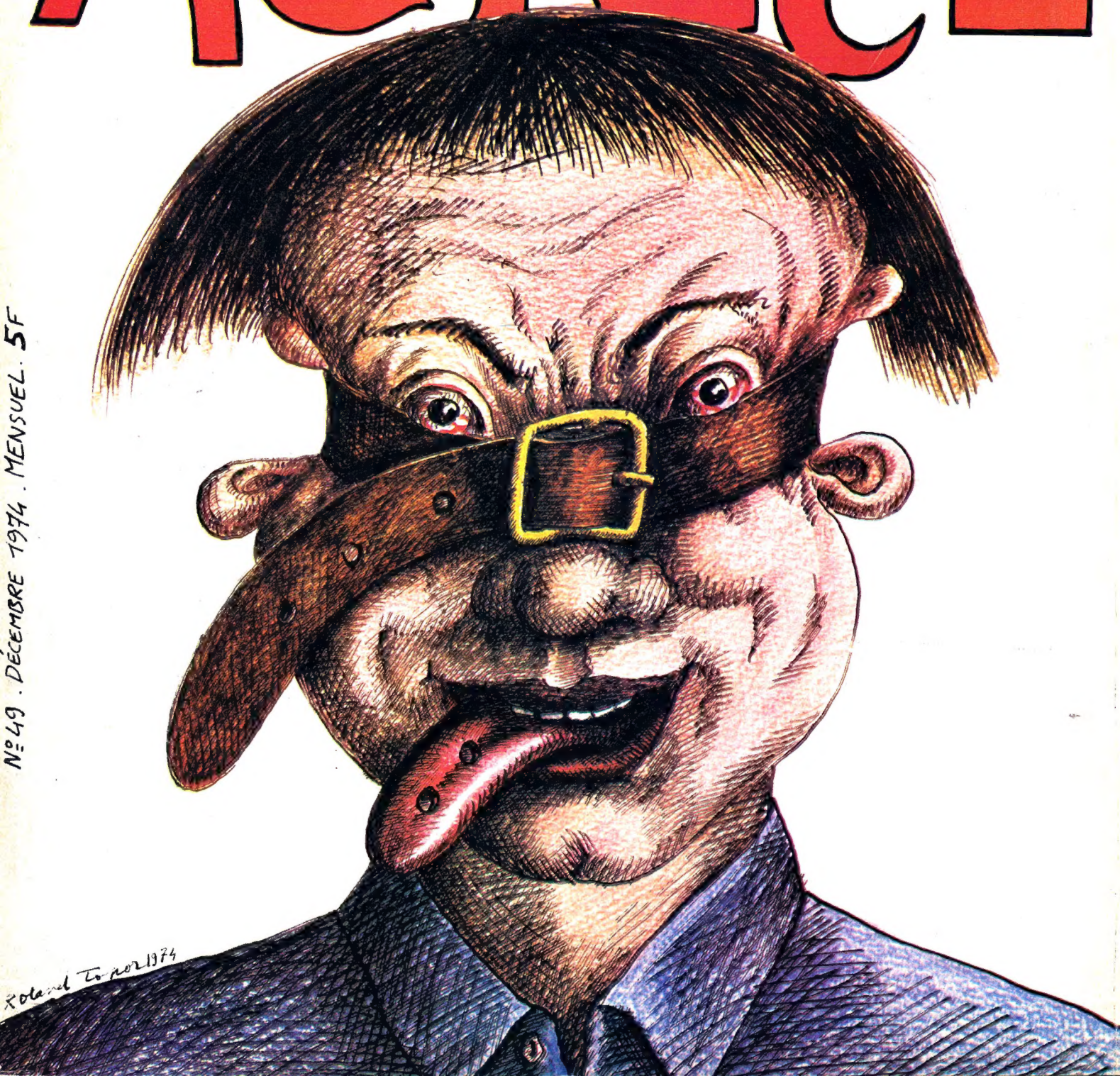
SPECIAL DEPRIME

le flip gauchiste. parodie du monde et d'astérix. les socialistes sont trés contents et le folk aussi

ACTUEL



N°49 . DÉCEMBRE 1974 . MENSUEL . 5F

ACTUEL 49
Décembre 1974
2, impasse Lebouis
75014 Paris
Tél. : FON. 47-20

Dessin de Siudmak
Illustrant Etoiles, garde-à-vous **de Robert Heinlein.**

Non, attendez, ne tirez pas...
Je sais, Etoiles, garde-à-vous **est le roman de science-fiction le plus militariste qui ait été écrit. Lorsque Heinlein publia** Révolte sur la Lune **(C.L.A.), qui décrit une Terre et un système solaire entièrement communistes, personne ne songea à prétendre qu'il était marxiste. Pourquoi, dès lors, refuser un livre qui décrit une société militarisée dans laquelle le droit de vote n'est accordé qu'aux anciens combattants ? Pour Heinlein, il s'agit d'un futur possible, entre autres. Ce livre reçut le « Hugo » du meilleur roman de l'année lors de sa parution aux Etats-Unis. Sa lecture vous rendra peut-être furieux mais, je crois, vous intéressera.**
C'est une autre vision de l'avenir, plus terrifiante encore, que nous donne Philip K. Dick dans Dr Bloodmoney. **Un jour, malgré l'équilibre de la terreur, les bombes ont fini par tomber. Cependant, la vie continue aussi bien pour Bruno Bluthgeld, l'un des responsables de la grande Catastrophe, qui sentait des stigmates s'inscrire sur son visage, que pour Hoppy, le phocomèle, l'ancien bébé thalidomide doté de pouvoirs supranormaux. Un livre prophétique et traumatisant.**

Jacques Sadoul.

J'AI LU

SCIENCE-FICTION : DE 4,00 A 6,50 FRANCS

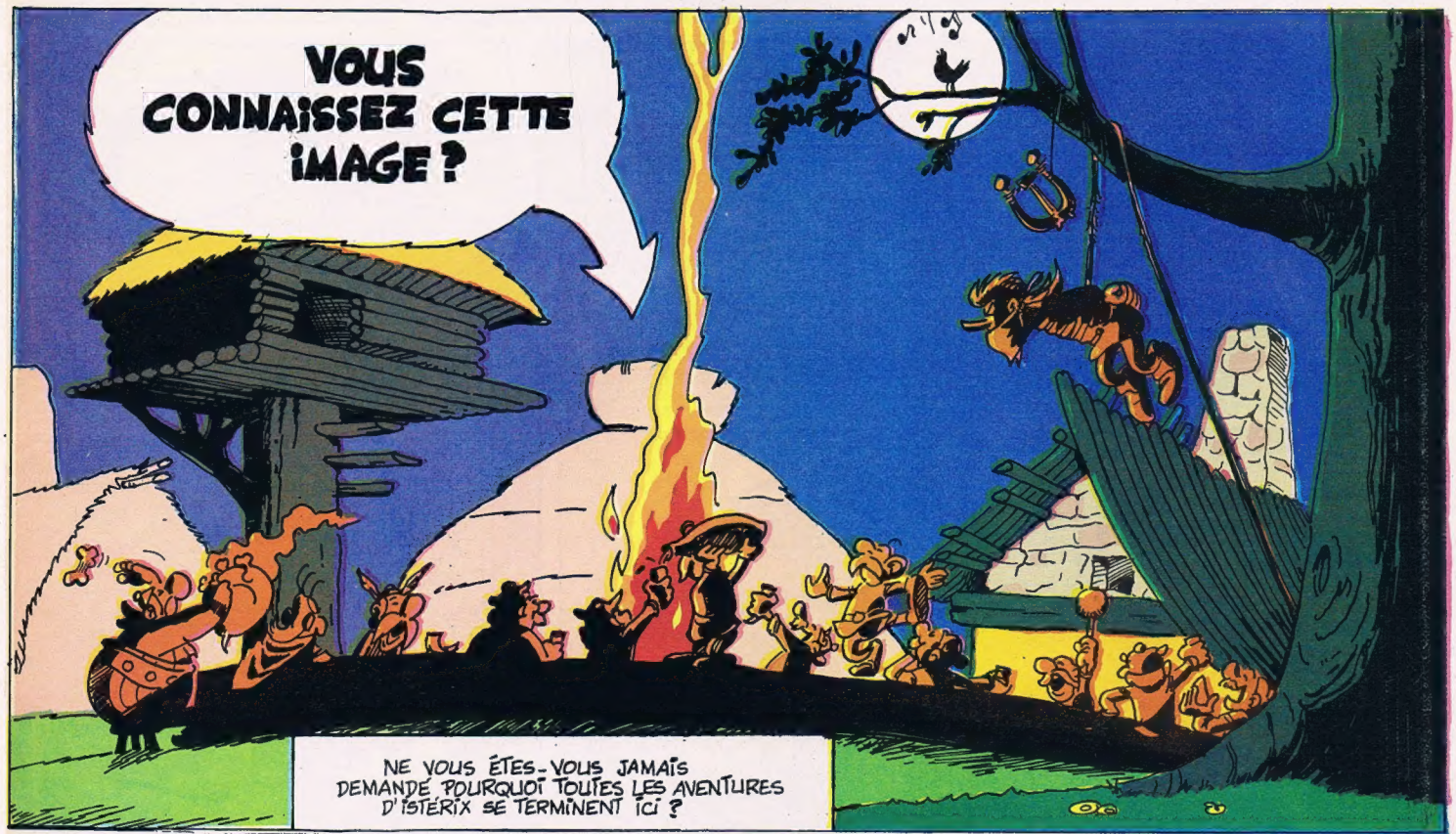
Publicité

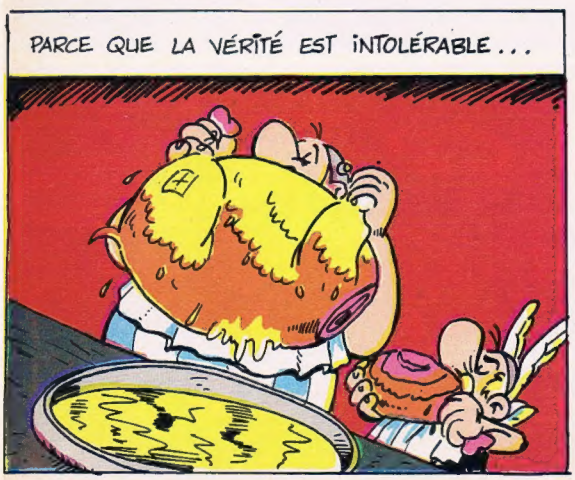
sommaire

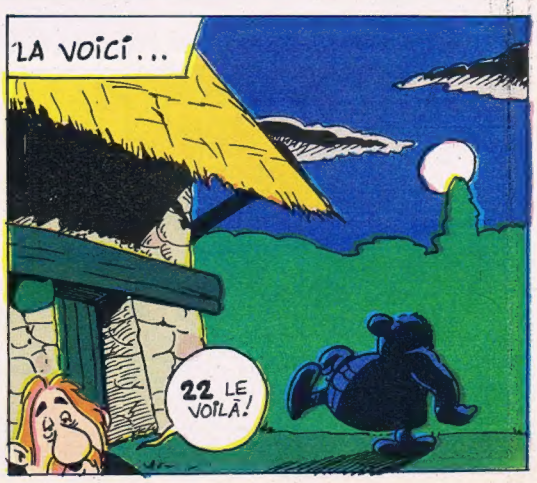
Avstérix le Gavlois 3
Monopoflip 7
Parodie du Monde 10
Edito 14
Marginaux et gauchistes 16
Voyage à l'intérieur du Parti Socialiste 25
Nouvelle de S-F :
Le mécano-bide 32
Nova-Press 35
Wolf Vostell parle du groupe Fluxus 39
Le folk français 42
Mosik news 47
Ainsi lisait Hyma la Hyène 51
Calendrier 52
Bandes dessinées ttes catégories 56
Petites annonces 64
Rock & Flip, la revue de la mort triste 73

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Yves Frémion
Jean-Pierre Lentin
Léon Mercadet
Patrick Rambaud
Jean-Paul Ribes
Secrétariat de rédaction et maquette :
Claudine Maugendre
Faussaire en chef :
Jean Rouzaud
Couverture :
Roland Topor
Ont participé à ce numéro :
Serge Branly
Jean-Paul Dollé
François Ducray
Moebius
Roland Sabatier
Christine Rouzaud
Administration :
Jocy
Publicité :
Patrick Zerbib
Chef de rayon :
Anita Noël
Composition :
« Au Manuscrit »
Photogravure, montage offset :
Eurographic
Rototechnic-offset
Tirage :
Rototechnic-offset
Chemin du Haut-St-Denis, 93 - Aubervilliers
Edicis
19, rue des Dunes, 75019 Paris
Diffusion :
N.M.P.P.
La Rédaction n'est pas responsable des manuscrits et des dessins tachés, échangés ou brûlés.
« Actuel » est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la Publication : Jean-François Bizot. Ce numéro a été tiré à 90 000 exemplaires.

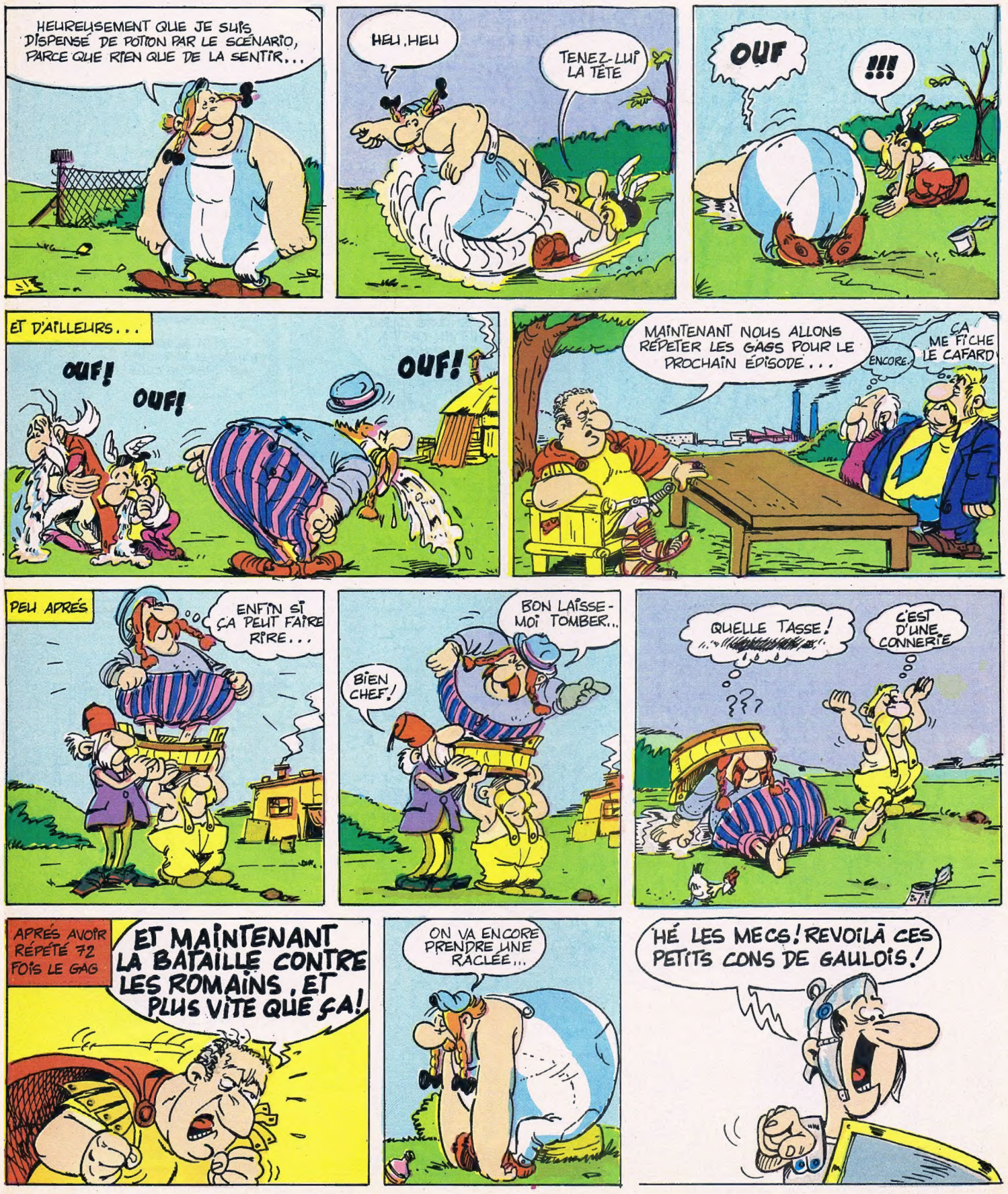
La Vérité sur Astérix LE GAVLOIS

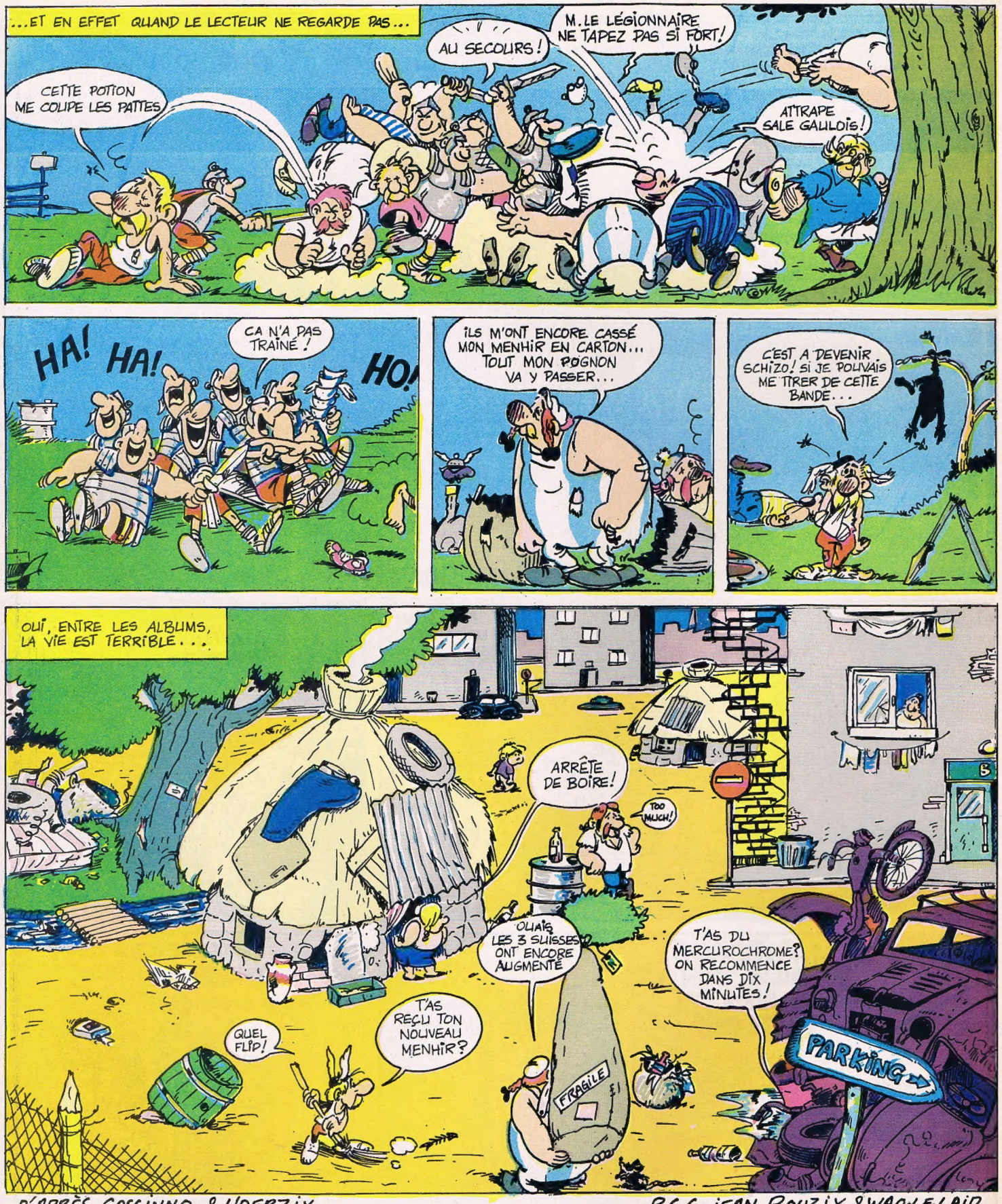






PITIÉ SEIGNEUR GOSCINNIX !
DE GRÂCE
PAR CANABIS
PAR BLÉNOS
PARDON !
RANGEZ-MOI TOUT ÇA ON N'EST PAS LÀ POUR RIGOLER !
L'ANGOISSE ! ON N'A PAS UNE MINUTE A SOI ! QUE VA-T-IL ENCORE INVENTER... J'AI PEUR !
SOYEZ DRÔLES !
MAIS PUISSANT GOSCINNIX NOUS AVONS ÉPUISÉ TOUS NOS GAGS...
POUR COMMENCER VOUS ALLEZ REPRENDRE DE LA POTION MAGIQUE : CELA FAIT TOUJOURS RIRE !
OH NON ! PITIÉ
QUEL FLIP ! CE TYPE NOUS PRESSE COMME DES CITRONS !
PEU APRÉS
OBEIR, TOUJOURS OBEIR... CETTE VIE M'ACCABLE !...
LES FIGURANTS GAULOIS BOIVENT DONC POUR LA 384ÈME FOIS L'INFÂME POTION INVENTÉ PAR GOSCINNIX...
BEEEH !
BELIARK
CE COUP CI, Y A OVER DOSE


HEUREUSEMENT QUE JE SUIS DISPENSÉ DE POTION PAR LE SCÉNARIO, PARCE QUE RIEN QUE DE LA SENTIR...
HEU, HEU
TENEZ-LUI LA TÊTE
OUF
!!!
ET D'AILLEURS...
OUF!
OUF!
OUF!
MAINTENANT NOUS ALLONS RÉPÉTER LES GAGS POUR LE PROCHAIN ÉPISODE...
ENCORE.
ÇA ME FICHE LE CAFARD
PEU APRÉS
ENFIN SI ÇA PEUT FAIRE RIRE...
BON LAISSE-MOI TOMBER...
BIEN CHEF!
QUELLE TASSE!
C'EST D'UNE CONNERIE
APRÉS AVOIR RÉPÉTÉ 72 FOIS LE GAG
ET MAINTENANT LA BATAILLE CONTRE LES ROMAINS, ET PLUS VITE QUE ÇA!
ON VA ENCORE PRENDRE UNE RACLÉE...
HÉ LES MECS! REVOILÀ CES PETITS CONS DE GAULOIS!



D'APRÈS GOSCINNO & UDERZIX

P.C.C. JEAN ROUZIX & WAO-LE-LAID.

MONOPOFLIP

Le jeu consternant de la survie

BREVE DESCRIPTION DU JEU :

Pour répondre aux exigences des temps de crise, ce Monopoflip est d'une taille nettement inférieure à celle des jeux proposés par nos concurrents. Le principe de ce jeu est très simple : il s'agit de rester en vie le plus longtemps possible. Partant de la case « Départ », avancez les pions avec le nez autour du tableau, suivant le jet des dés Quand un joueur arrive dans une case, il peut, contre la somme indiquée, en prendre possession et la dévaliser ; il doit ensuite défendre sa propriété contre les envieux. Pour ce faire, il doit s'armer, ce qui coûte cher. Pour ses achats, chaque joueur dispose d'une somme de départ allouée par le chômage.
Les cases de « Dèche » et de « Sécurité Sociale » donnent droit au tirage d'une carte dont on doit suivre aveuglément les instructions.
Afin que le jeu soit plus prenant, l'argent doit être figuré par de vraies pièces.

LE JEU :

Par souci d'économie, le Monopoflip ne se joue qu'avec deux pions, figurés par deux lentilles dont l'une est préalablement cuite afin de la distinguer de l'autre, qui reste crue. Plusieurs joueurs peuvent néanmoins se grouper derrière un même pion. Tout joueur qui mange son pion en cours de partie est éliminé.

Le jeu comporte en outre 32 fusils verts et 12 canons rouges que les joueurs auront recopiés et coloriés avec le soin qui s'impose (cf. page suivante). A la rigueur, on peut remplacer les fusils par des allumettes usagées et les canons par des briquets vides.

PREPARATION :

Découpez le tableau de la page suivante selon le pointillé et collez-le carrément sur la table afin de la consolider. Disposez les cartes « Dèche » et « Sécurité Sociale » aux places indiquées. Munissez-vous de deux dés que vous secouerez dans un verre à dents.

Un ami commun des joueurs est choisi comme banquier-usurier-marchand de canons. Que fait ce répugnant personnage ? Il surveille et gère le stock d'armes, les titres de propriété et le fonds de chômage. Il peut à tout moment modifier brusquement la règle du jeu et envoyer des rappels d'impôt injustement répartis. En cas de besoin, les fusils et canons sont revendus au banquier, mais à moitié prix.

POUR COMMENCER LE JEU :

Chaque jette les dés à son tour et avance son pion, dans la direction de la flèche, du nombre de cases indiqué par les dés. Selon la place atteinte par son pion, le joueur a le droit d'occuper une case, de recevoir un coup de fusil si elle est déjà occupée, de tirer une carte « Dèche » ou « Sécurité Sociale », ou même d'aller en prison.

Chaque fois qu'un joueur franchit la case « Départ » il perd 3,22 F.

LES QUARTIERS :

Certains quartiers sont plus dangereux que d'autres. Ce sont les quartiers trop riches (plus de 1,60 F) et les quartiers trop pouilleux (moins de 1 F). Dans les deux cas on risque de se faire cogner, arnaquer, larder, sodomiser, tuer ou même gronder. Pour échapper à ces zones dangereuses, le joueur qui se trouverait entre l'asile et Sucett' Boulevard, devrait judicieusement faire 18 en jetant les deux dés — ce qui est très rare.

PRISON :

Tout joueur allant en prison y reste jusqu'à la fin du jeu, sauf exceptions.

Un joueur va en prison :

1) s'il tire la carte marquée « Vos papiers ! »,
2) s'il tombe sur la case « Suivez-moi au poste ! »,
3) s'il obtient un chiffre pair en jetant les dés,
4) s'il a une sale gueule.

DETENTION PREVENTIVE :

Le joueur qui ne fait que passer sur la case « Prison » y restera deux tours (renouvelables sur décision arbitraire du banquier qui se convertit alors en policier).

ASILE ET CASERNE :

Tout joueur qui se retrouve sur une case « Asile » ou « Caserne de paras » ne s'en remet que péniblement. Il en garde des séquelles pour la durée restante du jeu : à chaque coup de dé on retranchera six points du total obtenu, ce qui le contraint parfois à reculer.

DECHARGE PUBLIQUE :

Le joueur qui atterrit sur la case « Décharge publique » n'en ressort pas plus dégoûtant qu'il y est rentré.

SOUPES GRATUITES :

Au nombre de quatre. Elles peuvent devenir payantes si l'usurier le décide. En outre, la soupe ne sera chaude que si le concurrent y tombe en faisant avec les dés un chiffre pair : elle lui sera servie en prison (voir plus haut).

ARMES :

Pour défendre son bien, dès qu'il possède deux cases de même couleur, le joueur peut acquérir un ou plusieurs fusils — 43 centimes chacun. Il peut, moyennant un supplément, échanger quatre fusils contre un canon. On ne peut posséder plus d'un canon par case.

Lorsque l'adversaire tombe sur votre terrain, il existe six ripostes aux conséquences physiques incalculables :

1) **Terrain nu** : vous l'insultez sauvagement ;
2) **Un fusil** : vous le pincez vicieusement ;
3) **Deux fusils** : vous lui faites subir un douloureux tire-joue ;
4) **Trois fusils** : vous le giflez à la volée ;
5) **Quatre fusils** : vous lui balancez un gros coup de poing sur le nez ;
6) **Un canon** : vous l'assommez franchement avec votre chaise.

Plus le terrain est situé dans un quartier riche, plus les coups doivent être assénés avec violence.

FIN DU JEU :

Le survivant est déclaré vainqueur par le banquier.

TITRE DE PROPRIETE
RUE SIX SOVIETIQUES

SEVICES

Terrain nu : vous l'insultez sauvagement.
Avec 1 fusil : vous le pincez vicieusement.
Avec 2 fusils : vous lui faites subir un douloureux tire-joue.
Avec 3 fusils : vous le giflez à la volée.
Avec 4 fusils : vous lui balancez un gros coup de poing sur le nez.
Avec 1 canon : vous l'assommez franchement avec votre chaise.

TITRE DE PROPRIETE
STADE PASSEMBALLE

SEVICES

Terrain nu : vous l'insultez sauvagement.
Avec 1 fusil : vous le pincez vicieusement.
Avec 2 fusils : vous lui faites subir un douloureux tire-joue.
Avec 3 fusils : vous le giflez à la volée.
Avec 4 fusils : vous lui balancez un gros coup de poing sur le nez.
Avec 1 canon : vous l'assommez franchement avec votre chaise.

TITRE DE PROPRIETE
PASSAGE HATABA

SEVICES

Terrain nu : vous l'insultez sauvagement.
Avec 1 fusil : vous le pincez vicieusement.
Avec 2 fusils : vous lui faites subir un douloureux tire-joue.
Avec 3 fusils : vous le giflez à la volée.
Avec 4 fusils : vous lui balancez un gros coup de poing sur le nez.
Avec 1 canon : vous l'assommez franchement avec votre chaise.

MONOPOFLIP
DEPART
Perdez 3,22 F
en passant ici
HLM QUESSAT
0,95 F
DECHE
RUE BRIC-A-BRAC
0,95 F
SOUPE POPULAIRE
VOIE LEA VAPEUR
0.90 F
DESINTO
Passez 2 tours
IMPASSE MOILEJOINT
0,90 F
DETENTION PREVENTIVE
ZUP OCHOU
1,20 F
CASERNE DE PARAS
STADE PASSEMBALLE
1,20 F
SECOURS CATHOLIQUE
RUE M'BA
1,29 F
SECURITE SOCIALE
RUE SIX SOVIETIQUES
1,29 F
DECHARGE PUBLIQUE
RUE EVERLORD
1,52 F
DECHE
AVENUE TROTTARD
1,52 F
ARMEE DU SALUT
PHILIP. BOULEVARD
1,58 F
ASILE
SUCETT. BOULEVARD
1,58 F
SUIVEZ-MOI AU POSTE
PORTE MAHLER
1,71 F
SECURITE SOCIALE
PASSAGE HATABA
1,71 F
ACTUEL
QUAI TCHEUPE
1,76 F
SERVICE MILITAIRE
Passez un tour
PALACE AIME LISANDE
1,76 F
SECURITE SOCIALE
DECHE

DECHE

C'est votre anniversaire : chaque joueur vous crache dans l'œil.

DECHE

Vos fusils sont enrayés : jetez-les et achetez-en d'autres.

DECHE

Vous flippez sérieux : retournez à « Actuel » ou retournez votre fusil contre vous.

DECHE

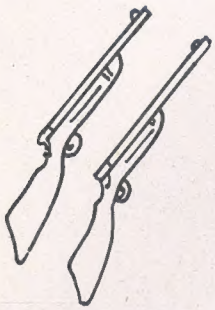
Votre grand-mère meurt : vous récupérez 5 kilos de sucre.

DECHE

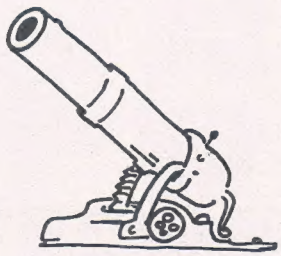
Vous achetez de l'herbe pour oublier : reculez vite de 15 cases.

DECHE

Vous essayez de vendre un vieux numéro d'« Actuel » aux Puces de Montreuil : vous retournez à l'asile.



Lentille cuite Lentille crue



CAISSE CENTRALE DE CHOMAGE B.P.F. _____
Trésor public

Payez contre ce chèque _____

à l'ordre de _____

Paris le _____

Chèque n° 48697938400000080295

SECURITE SOCIALE

Vous adhérez à la Ligue Communiste : avancez de 2 cases, puis reculez de 3 cases.

SECURITE SOCIALE

Retournez rue M'Ba

SECURITE SOCIALE

Payez une amende de 0,20 F ou tirez une carte de dèche.

SECURITE SOCIALE

Vous n'avez pas payé vos cotisations : allez en prison.

SECURITE SOCIALE

Vous avez oublié de pointer au chômage : vous perdez votre droit aux cotisations pendant 3 tours.

SECURITE SOCIALE

Vous gagnez un ticket de queue pour la boulangerie voisine : avancez de 4 cases.

■ CENTIEME ANNEE — N° 1984 144 PAGES DERNIERE EDITION JEUDI 28 NOVEMBRE 1974

REMOUS AUX U.S.A.

WATERGATE
C'était une blague

RIRE EN PAGE 74

Le Mambo

Fondateur : Hubert Beuve-Maisrit. Directeur : Jacques Fauxnet.

5 F

Algérie, 1 DA ; Maroc, 1 dir. ; Tunisie, 100 m. ; Allemagne, 0,90 DM ; Autriche, 7 sch. ; Belgique, 8 fr. ; Canada, 60 c. cts ; Danemark, 2,50 kr. ; Espagne, 18 pes. ; Grande-Bretagne, 14 p. ; Grèce, 15 dr. ; Iran, 45 ri ; Italie, 250 l.
Tarif des abonnements page 25.
173 bis, RUE DES LASAGNES
75427 PARIS - CEDEX 09
C.C.P. 4207-23 Paris
Télex Paris n° 65572
Tél. : FON. 47-20

Les retombées de la vague de rire

M. Brejnev déclare au "Mambo"

Je ne peux pas me permettre d'être indulgent envers tous ceux qui se tirent la tronche

A la veille de ses entretiens désopilants avec les présidents Amar et Bouglione, le secrétaire général du Parti communiste d'Union soviétique a accordé au « Mambo » une interview inopinée dans laquelle il expose les résultats qu'il attend de ses dernières facéties et les objectifs de son hilarité tant extérieure qu'intérieure, celle-ci primant délibérément celle-là selon ses propres termes.

De notre envoyé spécial
ANDRE DONDAINE

Moscou. — Joyeusement gardé par de rudes gaillards goguenards dont les faux-nez rougeoyants sont aussi incongrus au coucher du soleil que les collerettes de papier crépon qui leur ceignent le cou, le Kremlin oppose, avec ses toits tire-bouchonnés, l'humour guindé de ses murs gris et longiformes à la chaleur communicative des torrents de rigolade qui, de la place rouge au mausolée de Lénine, secouent, à s'en décrocher les mâchoires, la prospère Moscou. C'est là que nous a reçu sans façon, entre deux cha-cha-chas, M. Brejnev, ou, pour utiliser le diminutif affectueux dont l'affublent ses proches collaborateurs, Guilis Guilis.

Que l'assemblée extraordinaire des Nations-Unies ait éclaté de rire à la quasi unanimité, au terme d'un débat tendu et passionné, cela est un signe des temps. Le monde austère et glauque subissait sans réagir ses trop étroites limites ; la communauté internationale se devait à elle-même de recenser ses ressources d'humour et de franche rigolade. Il restait à les exploiter rationnellement.

Comment éviter les sanglots et la désespérance ? Les réponses n'étaient pas évidentes, bien que les questions se posassent à tous les esprits. Mauvais jeux de mots, calembours vulgaires, persiflages sinistres, l'immeuble de verre de Manhattan a vu plus d'une tentative échouer devant le bloc compact de la méchante humeur et de ceux que le général de Gaulle nommait « les lâcheurs de vinaigre ». Le fossé se creusait, les pays drôles devenaient chaque jour plus drôles, les pays tristes chaque jour plus tristes. 80 % des cinq cents millions d'Indiens se partageaient 1,5 % des éclats de

Après l'effondrement de l'économie mondiale

La majorité et l'opposition forment un gouvernement d'union nationale pour faire rigoler tous les Français

- **Les négociations paritaires tripartites sur les farces et attrapes piétinent**
- **Les syndicats trouvent très décevants les derniers calembours du patronat**

Le nouveau gouvernement s'est réuni hier pour examiner un premier train de mesures à prendre dans le cadre du plan d'hilarité générale.

• LA CREATION D'UNE FORCE DE FARCE FRANÇAISE, préparée conjointement par MM. Claude Estier et Pierre Abelin, a été décidée lors d'une réunion restreinte. Elle pourrait intervenir dès que le Hérisson aura publié les dessins d'application.

• LE CONGRES SERA REUNI, afin qu'il s'amuse. L'ordre du jour prévoit une communication de Lucien Jeunesse consacrée aux meilleurs trucs pour chauffer une salle.

• DANS LES MILIEUX PATRONAUX, un large sourire en coin illumine la face de M. François Ceyrac, tandis que M. José Artur Bidegain nous chuchote : « C'est si bon de prendre son pied avec les ouvriers de la chaussure. Et si t'es gai, ris donc ! »

• LES SYNDICATS, à l'exception de Force Ouvrière, rient assez jaune.

• AU SENAT, malgré l'union nationale, M. Jacques Duclos a traité M. Poniatowski de prince sans rire. Un vif incident s'en est suivi lorsque M. Poniatowski a ôté le siège des fesses de son interlocuteur au moment où celui-ci s'apprêtait à se rasseoir. A l'issue de la séance, M. Duclos déclarait à qui voulait l'entendre : « De ce genre de blagues, seuls ceux qui en pâtissent rient. »

Si M. Poher avait déjà ouvert une voie en se précipitant au Sénat du haut de l'escalier le jour béni de sa réélection, plus d'un député de la majorité ou de l'opposition avaient jusque là hésité à sauter le pas. Voilà qui est fait. Au-delà des faux semblants qui ont trop souvent provoqué ce genre de reculades, encouragées par des pratiques heureusement révolues d'un système politique mal équilibré à bien des Edgars — comme on aime à le dire à la Chambre des Députés — il faut reconnaître que l'avancée d'aujourd'hui représente une percée significative tant en ce qui concerne une refonte nécessaire des programmes futurs que de ces priorités dont si longtemps nous avons réclamé ici même la reconnaissance.

Dans les couloirs de l'Assemblée Nationale, Robert Favre a mis une ambiance très remarquée en tombant de son tabouret alors qu'il savourait un Kirsh fantaisie à la buvette. Roger Chinaud s'est étouffé avec son Picon-bière. En revanche le Parti communiste se réjouit de l'unité nationale retrouvée, tout en assurant, par la bouche de son secrétaire général, M. Georges Marchais : « Nous n'avons de leçon d'humour à recevoir de personne. »

Nous arrivons enfin au centre du débat, et non sans peine. S'agit-il, avant de s'en servir, et une bonne fois pour toutes, de secouer les préjugés si profondément enracinés dans une tradition dont nous ressentons douloureusement les effets ?

Raymond BARBILLON

(Rire la suite page 9.)

LE PRIX DU RIRE

LE rire n'a pas de prix. Après nos confrères et comme eux, « Le Mambo » est contraint de relever son prix de vente de 1,20 à 5 francs. C'était une mesure inévitable, et c'est plutôt du contraire dont on devrait s'étonner : 144 pages quotidiennes d'humour débridé, dont 50 consacrées chaque jour aux irrésistibles débats du Parti socialiste, voilà qui ne se trouve pas dans le pas d'un cheval.

Et qu'on nous permette à cette occasion de rap-

rire mondiaux, tandis que l'espérance de pouffer d'un enfant africain tendait vers zéro, poil au dos. Les invendus d'un seul numéro de Cent blagues et du Hérisson, pour ne parler que des journaux français, auraient suffi à faire hurler de rire pendant un an les sept millions d'habitants de la ville de Séoul, rayés depuis belle lurette de la carte du rire. On reste confondu quand on sait que la diffusion d'un seul disque de Roger Pierre (Le chienchien) a sauvé de la neurasthénie deux millions de nomades du Sahel.

Qu'attendait-on ?

Mais il n'y a pas de rire sans hoquet : se plaçant eux-mêmes au ban des nations, les représentants de deux pays sont restés de marbre — faut-il les citer ? Ce sont, on l'avait deviné, les représentants de l'Albanie, phare du pessimisme en Europe, et ceux de l'Afrique du Sud, pays de l'aparté.

Dans le concert des rires deux écoles se dessinent déjà : ceux qui, comme les pays sous-développés, veulent confier à une organisation de comiques internationaux l'exploitation de ce « patrimoine commun de l'humanité qu'est le sketche désopilant », et ceux qui, tels la Belgique et la Suisse romande, insistent pour que se développe un humour local préservé de toute ingérence extérieure. Selon les experts des Nations Unies, l'Amérique du Nord pourrait fournir à elle seule 18 % du calembour mondial en 1985, la moitié de la production mondiale de gags.

L'avenir saura-t-il vraiment nous dérider ? Déjà la conférence réunie à Lausanne sur le thème « pour un rire de qualité » s'apprête à organiser l'exploitation des ressources comiques du globe, mais aussi à les préserver, en luttant contre la pollution de la plaisanterie grasse. Immense programme qui donne le vertige. Les Nations Unies ont été sages d'envisager dans leur budget que les dix semaines de gags désopilants prévues dans la cité suisse n'y suffiront pas.

liser le sobriquet dont il aime tant se parer, « Léonide le cocasse », dans son petit cirque privé, au milieu d'une collection de farces et attrapes héritée de Khrouchtchev et dont il est fier.

Le regard se veut malicieux au coin de l'œil plissé. Mais l'homme ne laisse jamais une question sans la retourner dans une contrepèterie très fine avec des calembours toutefois plus acquis que naturels, dont il consulte constamment la liste placée sur ses genoux.

« On vous dit le plus drôle des chefs d'Etat et vos astuces sont proverbialement irrésistibles. Pourtant, l'an dernier, l'Union soviétique a encore été contrainte d'emprunter deux millions de gags aux Etats-Unis.

— Nous ne nous en cachons pas. Mais c'était une mauvaise passe. Dans trois ans, notre production de gags suffira à nos besoins et le plan quinquennal prévoit qu'en 1977 nous dépasserons, en quantité si ce n'est en qualité, la production globale du monde capitaliste.

— M. le Secrétaire général, puis-je avoir un échantillon de cette récente production ?

— Eh bien voilà : un jour que Staline repeignait son plafond, le camarade Béria entra dans la pièce et lui dit...

— Ah ah ah ! Je la connaissais déjà.

— Nous autres communistes, nous sommes des gens d'un humour à part.

— Y aurait-il encore des pisse-froid en Union soviétique ?

— Hélas oui ! L'autre jour par exemple, lors de notre dernier congrès, j'ai surpris deux délégués au fond de la salle qui ne riaient pas. Ils ont été immédiatement envoyés au cabaret psychiatrique, où ils sont d'ailleurs très bien traités. Ah ah !

— Au cabaret ?

— Oui, vous ne trouvez pas ça drôle, Dondaine ?

— Si si ! Oh oh oh !

— Hi hi hi hi !

— Ah ah ! Uh uh uh ! Vous êtes impayable !

— Je préfère ça.

(rire la suite p. 3, 1re col.)

POUR ETRE DROLES

Par P. Viansson-Pompe.

La France s'ennuyait. Un pays tout entier tourné vers les vieilles chimères grimaçantes s'enfonçait doucement dans le grand froid sinistre où sombrent les sociétés. Nous étions pétris de cette culture emmerdante, de ce positivisme gras, de ce puritanisme geignard qui soufflait à Paul Valéry sa définition du rire : « une convulsion grossière. » Eh bien non ! Poussés par une jeunesse ardente et tirés par une tradition profondément gauloise, cinquante millions de Français ont fait la nique à la crise.

Ce rire aux éclats ne doit pas mourir. Nous l'avons entretenu pendant vingt-cinq ans au *Mambo*, fleur fragile que nous ranimions fugitivement dans les limites d'une incompréhension dont nous avons beaucoup souffert. Cela reste la tâche privilégiée d'un journal, aujourd'hui comme hier.

Rire, s'esclaffer, pouffer, se tordre, se bidonner, éclater, n'en pouvoir plus, certes. Mais où doit-on s'arrêter et où s'arrêtera-t-on ? Peut-on rire de tous et de tout ? Va-t-on vraiment jusqu'à rire de soi ? Il y a peut-être des limites. Tandis que je m'interrogeais, je reçus cette brochure des extrémistes regroupés dans l'association « Laissez-les rire » autour du professeur Jérôme Lejaune. Pour eux tout rire est sacré dès qu'il apparaît sur des lèvres, fussent-elles les lèvres de ces handicapés congénitaux, de ces malheureux baveurs échappés de justesse aux techniques controversées du Docteur Karman. Rions donc avec eux et que nul hoquet ne vienne freiner brutalement notre tressaillement. Rions d'eux tant que nous y sommes. Rions de ce vieillard trébuchant sur une plaque de glace par une claire matinée d'hiver, rions du seau d'eau glacée coincé au sommet de la porte entrouverte et qui vient brutalement arroser le rhumatisant chronique, rions des bègues, des boiteux, des manchots, des goitreux... Il vaut mieux rire aux larmes que de pleurer, fût-ce de joie. Face aux grandes crises qui secouent le monde, seul compte le résultat.

(Rire la suite p. 142, 3 col.)

peler que les exhibitions gratuites de certains de nos confrères desservent à la fin un humour qu'elles prétendent servir, et que le lecteur doit apprendre à payer à son juste niveau les efforts considérables que nous faisons pour le distraire. « Le « Mambo » a toujours combattu la confusion des genres et des fonctions. C'est son honneur et cela justifie une augmentation dont chacun — notre courrier en fait foi — ressentait au fond de lui-même l'impérieuse nécessité.

Il n'y a vraiment pas de quoi se marrer.

JACQUES FAUXNET

AU JOUR LE JOUR

Bonjour tristesse

On a sans doute trop dit et trop répété que la France voulait hurler de rire, et le geste de ces chansonniers des Deux Anes *allant jouer leurs sketches à la prison de la Santé reste évidemment symbolique. Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a de drôle dans ce que je viens de dire. L'effet produit par un billet quotidien dépend de la manière dont on le lit. Quoi qu'il en soit, lorsque désabusé je m'écrie « Bonjour tristesse ! », tout un chœur me répond « Poil aux fesses ! » Alors quoi ? Mieux vaut en pleurer.*

ROBERT ESCARPITRE

Vient de paraître

ANDREI SOUILLÉBASSINE :

L'archipel de Lougag

« Un roman frais » (B. Poilot-Nelpech)

« Un monument » (Jean-Louis Bobbi)

EDITIONS DU SEUL

FRANCOIS CAVANNA N'EST PLUS

Un vieux con

François Cavanna, éditorialiste de « Charlie Hebdo » puis de « Parallèle 32, revue de métaphysique et de morale », est mort à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans avant son centenaire tant attendu.

par JEAN LAJOIX

Il avait occupé dans la pensée française une place d'autant plus originale que je n'ai personnellement jamais ri à aucune de ses astuces. Et si, à tort, on l'a parfois rangé dans la catégorie des humoristes, je le définirais plutôt, selon le mot de mon maître Emmanuel Mounier, comme un « humoriste tragique », dont l'humour est si grave que lorsque l'on vient d'en rire, on meurt d'envie d'en pleurer.

Ecrivain prolixe mais prosateur concis, François Cavanna avait posé son auguste postère dans le fauteuil encore chaud que le cardinal Daniélou lui abandonnait bien malgré lui au profit d'une couche douillette qui ne l'était pas moins. C'est ici qu'il faut préciser précisément combien Cavanna était un homme de l'analyse plutôt que de la synthèse, en vérité un étrange Mickey penché au bord du gouffre abyssal de sa propre pensée. Mais sous sa moustache blanchie par le harnois, il n'a jamais dévoilé son sourire et nous, qui le connaissions, nous savions qu'au tréfond de lui-même il ressassait ses formules comme d'infinis calembours, et que chaque fois que Georges Wolinski repeignait son plafond, il n'avait de cesse de tirer malicieusement l'échelle.

C'est ainsi que tout en manifestant le sérieux le plus imperturbable, il envoya son collaborateur le plus cher quatorze fois à l'hôpital, ouvrant par ce geste magnanime, « les voies de l'humour d'après-demain ». On s'ennuyait ferme en sa compagnie, mais l'anecdote que je vais conter en étonnera plus d'un.

(Rire la suite p. 26, 5e col.)

ATTENTION A LA MARCHE

Une nouvelle pathologie du rire

(Rire page 19, 2e col. la nouvelle du Dr Escalier-Loupiotte)

Le Mambo

UN JOUR DANS LE MAMBO

2 - 6. ASIE
— Bang-la-Dèche : André Malraux part à la tête d'une brigade de farceurs internationaux. On compte sur ses grimaces pour faire chanter des bengalis.
— Inde : A la suite de l'augmentation des cours mondiaux du poil à gratter, risque de pénurie en Inde.

7 - 9. AFRIQUE
— Haute-Volta : La mission « Polichinelle » de l'UNESCO (aide au rire) commence à porter ses fruits. Un reportage sur la visite de Roger Pierre et Jean-Marc Thibault au pays des Pechemelbas.

10-42. SUPPLEMENT EUROPA
— Tribune libre européenne du rire publiée en commun par le Mambo, le Ragtimes, la Bamba et les biscuits Gondolo. Nous rappelons à nos annonceurs que cette tribune est publiée simultanément dans quatre pays d'Europe

43-71. LA GAUCHE
— Libres opinions : Seuls les culs rient, par Jacques Jurquet du PCMLF reconstitué.
— A la fin de son conseil national, la direction politique du PSU rédige une motion de synthèse perplexe
— Le congrès du ZBRTCH.
— Le portrait d'un gai luron : Pierre Mauroy, maire de Lille.
— Les dernières nouvelles de la tendance Martinet-Rocard

72-73. COLLOQUE
— Lamartine : L'homme et le crétin

74-76. HISTOIRE
— Il y a cinq ans mourait Dario Moreno : l'hommage du Mambo à ce précurseur

77. ALIMENTATION
— Le saucisson à musique et le moutardier sauteur contiennent-ils un dérivé oeu connu d'hydrochlorate de caramelium ?

79. FAITS DIVERS
— Les cotillons, serpentins et passe-montagnes parachutés par la croix rouge au Sahel ont-ils été mangés par des rebelles Toubous ?

Il n'y a pas d'indépendance compatible avec la déprime

déclare le président de la République

« Le plan gouvernemental « frein sur les flips » ne fera guère sentir ses effets avant quelques semaines. C'est à ce moment que les un million neuf cent mille plus gros geignards devront fournir une contribution supplémentaire à la caisse d'hilarité nationale. Cette taxe, déjà connue sous le nom de « fairisette » permettra de fournir aux ringards et aux catégories psychologiquement les plus démunies du matériel rigolo et des occasions de bien se marrer. Ainsi espère-t-on juguler la déprime.

« Il n'y a pas de transformation de la société qui soit compatible avec la déprime ; pas d'indépendance nationale compatible avec le déficit de la balance des blagues ». Autour de ces deux idées marrantes, le président de la République et son nouveau ministre de l'hilarité, qui fut longtemps son collaborateur à Médrano, ont décidé de bâtir leur machine de guerre. De Mouna à J. Lacan, de J. Derrida à Jean-Edern Hallier, toute la psychostructure amusante sera mobilisée pour égayer les Français. Cela peut-il suffir ? Dans l'état actuel des inégalités d'accès à l'humour, il est permi d'en douter. 72 % des Français ignorent jusqu'à l'existence de l'**almanach Vermot** et les meilleures plaisanteries d'**Ivan Illich**, quel que soit l'opinion qu'on en a, ne font sourire que 0,7 % de nos concitoyens. Ne conviendrait-il pas de prendre le taureau par les cornes, avant de vouloir « regarder les Français au fond de la glotte », selon la jolie trouvaille de l'Elysée !

GILBERT VAMHIEU

PAUL VI LANCE UNE BULLE A L'ASSEMBLEE DES EVEQUES

Cité du Vatican (A.F.P.). Dans un discours aux cardinaux, Paul VI a lancé, le samedi 16 novembre, la bulle « *Rigolam in terris* » en faveur des pays tristes.

« *Ridicula tirar troncham*, a dit le pape. *Si in crisum merdum est, jam rigolamus*

NOUVELLES BREVES

• *A Rome*, M. Saragag poursuit ses consultations afin de résoudre la crise la plus longue de l'après-guerre. Il pourrait choisir M. Aldo Morose comme nouveau premier ministre. Celui-ci aurait d'ores et déjà acquis le soutien de 2,07 % des députés. On se souvient que la dernière crise avait éclaté quand le précédent chef du gouvernement italien, M. Mariano Rumor de Rire, avait lancé une pizza margherita au visage de son adversaire de toujours, M. Amintore Panzani.

• *Un gigantesque gisement de gags naturels* a été découvert en Cochinchine, non loin de la ville de Pho-Nêh. Les autorités ont aussitôt fait fermer tous les accès de la région, afin de préserver l'intégrité économique du territoire national » contre « une éventuelle agression extérieure lancée d'un pays voisin », dont l'origine n'a pas été précisée (Agence Lam Poung).

• *Le grand musicien Yehudi Menuhin* et le célèbre Dr Schweitzer se sont rencontrés la nuit dernière dans un bateau remontant l'Oubangi. Le Dr Schweitzer étant tombé à l'eau, le musicien est resté seul sur le pont. Il partira en tournée la semaine prochaine dans les pays du Moyen-Orient.

• *Dans le cadre des regroupements de la presse parisienne*, accélérés récemment par les nouvelles orientations de l'information, un certain nombre de journaux ont fusionné. Il semblerait qu'un certain nombre d'O.P.A. comiques aient été lancées : Le Hérisson rachèterait L'Express, Charlie-Hebdo Jours de France, et Marius France-Soir. Des rumeurs incontrôlées font état d'une O.P.A. du groupe Cent Blagues sur le Mambo. Il ne s'agit évidemment que de bruits sans fondement.

• *Une vague de chaleur* s'est abattue sur l'Egypte. Selon l'AFP, les dégâts sont considérables et dans de nombreux quartiers les cairotes sont cuites.

LE DETOURNEMENT

AGITATION

La "marche des rabat-joie" suscite de violents incidents en plein centre de Paris

De vifs incidents ont opposé, jeudi après-midi, les forces de l'ordre à deux cents manifestants réunis à l'appel du comité **« Rage et Désespoir »**, qui invitait **« tous les Aigris, les Tristes et les Flippés Notoires »** à protester contre **« l'insupportable invasion du calembour, du persiflage et de la galéjade dans la vie quotidienne des Français »**. Partis vers 17 heures du Cimetière de Montparnasse, les rabat-joie, parmi lesquels on notait une majorité de veuves de guerre et de neuro-psychiatres, ont fait plusieurs fois le tour du cimetière à genoux, en scandant des cris de souffrance et des sanglot déchirants. Ils avaient annoncé leur intention de débaptiser la rue de la Gaîté, qu'ils devaient trouver occupée par un important dispositif policier en faux-nez et chapeau-claque. Les forces de l'ordre ont dispersé l'attroupement en faisant usage de boules puantes, de poudre à éternuer et de grenades au gaz hilarant, et ont procédé à un certain nombre d'interpellations. Au cours de l'échauffourée, certains manifestants ont été chatouillés sans ménagements par des policiers armés de longues plumes d'oie.

A ce sujet, dix-huit personnalités, écrivains et avocats, ont rendu publique vendredi matin un communiqué attirant l'attention des Français sur **« les abus et les violations des libertés publiques »** dont la police se serait rendue coupable. Dans cette déclaration, les signataires déclarent notamment : **« On ne saurait insister assez vigoureusement sur les dangers de ce nouveau racisme qui tend à faire des chagrinés et des cafardeux une nouvelle caste de parias rejetés par le reste de la société. Dans les commissariats, on assiste fréquemment à de véritables scènes de torture : des chèvres policières spécialement entraînées lèchent des doigts de pieds préalablement enduits de béchamelle, les cellules sont tapissées de couverture d'Hara-Kiri (mensuel) et diffusent vingt-quatre heures sur vingt-quatre des éclats de rire et des disques de Fernand Raynaud. Selon des témoins dignes de foi, pour certains interrogatoires, on ferait ap-**

D'autre part, des témoignages continuent de nous parvenir concernant « l'opération fou-rire » menée mercedi soir à l'initiative du ministre de l'Intérieur. M. Langoisse, de Villeurbanne, nous écrit : **« Je revenais de l'enterrement de ma mère, quand je vis arriver de chaque côté de la voiture deux hommes qui me prièrent de descendre et de leur raconter une histoire drôle. Devant mon refus d'obtempérer, ils sortirent des mirlitons et des serpentins dérouleurs et me coiffèrent d'un ridicule chapeau pointu. Il s'agissait, paraît-il, d'un contrôle d'hilarité, motivé uniquement par mon costume de deuil et ma tronche lugubre. Il ne m'a, bien sûr, été présenté aucune excuse pour cette farce arbitraire. »**

NOUVELLES CONSEQUENCES DE L'ALLOCUTION TELEVISEE DU PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE

L'excellent calembour du président Valéry Giscard d'Estaing a fait une profonde impression sur les marchés financiers. On a noté aujourd'hui à Francfort une forte remontée du franc.

Par ailleurs, M. Michel Jobard, interrogé au micro de notre confrère RTL sur ce dernier calembour, a déclaré : « En aucun cas je ne céderai au rire ». Mis au défi de clarifier une fois pour toutes ses positions, M. Jobard a accepté d'affronter son prédécesseur M. Couve de Murville dans un « Je te tiens par la bar-

80-88. **LE MAMBO DES ARTS ET DES SPECTACLES**
— Matta a ri : la chronique d'André Sanfrappé.
— Festivals : Ah Ah Ah ! Un ballet de Maurice Béjart RAAAAAh ! Un divertissement électrique du colonel Bijart.

89-90. **HUMOUR**
— Plus d'espoir pour les mineurs emmurés de Thionville.
— Trois millions de chômeurs en France.
— Avertissement des médecins : le sandwich jambon-beurre est la cause principale du cancer de la rate.

90-100. **RELIGION**
— Un document historique : les bien bonnes de Pie XII.

101. **SPORTS**
— Création d'un championnat du monde de yoyo.

110-123. **LA VIE ECONOMIQUE ET SOCIALE**
— Billancourt : les O.S. à moëlle.
— Une faillite : le service des grands brûlés de l'hôpital Edouard Herriot de Lyon ne reçoit plus de rigolos.

RIRE EGALEMENT
RADIO-TELEVISION (25)
Annonces classées (29 à 31) ; Carnet (24) ; Informations pratiques (25) ; « Journal officiel » (25) ; Météorologie (25) ; Mots croisés (25) ; Loterie nationale (25) ; Finances (35).

Le numéro du « Mambo » daté du 28 novembre a été tiré à 15 000 exemplaires.

UNE AUTRE MANIERE DE VIVRE
Découvrez
l'antique savoir
de l'Inde éternelle

le GOUZI-YOGA
recense quarante-deux grandes catégories de chatouilles
En douze leçons, apprenez à chatouiller vos chakras et chacun de vos organes internes.
En cinq leçons supplémentaires par un maître du kung-fu, apprenez le gratouillis qui tue !
Devenez un boute-en-train grâce à l'acupuncture (en 6 séances).
CENTRE BIO-ENERGETIQUE
(fondateur : Achille Zavatta)
1, rue d'Anjou, 75008 Paris

in totâ terris cum christianibus comicis, quoque cretinum petrolus ad Faycal arabico tristo ».

En ce qui concerne les plus défavorisés, Paul VI a annoncé qu'il espérait vivement *« deridere quibus troncham tordum, et petardos explosum in barbum ringardos. »*

Puis, très brillamment, le Saint-Père a su démontrer que le rire était d'essence chrétienne, puisqu'on n'a jamais vu un athée rire sur ce terrain.

M. J.-P. Delaflute directeur des Rédactions du groupe « Le Hérisson »

M. Jean-Pierre Delaflute, directeur de l'hebdomadaire **« Rigolons »**, a été nommé directeur général du groupe **« Le Hérisson »**, auquel appartient **Poildu, Cent Blagues, La Nation, Farce Internationale**, chargé des rédactions. M. Paul Petit-Vilain devient du même coup directeur de **Cent Blagues.**

Pour sa part, M. Georges Diablotin — ancien P.D.G. de **Poildu**, qui vient de céder ce poste à M. Omar Za-Harbib (**le Mambo** du 16 novembre) — demeure conseiller du groupe de presse ainsi que directeur de **Roudoudou.**

Dans le denier numéro de Cent Blagues, il écrit : **« C'est bien**

DE L'AVION CUBAIN SUR DISNEYLAND

On se perd toujours en conjectures sur le sort des otages du Boeing 707 détourné mardi dernier sur Disneyland par deux pirates de l'air obsédés par les bandes-dessinées. Voici la liste des passagers : Sénateur John D. Viandox, Baron, Kubb, Mr et Mrs Campbell, et Mlle Maggi du Cirque de Cincinatti ; le pilote allemand Rolf K. Liebig a pu communiquer par radio un certain nombre de précisions : « Nous traversions une purée de pois quand ces cornichons nous sont tombés dessus. Les exigences des pirates sont 8 tonnes de bananes, 50 mickeys en mie de pain dans un wagon blindé garé à la frontière mexicaine, et un père Lacolique. » Interrogé sur le sort du sénateur Viandox blessé lors de l'attaque, M. Liebig a précisé que le sénateur avait perdu beaucoup de consommé et était très affaibli. Un haut fonctionnaire américain a confié à l'Associated Press Légumes : « Nous sommes complètement dans le potage. » Dans un communiqué publié à Beyrouth, M. Yasser Lasalat a tenu à préciser : : « Nous n'y sommes pour rien, c'est beaucoup trop louche. »

• *A Charenton*, un fou a passé hier sa tête pardessus le mur de l'asile et a crié à notre reporter Philippe Sinono : « Vous êtes nombreux, là-dedans ! »

« Le Mambo » parodié par Actuel

• *Une parodie du Mambo.* Le mensuel underground *Actuel* a eu l'étrange idée de faire une parodie sinistre du Mambo, dans son dernier numéro de décembre 1974. Catastrophes, grèves, pénuries, famine, parti socialiste, impuissance des syndicats et du gouvernement à enrayer la crise, etc. sont les sujets traités dans ce faux numéro de Mambo.

« La vie est dure, l'inflation grignote le pouvoir des salariés, le gouvernement se débat et le temps se couvre : oui il est temps que la gauche apporte à la nation une nouvelle espérance ». Cette citation donne le ton avec lequel notre petit confrère nous prend à partie.

[Le Mambo est habitué de longue date aux insinuations de ce genre, dont nous préférons ne pas analyser les motivations profondes. De telles offensives n'empêcheront pas le Mambo de continuer la tâche qu'il s'est assigné depuis 30 ans : faire crever de rire les Français tous les apres-midis. J.F.]

pel à des « spécialistes » formés en Belgique et en Suisse qui font des grimaces et perdent leur pantalon. »

RECTIFICATIF

Un mastic a défiguré un passage de l'entretien que le roi Hussein de Jordanie a accordé à notre collaborateur Edouard Zoob (Le Mambo du 22 novembre). Dans le troisième paragraphe, à propos de la rencontre du roi Hussein avec le haut-état-major du FP-DLP, il fallait lire : « En arrivant au camp palestinien le roi Hussein a déclaré : Menez-moi à votre chèvre » et non pas « Menez-moi à votre chef ». Nos lecteurs auront rectifié.

YVONNE DE VREMAND-FARCE
achète et rafistole pour collectionneurs : tous li beaux tapis, carpettes, tabourets de bar et vieilles peaux de chameau.
20, FG ST-SERPENTIN, PARIS-8e - 387-13-46

bichette » télévisé de deux heures.

Rappelons que M. Couve de Murville a avoué récemment dans son article « je riais dans la clandestinité » (Le Mambo du 11 novembre 1974) qu'il n'avait jamais pris le Général de Gaulle au sérieux.

Le Mambo
publiera demain
son supplément hebdomadaire

LE MAMBO SOCIALISTE

AU SOMMAIRE :

— Où va le P.S. ? par Claude Estier.
— Le P.S., mythes et réalités, par Pierre Mauroy.
— Le P.S., bilan et perspectives, par Jean-Pierre Chevènement.
— **Au fil de la semaine** : Quel P.S. ? par Gilles Martinet. Lettre de Cuba, par Gaston Defferre.
— **La philosophie** : Socialisme et transcendance, par François Mitterrand.
— Le P.S. aujourd'ui et demain, par Pauline Carton.
— La vie du P.S., par Pierre Mendès-France.

Une façon amusante
de perdre votre argent
Emprunt Zobi
(intérêts dilapidés)
10 000 F
=
18,50 F
net de tous frais

Cours ju
Méthode audio-visuelle
139, rue St-Farcellin.
Paris (1er)
Métro : Opéra-comique
FARCEUR
3 cycles de 15 h.
(Débutant perfectionnement comique.)
BOUTE-EN-TRAIN EN 50 H
Système Marcel Frémisson - De 8 h à 21 h sans interruption.

Plaisir d'amour

Jean-Edern Rallié

« Voilà qui change de la course aux prix littéraires. »
JEAN FRUSTRE

« Entre l'espoir et le fromage. »
GUY DURDUR

IL N'Y A PAS DE QUOI FLIPPER

Ce n'est pourtant pas au vieux babouin malicieux qu'on apprend à grimacer : la crise que voilà ne devrait pas surprendre les marginaux. Cela fait bien longtemps qu'ils annoncent l'apocalypse dans l'indifférence des masses, qu'ils savent qu'on ne pourra pas asseoir la société sur une dispendieuse fuite en avant. Seulement voilà, il n'y a pas de morale : la lucidité ne paye pas. Les jeunes — et beaucoup de marginaux — sont les premiers frappés. Le chômage les touche en priorité. On licencie peu, du moins pour l'instant, mais on arrête l'embauche. Pire : la crise ne ronge pas tellement les porte-monnaies, mais aussi, et surtout, les têtes. Le gauchisme mort, les garde-fous ont cédé.

Expliquons : à la fuite en avant dans la croissance, et faute de disposer d'aucun levier, nous avons tous répondu par la fuite dans l'idéologie et la critique. Pour la génération des fabricants d'**Actuel**, c'est parti du maoïsme et du trotskysme d'avant 68, groupuscules sectaires et prophétiques dont les doctrines pouvaient répondre à tout avec les ficelles de la dialectique. Cela n'a pas suffi. On va à l'usine, on se défonce, on vit en communauté, on part à la campagne : on trace l'itinéraire semble-t-il inévitable de la société.
Mais les adultes ne suivent pas, tassés, finis. En plus, les choses ne sont pas si simples : l'inertie de la société est enracinée dans **toutes** les têtes, la réalité tombe lourdement, et voilà qu'en plus rôde la crise, pourtant prévue, annoncée, partout clamée. Alors, beaucoup flippent : on n'en sort pas, le militantisme est impuissant, le gauchisme apparemment racorni.
Exact : une manif n'attire plus que le noyau dur des militants. L'utopie ? On y croit moins alors que l'imagination est plus nécessaire que jamais. Les maoïstes passent en psychanalyse, toutes vérités soumises à la question. Les marginaux ne sont plus fauchés, mais ultra-fauchés, ou se consolent dans l'individualisme après avoir tout investi dans le collectif. On fait de l'art, on survit, on devient écrivain. L'idéologie de la paresse, que nous avons un peu trop épousée, ne facilite rien.

Pour ceux qui ont entre vingt-vingt-deux ans et la petite trentaine, cette crise semble la première vraie épreuve, là où il va falloir s'apercevoir qu'on hérite d'un fardeau poisseux et qu'on ne peut plus s'en laver les mains. Les autres, ils se sont cassé les dents en 1945, en Indochine ou en Algérie, avec une gauche débile et compromise jusqu'aux yeux dans l'horreur des guerres coloniales. A notre tour de mordre allègrement dans le jarret musclé de l'Histoire.
Il ne faut pas croire : tout le monde n'est pas abattu. Dans les campagnes ou dans les petites villes, on n'a pas ressenti l'Occupation comme à Paris : on tuait le porc, on coupait du bois. Le **flip** — c'est un peu pareil — frappe d'abord les grandes villes où la reconversion sera plus dure. D'autres voient venir l'apocalypse avec un sourire en biais. Un situationniste bien connu fait l'analyse suivante en se léchant les babines : « L'Etat se disloque » — c'est Chirac qui le dit. Ce même Etat qui était il y a un siècle en réserve du capitalisme, et qui, au fil des crises, a été amené à en devenir le partenaire. Voilà pourquoi la crise d'aujourd'hui dépasse les précédentes, la décomposition apparaît inéluctable. Plus personne, vraiment, ne veut assumer le pouvoir. Avec l'autogestion, le système pourrait bien trouver une solution, comme nous l'expliquait l'autre jour un économiste portugais : refiler les petites entreprises déficitaires aux ouvriers, leur proposer d'autogérer ce qui ne marche pas. Une façon habile de « rentabiliser ». Les ouvriers, bien encadrés par leurs syndicats, licencient les bureaucrates et les jeunes agités pour « préserver l'emploi » des syndiqués.
O toi, oracle qui a « senti » 68, dès avant qu'il n'éclate, que sens-tu en cet automne 74 ?
« Je sens un doux frisson, qui me rappelle de beaux jours. En mieux. Le malaise a diffusé partout, ce sont cette fois les prolétaires et les employés qui se sentent mal et qui comptent. »

A notre avis, il ne faut pas enterrer une société comme un rat mort. La crise n'est probablement qu'un accident qui permettra de rééquilibrer la production et de rappeler à tout un chacun que le pain se gagne à la sueur de son front. L'Histoire connaît peu de déconfitures rapides, plutôt des secousses qui fissurent et ensanglantent un lent déclin. Et puis la production s'arrête juste de croître et la société garde des réserves : l'énergie nucléaire, l'intérêt qu'ont les Arabes à ce que tout ne s'effondre pas, la gauche qui se réjouit de prendre bientôt le relais, acceptant même d'hériter d'une montagne de merde sans trop savoir comment la transformer en or, mais proclamant partout qu'elle en connaît l'alchimie.
Il n'y a pas tant de raisons de flipper. Ceux qui ont enterré leur gabardine se sentent un peu nus ? On n'en devient pas pour autant un disciple du Guru Maharaji, non ? Il n'y a plus de gauchisme ? Les **militants** gauchistes sont aussi nombreux qu'avant 68, quand les trotzks ou les maoïstes n'étaient qu'un ou deux milliers. Ils ont toujours dix-huit ans, finalement, même si le paravent de la gauche unie les dérobe aux regards. Il reste des dizaines de milliers de vieux gauchistes et il arrive que la politique se trompe en ne prenant au sérieux que les groupes « organisés ».

Voilà ce que ce numéro essaye de raconter, cette fois avec des articles « sérieux ». La parodie du **Monde**, de **Rock et Folk** et du Monopoly sont, c'est vrai, l'expression de certaines raisons de flipper. Nous en visitons d'autres : dans le gauchisme qui se fait psychanalyser, dans l'histoire quotidienne de **Libération**, dans le rapport des marginaux au travail, ou, plus étrange, en questionnant longuement le Parti socialiste, aussi satisfait que le surfer en haut du rouleau, quand il ne sait pas encore si la vague lui réserve une claque ou une envolée. Vous trouverez aussi, chers lecteurs et aimables lectrices, une nouvelle très flippante, page 32, et l'art qui aime bien le flip de Fluxus et de Vostell, page 39, dix bonnes raisons de ne pas flipper grâce au Folk, page 42, et nos rubriques habituelles, à l'exception du courrier, du calendrier et des petites annonces largement amputés par la grève des postes. Allez, on n'en veut pas au facteur !

Actuel.

Dessin de Topor

I. - Divan le Terrible

Il y avait l'autre jour un meeting sur le Chili, après la mort de Miguel Enriquez. Hélène y est allée **pour voir**, pour retrouver peut-être d'anciens camarades : « J'avais envie de me cacher dans un coin de la Mutualité et de vomir, dit-elle. Je ne supporte plus les mangeurs de cadavres, et ces petits appareils vindicatifs et hargneux que la crise ramène à la surface. La vie n'est pas ce cauchemar.

— **La politique te dégoûte ?**

— Elle existe toujours, d'accord, mais encore faut-il que j'existe aussi. Maintenant je vis, je n'ai rien à te dire de plus. »

Autrefois, en 1968, elle était communiste révolutionnaire en région ouvrière, dans une communauté ouverte inspirée par le MLF autant que par les Weathermen : « Nous militions pour ne plus être des militants et nous accumulions les culpabilités. Que l'on ne me dise pas que c'était une période rose ! Nous voulions aller au bout de tout et nous nous retrouvions le plus souvent transis, mouillés jusqu'au cou, en plein brouillard... » Hélène avait oublié son histoire individuelle et largué sa famille : « Nous étions souffrants de toutes les souffrances et peut-être ravis de souffrir... »

C'était l'époque de la critique permanente, qui nourrissait de nouvelles angoisses sur le terreau des anciennes, l'époque des interrogations aussi : « Je ne supportais plus de vivre comme une image d'Epinal, dit Hélène, et d'avoir réponse à tout. »

Elle réfléchit. Elle s'observe. Elle comprend : la réalité qu'il lui faut affronter n'est autre que sa peur d'être seule. Elle se décide alors à vivre solitaire, puisque la communauté se révélait n'être qu'un lieu de conflits où s'affrontaient les crises de chacun.

Hélène se tourne vers l'analyse afin de « restaurer sa subjectivité, c'est-à-dire aussi la réalité ». Elle, qui croyait suffisant d'être ouvert et généreux pour que les gens autour de soi le deviennent, revient de cette erreur. Ainsi, de la troupe militante à l'individu conscient, les chemins sont parfois tortueux, et tous divers : « Nous étions un banc de sardines et si nous répétions **autonomie, autonomie**, ce n'était que pour nous culpabiliser un peu plus d'être incapable de la vivre. »

Pour parler d'un passé proche et commun, Jean-Paul et Thierry tiennent un langage voisin de celui d'Hélène : le présent les a dispersé et ils s'en flattent. Jean-Paul, comme Hélène, voit en la psychanalyse le début du discours vrai. Quand la fumée des lacrymogènes s'est dissipée, on s'aperçoit que la barricade s'est transformée en divan.

Jean-Paul était à la GP, dirigeant local qui entraînait les jeunes dans son sillage, leur montrait la voie. Un jour, il commence à s'interroger, c'est-à-dire à douter : le centralisme démocratique n'est-il pas la bonne conscience de l'autoritarisme ? On le traite de liquido, on le met sur la touche : « La politique tout seul, ça donne à penser. Le combat idéologique poussé te ramène à quelques bonnes questions fondamentales. J'en suis tout naturellement venu à l'analyse : je voulais savoir pourquoi j'avais agi ainsi, moi, et de cette façon. »

Hélène apprend la solitude, et Jean-Paul vit en communauté : du moins a-t-il conservé du militantisme, avec une défiance extrême des attitudes et des jugements sommaires, un certain goût de la discussion et du partage de la vie quotidienne.

D'autres, comme Jacques, rempilent. A la fin de 1970, il quitte **l'Humanité Rouge** : un vrai désastre : « Les trois ans qui suivirent furent très durs pour moi. J'essayai d'abord de militer seul : je me fis embaucher dans une usine, trois mois après j'étais accidenté et je fus licencié. Je fréquentai un moment des groupes ultra-dogmatiques et retombai bientôt dans mes relations petite-bourgeoises, je passais mes soirées en discussions, en bouffe, en cinéma... » La tasse, quoi. Le vrai désarroi. →

→

Jacques m'avait honnêtement prévenu au téléphone : « Il faut que je te dise, je suis un stalinien. » En fait, pour lui, Staline a toujours existé. A la Libération, Jacques a dix ans. Il n'oubliera jamais les petits drapeaux rouges de l'armée soviétique victorieuse du nazisme, avec Staline à sa tête. Tout cela s'est réveillé en mai 1968, lorsque, dans la Sorbonne occupée, Jacques reste en contemplation devant un portrait de Staline, au stand du PCMLF : « Je n'avais jamais marché dans la combine khrouchtchevienne et le triste état des démocraties populaires — après une visite en Hongrie — me renforça dans ma conviction : le stalinisme était bien une nécessité historique. »

Il milita donc au sein de l'**Humanité Rouge,** en sortit par erreur et vécut de tragiques années. Il rencontre des amis qui vivent une communauté. La solution ? Non. « Ce ne sont que des aventures individuelles, dit-il, sans objectifs définis. Moi, je ne fais pas la révolution pour moi. » Sur ce chapitre, Jacques n'a aucune illusion, il sait très bien que s'il « produit » la révolution, il n'en profitera pas. C'est un pur, un dur, un rigoureux — qui prévoit une guerre prochaine Entre qui et qui ? Il répond sans hésiter un instant : « Deux puissances nous menacent. L'URSS d'abord, C'est un pays impérialiste et belliciste Et puis les Etats-Unis. Cela, nous sommes les seuls à le dire. » Nous ? Jacques est en effet sorti de cette trop longue période de doute et d'inactivité. Après une sérieuse autocritique, il a retrouvé ses camarades qui lui ont ouvert les bras. A nouveau « sur la base de principes intangiblement justes », Jacques se livre à l'analyse concrète, dévoile aux yeux des masses la vérité en laquelle il faut croire, dénonce la fascisation, désigne les périls. Je n'ai pas demandé à Jacques s'il était heureux — question incongrue Et d'ailleurs il m'aurait répondu oui.

Après l'analyse, la solitude, le groupe et la récidive, où peut conduire le gauchisme ?

J'ai retrouvé Thierry par hasard dans la rue, deux ou trois ans après VLR, **Tout,** le FLJ. Comment vit-il ? Que devient-il ? Toujours militant ? En analyse ? Rien de tout cela.

Il vit dans une ruine achetée du côté de Fontenay, entre l'imprimerie d'**Utopie,** revue post-situ, le local du Cerfi, la fanfare d'Albert et Crium Delirium. Cinq adultes et un enfant se sont installés dans la baraque, retapée en un an de gros labeur, pour y vivre en musique : leur groupe, le Cradoque's band, sera sans nul doute le meilleur de 1976. « Ce qui est nouveau, me dit Thierry, c'est que nous sommes redevenus des individus, et non plus seulement des produits historiques ou des bêtes à psychiatres. On vit. Et cela nous suffit.. »

— N'est-ce pas un peu simple ?

— Nous tenons compte de la politique, tu sais. Nous avons les pieds sur terre. Ce n'est pas aussi simple que tu le crois. On peut facilement flipper quand on découvre que tous les ouvriers ne sont pas toujours beaux, même s'ils sont en grève.

— La tentation, dans ce cas, c'est de chier sur la politique...

— Famille, travail, urbanisme, cul — le choix qui nous est proposé est apparemment limité : rentrer dans le rang ou se flinguer. Cela, on l'a compris.

— Et le fric ?

— Il existe, d'accord, mais il ne sert à rien de s'angoisser là-dessus. On en trouve quand on en a besoin. Pour acheter la maison et le matériel, nous avons parfois travaillé bestialement, coulé le béton douze heures par jour pendant trois semaines pour gagner une brique.

— Et la crise ?

— L'économie, c'est un terrain connu. Nous n'avons pas peur pour notre bouffe ou pour notre maison. Cette crise-là, elle nous fait marrer parce que nous avons su regarder la vraie crise en face, celle de la mort des papas et des mamans, des modèles, du militantisme et des illusions. Nous menons l'offensive contre la crise avec la vie elle-même, la musique, les mômes... » Thierry a vingt-trois ans. Il avait dix-sept ans lorsqu'il jeta ses premiers pavés, en 1968. De là à penser que seuls les nouveaux adultes, les gens de trente ans, ont du mal à s'en sortir...

Pourquoi les blancs ont-ils gagné ?

Jean-Paul Dollé a trente-quatre ans. Il a servi la messe lorsqu'il était petit, il a cru au communisme dans son adolescence, puis à un maoïsme — bien rigide — avec l'Union de la Jeunesse Communiste marxiste-léniniste (UJC-ml) avant mai 1968. On le retrouve ensuite à la pointe des révoltes aux Beaux-Arts. Il a évolué dans la galaxie VLR, rédacteur prolixe et violent. Cela donne un livre, en 1972, le **Désir de Révolution,** comme un manifeste.

Il publie aujourd'hui un second livre, **Voie d'accès au plaisir** (Grasset). Surprise : c'est un livre de métaphysique au vocabulaire étrange, de la vraie philosophie avec des relents de Leibnitz et d'Heidegger. « C'est pour moi un acte politique fondamental, dit-il : restituer ce qui a été refoulé dans le discours occidental, dont le marxisme reste le dernier symptôme. » Dollé ne croit plus au Prolétariat-Sujet, à la fin de l'Histoire : ni Rédempteur, ni Paradis à venir — mais il redoute la montée du nihilisme et il réfléchit : « Pourquoi les notions de progrès, d'Histoire, d'action — inventées par la Grèce et portées par l'Europe — ont-elles gagné le monde entier ? Pour quelle raison les Blancs l'ont-ils emporté ? »

Pour toi, le marxisme n'a pas introduit de rupture dans l'histoire européenne.

Aucune. Il en est l'aboutissement. Le capitalisme — invention européenne — a constitué le réel dans un système de causes et d'effets, un enchaînement **logique.** Et le marxisme n'est rien d'autre que la vérité du capitalisme, son explication dans un discours sur la causalité. Mais la causalité n'existe qu'en Europe, ce réel est occidental et métaphysique. Le marxisme n'analyse qu'un niveau géographiquement et humainement limité, superficiel en quelque sorte. Il n'est pas universel, et ne touche pas à la racine d'un monde dont il est le produit plutôt que la conscience absolue.

Crois-tu que le discours analytique puisse être ici un substitut ou un complément ?

Là, il faut distinguer. Chez Freud, la psychanalyse se veut un discours relativement modeste sur une région de l'homme, un propos limité et quasi-médical, sans atteindre au domaine de la réalité sociale et politique. Depuis, on en a fait bien autre chose. L'Université s'est récemment emparée de la psychanalyse pour se procurer un supplément d'âme. En France, c'est le contrecoup d'un long retard et d'un long refoulement : Freud est brusquement apparu comme une découverte récente — ce qui explique l'engouement actuel.

Jusqu'où cela ira-t-il ? Depuis quelques années, l'Université, les étudiants, les gauchistes se barbouillent de psychanalyse ou de pseudo-psychanalyse. Les uns — de plus en plus nombreux — se font analyser, les autres en parlent, surveillent leur âme et définissent leurs voisins et la société au nom de ce nouveau vocabulaire.

Curieusement, cette montée de la psychanalyse, et la célébrité de Lacan, datent des années soixante : elles sont contemporaines du conflit soviéto-chinois. Tout se passe comme si l'idéologie psychanalytique s'était constituée comme une rationalisation de la faillite du système communiste. La totalité dominante du XXe siècle, le communisme, s'est coupée en deux. Il y a eu soudain deux marxismes antagonistes : donc — au minimum — un vrai et un faux. Le discours psychanalytique s'est développé à la faveur de cette faille.

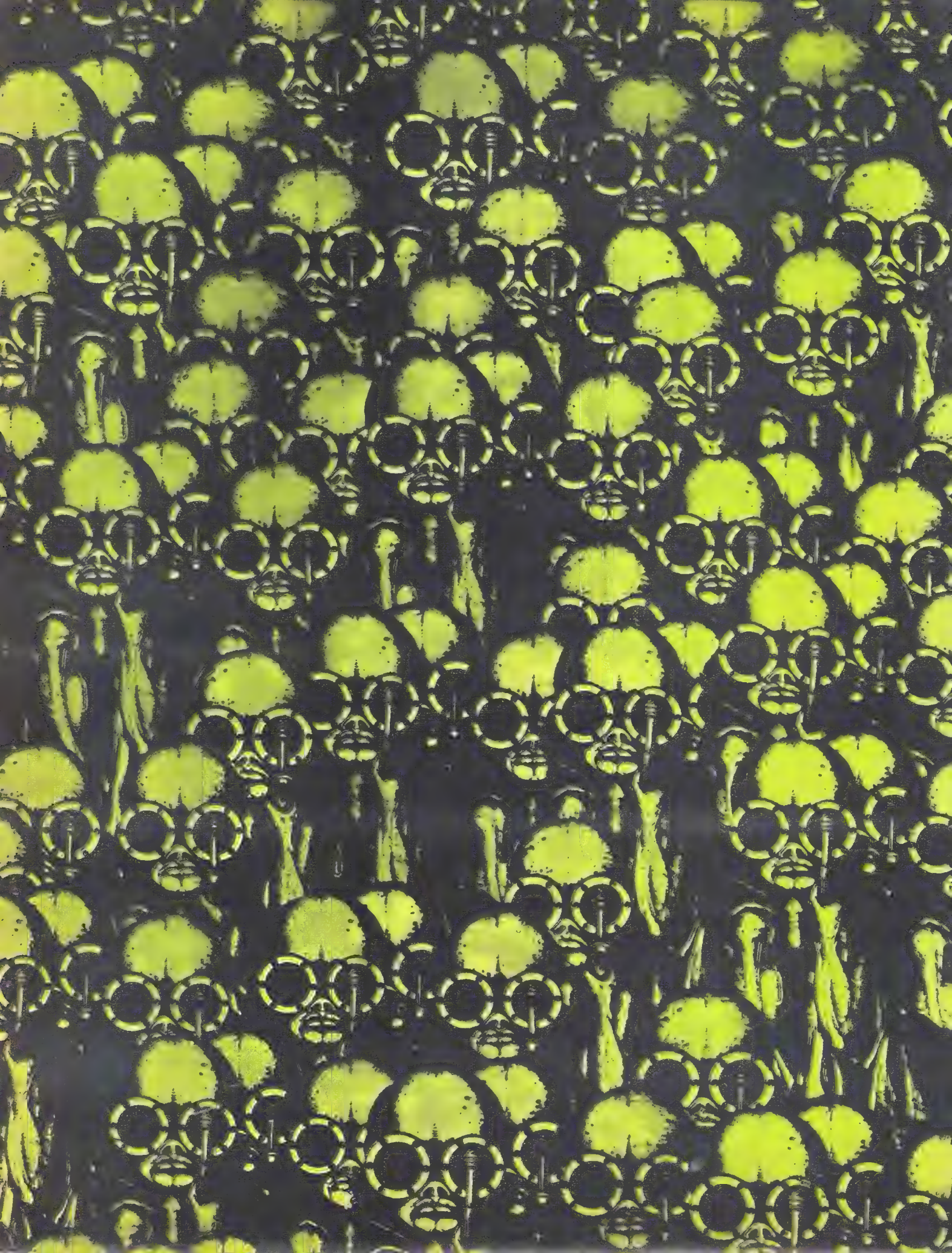
Explique-toi...

Maintenant, l'idéologie psychanalytique prétend occuper tout l'espace théorique et métaphysique : non seulement Dieu est mort, mais aussi le fait de dire que Dieu est mort : c'est la mort de Marx. Les gauchistes qui se tournent vers l'analyse savent que le monde n'a pas de sens en Dieu, qu'il n'a pas plus de finalité dans une Histoire orientée telle que Marx la définit ; ils demandent donc à la psychanalyse de donner un nouveau sens au monde. La force de Lacan — mais il n'est guère compris ainsi — consiste à dire que la psychanalyse ne donne pas un sens à la vie ou une explication à la société.

Pourquoi les anciens maos se font-ils à ton avis plus volontiers analyser que les autres gauchistes ? Les trotskystes paraissent moins touchés...

Se mettre en maoïsme, c'était se jeter dans la faille, admettre — comme je l'ai dit — qu'il y avait deux marxismes et choisir le chinois contre le soviétique, la Vérité contre l'erreur. Les trotskystes en revanche avaient l'immense avantage d'exalter un père mort — Léon Trotsky martyr — dont ils devaient faire fructifier l'héritage. Les trotskystes possédaient un Christ persécuté, ils gardaient une vision historique et paranoïaque ; ils reconstruisaient l'Histoire et leur bonne conscience à travers le récit transfiguré de leurs persécutions par la **déviation** stalinienne — position confortable, passéiste et donc inexpugnable.

Au contraire, Mao Tsé-toung se définit comme un personnage vivant et triomphant, et le discours mao est totalement **décodé** par rapport au discours occidental. Le maoïsme de la révolution culturelle délimitait un espace vide que l'on pouvait peupler de tous les délires : de →



→
là une totale schizophrénie. On passait successivement et contradictoirement d'une figure très réelle — Mao Tsé-toung — à une forme vide qui s'emplissait des libérations imaginaires de consciences occidentales. S'appeler « mao », et non plus m-l., marxistes-léninistes, c'était déjà le signe d'une a-définition, une fuite vers l'infini.

On le voit dans cette dichotomie trouble que nous pratiquons : le maoïsme, c'était la pensée **de** Mao Tsé-toung, une analyse au-delà de la personnalité de son inventeur, mais aussi Mao Tsé-toung lui-même en tant qu'individu. Le discours pouvait malsainement jouer sur l'équivoque, nous utilisons Mao à la fois comme un imaginaire et une réalité. Finalement, et on en revient à la psychanalyse, tout cela ressemble terriblement à la distinction établie par Lacan entre le **phallus** et le **pénis.** Le **phallus** est un principe d'explication abstrait, ce n'est pas le **pénis** : et pourtant comment le distinguer, dans son évocation, de l'organe sexuel mâle ? Le phallus en même temps est et n'est pas le pénis : toujours l'équivoque et le jeu sur le sens et sur les mots.

Comment passe-t-on du maoïsme à la psychanalyse ?

Le maoïsme en Occident est invivable : il se traduit par une contradiction absolue entre une organisation très autoritaire et très hiérarchisée et une idéologie proclamée de la libération. D'un côté la discipline d'une politique et d'un comportement plus rigides et plus oppressifs que le bolchevisme le plus sévère ait jamais connu, de l'autre une volonté de révolte et de liberté absolue.

Cela finit par craquer, en culpabilisant les malheureux qui perdent la foi.

Ça craque d'un coup ?

Pas forcément. Mais par exemple à travers la lecture de Reich, ou la pratique d'un groupe comme VLR : une pensée ou une action qui donnent brusquement la permission d'écouter ses désirs, d'aimer son corps et son plaisir. Seulement on passe difficilement d'un universel fantasmatique à une vie quotidienne banale, vécue pour elle-même. Alors la psychanalyse devient un autre lieu de Vérité. Marx s'effondre avec Mao : on se tourne donc vers Freud. Le défroqué du maoïsme a ici besoin d'un Grand Autre, d'un Sens : l'analyste et sa théorie prennent la place du Grand Timonier.

Le phallus est ou n'est pas le pénis ?

Tu a été maoïste, tu as été analysé, tu as perdu tes dieux. Aujourd'hui, sincèrement, tu te dirais encore révolutionnaire ?

Etre révolutionnaire, c'est se placer dans l'exception : rien n'est plus antinaturel que cette rupture. Mais les révolutionnaires ne peuvent s'assumer comme exceptionnels, comme minoritaires, ils veulent être la règle, la majorité — et une exception qui se veut la Règle finit inexorablement dans la Terreur. Toutes les révolutions victorieuses ont tourné au totalitarisme mégalomane. Pour cela, je ne me dis pas révolutionnaire — en tout cas pas dans mon pays, même si je reconnais la nécessité de certaines révolutions.

Alors ?

J'ai appris que la politique représente une machinerie fragile, une création artificielle et rare. La politique non plus ne me paraît pas la règle : plutôt un équilibre instable, un certain rapport entre le degré de satisfaction d'un peuple et la projection de ses désirs. Comme le prouvent les millénaires passés de l'aventure humaine, les féodalités, les invasions et les Grands Empires, la règle, c'est la barbarie — autrement dit un état de **nature** où la satisfaction de ton besoin entraîne inéluctablement la mort de l'autre. La politique, cette excroissance de l'histoire occidentale, se définit au contraire comme un art du déplacement, une situation exceptionnelle où l'on peut partiellement se satisfaire sans avoir besoin de tuer l'autre.

La politique tend à disparaître aujourd'hui de nos pays, elle s'efface devant ces luttes catégorielles qui mènent au pouvoir des gangs et des maffias. Désordre précaire qui se terminera nécessairement par la création d'un nouveau consensus — la renaissance de la politique — ou par l'imposition violente d'une nouvelle Règle, fasciste ou communiste.

Il faut préserver la politique : nous n'avons à choisir qu'entre la politique et la barbarie. ■

II. - La Ligue tient bon

Eux n'ont pas changé. Poing tendu, serrés sous la faucille et le marteau, braillards et volontaires, ils saluaient dans la rue, le 12 octobre dernier, la mort au combat de Miguel Enriquez, héros révolutionnaire chilien. L'aurore glaciale des banlieues les surprend souvent, tapissant de tracts le parvis des usines. Lénine, le bolchevisme, les conseils ouvriers de Petaïoushnograd en mars 1921 : les archétypes occupent leur tête avec l'aplomb que forge une sainte habitude. Six ans ont passé, ils chantent toujours : « Ce n'est qu'un début, le combat continue ! » Bref, pour les militants du Front Communiste Révolutionnaire (ex-Ligue Communiste), il n'est pas de nécessité plus impérieuse que « la percée significative dans la classe ouvrière ».

Allons ! J'ironise, comme ça, hargneux, mais, après tout, ils sauvent l'honneur, seuls à maintenir hors de la flaque le menton du gauchisme organisé. Chapelles mao-spontex, sacristies luxembourgistes, infra-noyaux albanais, la parano a bouffé tous les autres.

Non, le F.C.R. n'est pas ridicule : presque six mille militants, un hebdo, **Rouge**, vendu à quinze mille exemplaires, un budget annuel de deux cent cinquante briques. Mais suffit-il, pour s'abriter du flip, de se retrancher derrière les murailles opaques du trotskysme ? Humm... Le long effort d' « implantation » se brise aussi sur le sournois récif des déprimes individuelles. « Pas mal de copains, raconte Christophe, militant parisien en analyse, gagneraient à faire sauter leurs barrières avant de s'y empêtrer pour toujours. L'analyse n'est pas une panacée, mais elle peut aider à limiter les dégâts. »

De subtils ébranlements parcourent la belle machine. Les effectifs F.C.R. stagnent depuis un an : le flux régulier des enrôlements est contrebalancé, désormais, par un écoulement symétrique de démissionnaires. Les ralliés : lycéens, élèves de C.E.T., jeunes prolos. Les retraités : de plus en plus de camarades éprouvés, cadres moyens de l'appareil, responsables de cellules. « Biologiquement usés, disent-ils, par le rythme dément des réunions, des manifs. »

Ce double mouvement dérange, personne ne le cache, le dosage fragile de l'initiative entre base et direction centrale. L'hémorragie qui décime la génération des « cadres intermédiaires » renforce, en éliminant une possible relève, le pouvoir du Bureau Politique. La montée de l'instinct de conservation corrode la clairvoyance théorique. Un signe : dans le débat de congrès en cours, la quasi-unanimité des vétérans (B.P. et Comité Central) se retrouvent au sein d'une seule des quatre tendances. On m'assure qu'il n'y a là aucune anomalie : « Les camarades ont tout de même le droit de soutenir cette ligne, si, sincèrement, ils l'estiment juste !

— C'est détourner la question ! Je crois plutôt au jeu d'une pulsion de survie, inéluctable du reste, après des années de centralisme même démocratique.

— Est-ce incompatible ? L'essentiel est que chaque camarade, bizuth ou vieux trotskard, puisse débattre des thèses en présence. »

Mouais. Le militant, par nature, trouve réponse à tout. A l'attaque frontale, à découvert : « Sans blague, tu crois encore à la révolution », le militant rétorque : « Qu'entends-tu par ce mot ? » Et là, je suis bien embêté. Lui non plus, au demeurant, n'espère plus le Grand Soir et frémit d'une juste angoisse à l'évocation rituelle de « l'affrontement des milices ouvrières avec l'appareil d'Etat bourgeois ». A l'hallucination guerrière, nourrie des belles images de mai, se substitue lentement et sûrement l'espoir d'un méandreux processus postélectoral : la gauche gagne, nous poussons à la roue, les masses se radicalisent, etc. Mais ça a la vie dure, un inconscient collectif !

Flippé, le bolchevik du rang a toujours le recours de la fuite. Libre d'investir sa déprime ailleurs. Coincé dans son égo historique, pris dans l'intense faisceau d'identification, d'amour et de reconnaissance qui sourd de la base, le chef est considérablement plus mal barré. Qu'adviendrait-il du F.C.R. si Krivine, surpris par une pincée de mescaline subrepticement immergée dans son potage, se mettait à jouer du synthétiseur vingt-quatre heures sur vingt-quatre, jetait son rasoir dans le vide-ordures et courait en Corrèze planter des rutabagas ? Hé hé !

Après Krivine, le sous-chef, c'est Weber. « Ecoute, Henri, lui ai-je demandé, prend-tu ton pied à diriger ton petit parti ?

— Ouais. Plus exactement, j'ai pris un pied prodigieux jusqu'à l'année dernière. La répétition des tâches de gestion, je l'avoue, commence à me peser.

— Pourtant, tu continues. Masochiste ?

— Non... Sincèrement, non. Je continue parce que la seule façon d'échapper à l'écrasement, dans cette société, c'est de la nier et de la nier positivement : par l'action qui la détruira. Les marginaux, exilés dans leurs cocons, veulent ignorer les problèmes et prient pour que les problèmes les ignorent. Ceux qui prétendent fuir « l'idéal ascétique du militant », comme tu dis en te référant à Nietzsche, pour mieux « planer » entre un disque pop et une cuite au haschich, flippent largement plus que moi ! »

Nul doute. L'organisation restera un réservoir de copains et de petit(e)s ami(e)s. La rugueuse dialectique, c'est son privilège, recoud les cervelles en charpie. L'envoi en usine, en vue de **l'implantation**, retrouve du bon, cet automne, en écartant la menace du chômage.

« On a tort de penser que le politique est forcément rationnel », dit aujourd'hui Alain Geismar. Les deux mille trublions casqués de la Ligue Communiste frappaient plus juste, en 1971, que les cinq mille taupes assagies du F.C.R. On les haïssait, on les défendait : on les connaissait, surtout. « Depuis le passage à l'offensive de l'Union de la Gauche, avec le Programme commun, les axes de luttes gauchistes, les initiatives scandaleuses ou drôles, culturellement corrosives, apparaissent marginales aux militants eux-mêmes. » C'est sûrement vrai, puisque c'est le camarade Weber qui le dit.

Dans son incommensurable malignité, l'Histoire, fort probablement, leur repassera la main. L'Union de la Gauche au pouvoir, c'est l'assurance de mobiliser des mollets qui ont le bras long. Dans quatre ans.

→

III. - Un travail idiot

La crise nous cerne ; les propos pessimistes sont à la mode et si vous n'êtes pas convaincu, regardez les chiffres. 830 000 chômeurs titre **l'Unité, le Monde** sort ses petits graphiques et le lecteur s'interroge. De quoi s'affoler, non ? Au ministère du Travail, en tout cas, on ne s'affole pas trop ; en guise de réponse à toutes vos questions une brave dame vous distribue le bulletin mensuel de statistiques. Elle en a vu d'autres, elle en verra de meilleures. Sachez-le, un gouvernement peut fort bien fabriquer des chômeurs, comme des petits pains. Serrez le crédit aux entreprises, réclamez-leur quelques vieilles créances, faillites et licenciements ne tarderont pas.

Comment s'en tirent les marginaux ? Moins de petits boulots disponibles et pas d'allocation chômage pour les imprudents. La dureté est particulièrement sensible dans le secteur des spectacles ; les budgets de films ressemblent à de tristes saucisses sèches ; il faut être vedette ou changer de métier, les amateurs peuvent dès à présent s'inscrire dans les soupes populaires. Quant aux enquêtes de marché, éternel refuge des francs-tireurs du travail, on se les refile maintenant au prix du pétrole.

Il est temps de trouver de nouvelles démerdes, de torturer son ingéniosité ou de partir à la campagne.

Mais les autres, les « vrais » chômeurs ? Le flip est en embuscade. Moins d'argent, bien sûr, mais aussi la honte de devoir avouer au copain rencontré dans la rue : « je suis au chômage » et de recevoir des condoléances embarrassées.

Le travail ennuie, sa fuite culpabilise. Cercle méchamment vicieux dont les idées reçues ne nous aident guère à sortir. Au moment où le chômage revalorise le travail, un livre vient de sortir qui étudie le droit à la paresse : « Il faut désacraliser le travail » ; l'homme qui dit cela a 52 ans, la calvitie rassurante et la boutonnière enjolivée. Depuis 25 ans il fréquente les flippés. Bref il est médecin et de surcroît directeur de recherches à l'Institut d'Etudes Démographiques. Son livre, **L'allergie au travail** (Seuil) est un diagnostic où plus d'un se reconnaîtra. Jean Rousselet méritait une visite.

« J'en ai assez de voir des suicidés en puissance, des psychotiques, des mal foutus, sans avoir d'autre sujet de conversation que leurs petits problèmes. Je crois qu'un des facteurs de morbidité, le facteur principal chez les jeunes à mon avis, c'est le travail. Cela semble paradoxal au moment où on manifeste contre le chômage. Mais qu'on le prenne dans un sens ou dans l'autre, le problème est le même. Le travail est l'objet d'un culte qui a supplanté tous les autres : on ne sait plus ce qui domine en lui, nécessité productive ou ciment social, mythe. « La complicité culturelle de tous les systèmes de pensée, de tous les régimes politiques est littéralement affolante, le travail est la valeur qui unifie et qui sécurise, une valeur d'ordre par excellence, totalitaire, intériorisée au point de détruire la personnalité de milliers et de milliers de gens. Pour un homme qui se « réalise » dans le travail, combien y perdent toutes leurs virtualités créatives ?

« Je pense que les « marginaux », avec l'imprécision que comporte la notion, révèlent une prise de conscience. Il y a 25 ou 30 ans, lorsqu'on commençait à faire un travail « idiot » on grognait un peu, puis, les années passant, on s'habituait. Aujourd'hui on tient moins longtemps. Sans compter les 200 000 jeunes qui échappent plus ou moins au travail, un « jeune cadre » sur deux ne croit ni au système ni à la place qu'il occupe en son sein. Mais on ne se débarrasse pas aisément des grands mythes sociaux ; beaucoup de gens flippent lorsqu'ils ne travaillent pas tout simplement parce qu'ils ne savent pas quoi faire, parce que c'est le grand vide et souvent le gros péché.

« La plupart des « a priori » révolutionnaires me semblent bien pauvres en ce domaine. Il faudrait faire du travail une sorte d'impôt social limité, égalitaire et neutre. La vraie vie n'est pas là, pas plus que dans la mastication ou la défécation. »

IV.- Libé: t'as pas cent balles?

Le krach ou le sursaut, **Libération** s'épuise entre la désespérance et les derniers chèques de la énième souscription. Les lecteurs réclament, on retourne à la lecture du **Monde** ou du **Quotidien de Paris.** Après la disparition de cet été et quatre faux départs, on chuchote encore : « Courage, **Libé** ressortira ». Et, à la date fixée ou à une autre, **Libé** ressort ou pas, pour huit jours ou pour un an. Des rédacteurs se découragent, d'autres s'accrochent. Mais, vivant ou mort, ce phénix a un léger goût de cendres.

On n'y comprend plus rien : problème politique, problème de fric ? Où est la maison de verre que l'on nous promettait ? Où sont passés les maos ? Et l'argent ? Faut-il mettre en cause la méchanceté des monopoles qui écrasent la presse libre ? La désorganisation de l'extrême gauche ? Les révolutionnaires, cela devrait pourtant fournir un public régulier. Alors, pourquoi ce quotidien qui paraît de temps en temps ?

Après la bousculade des bouclages de l'an dernier, le local de **Libération** s'emplit et se vide aux marées de l'espérance. Va-t-on relever ce fortin lézardé, cette ligne Maginot tournée par les stratèges de la guerre de classe et les divisions de la gauche unie ? Pourra-t-on réarmer les machines de la fabrication, claviers du rez-de-chaussée qui se sont tus à l'été telle une artillerie enrayée en d'obscurs combats ? Le téléphone sonne plus rarement. Il faudra rattraper communiqués et nouvelles qui désormais partent vers d'autres adresses. Il faudra réapprendre à s'engueuler sur les titres, à couper les articles, à discerner le fondamental dans la banalité des dépêches de province. L'usine fermée revit, l'équipe d'entretien retourne à la chaîne. On se nourrit encore de projets et d'espoirs. On manque toujours d'un quotidien.

Souvenez-vous. C'était il y a deux ans et l'on nous expliquait : « Toutes les idées anti-hiérarchiques et libertaires doivent se retrouver dans un quotidien d'un type nouveau. » Les anciens maos de l'ex-Gauche Prolétarienne rencontraient des « journalistes démocrates », des anarchistes libertaires, quiconque rêvait de s'exprimer librement, et Foucault et Clavel — et Sartre à la barre. On ouvrait le populisme austère du marxisme-léninisme aux pulsions utopiques de la libération sexuelle et de la vie quotidienne. Ce devrait être le journal de tous — le vôtre — et la parole au peuple, un creuset où la violence révolutionnaire des travailleurs rejoindrait les grandes batailles du M L F et des homosexuels, abordant de front les problèmes, « y compris ceux qui soulèvent des contradictions au sein du peuple ». Maison de verre et fer de lance, **Libération** se voulait à l'image de la société future : la rotation des tâches entre l'administration, la technique et la rédaction, la fin de la division du travail ; une vraie révolution dans les **media** qui toucherait à la fois la production, le fond et la forme même du journal. Un grand espoir...

A partir de là, dès l'automne 72, on commença donc par débattre indéfiniment. Mauvais départ : il fallait bien entendu écrire un « Manifeste de **Libération** », et l'on passa déjà des semaines à le concevoir, discutant et amendant ce texte de spontanéité plus férocement et plus subtilement qu'une motion du Parti Radical.

« **Libération** doit être un **France-soir** de gauche, un vrai journal populaire avec ses BD et son tiercé...

— Le tiercé ? Vous êtes fous ? On ne concurrence pas la presse bourgeoise sur son propre terrain. **Libération** doit avant tout informer sur les luttes, les scandales censurés, être un journal différent...

— Le pop, les communautés, la nouvelle culture...

— Le prolétariat... »

Tout pour faire une fausse équipe, et pourtant elle se construira peu à peu. La querelle dépasse vite l'opposition des maos et des non-maos, les clivages partisans s'enchevêtrent dans les comportements quotidiens, se brisent sur des choix journalistiques ; finalement, les tempéraments, les habitudes, pèseront davantage que les origines politiques.

Décembre 72 : on lance une souscription afin de préparer le démarrage. On espère cent millions d'anciens francs. Après tout, il suffit que cent mille personnes donnent un billet de dix francs ; et cent mille personnes, ce n'est jamais qu'une belle manif. On imprime donc — ce qui revient fort cher — de faux billets de propagande, dix francs symboliques que les militants de **Libé** devront proposer à leurs futurs lecteurs et échanger ainsi contre de vrais billets. Les faux billets seront durs à placer. Il en traîne partout, tristes liasses qui encombrent les tiroirs. On publie des plans de financement, des budgets et des calendriers redoutables de précision et d'abstraction. On récolte tout de même quarante millions anciens, venus du gauchisme et de la gauche intellectuelle. Et l'on décide de partir pour le début de février 73.

Mais le 5 février 1973, **Libération** n'accouche guère que d'un petit numéro solitaire, tout vert et très laid, pour relancer la souscription. C'est déjà le suspense — paraîtra, paraîtra pas ? —, puis un numéro le 1er mars, et ainsi des numéros à petit tirage toutes les semaines, comme si chaque fois le prochain devait être le bon, ce qu'il n'est toujours pas. Lorsque les comités **Libération** se réunissent à Lyon, la province maoïste se dresse contre l'état-major parisien et l'on décide enfin de faire des économies. La première crise : avant de sortir comme un vrai quotidien, **Libération** a déjà dépensé trente des quarante millions recueillis au départ, car on s'est lourdement équipé, labos photos et moyens d'impression sans compter les salaires.

Le premier vrai numéro paraît le 22 mai 1973. C'est un compromis : ni un journal militant, ni un **France-soir** de gauche. Une fois la place accordée aux lettres de lecteurs et à l'indignation des titres et des éditoriaux, l'information différente consiste surtout à gonfler de petites grèves et à dramatiser les dépêches de l'A.F.P. L'appareil est lourd : une soixantaine de personnes, toutes au même salaire de 1 200 francs par mois — une trentaine de rédacteurs, le reste se répartissant entre l'administration et les tâches techniques. Ce n'est pas tellement si l'on songe aux centaines de salariés du **Monde** et de **France-soir,** c'est beaucoup si l'on se souvient qu'**Action**, le quotidien de mai 68, fut réalisé par une dizaine de militants bénévoles. Et surtout, **Libération** a décidé d'assurer au maximum sa propre fabrication.

Question de principe : on ne sépare pas, selon la bonne théorie, les tâches manuelles des tâches intellectuelles. Alors on écarte le procédé rapide et classique de fabrication des quotidiens — la roto-typo qui réclame nécessairement de vrais professionnels de l'imprimerie — pour choisir l'offset. On achète un banc de photogravure, on monte soi-même le journal, on engage des « ouvriers » qui apprendront leur métier en même temps que les journalistes militants devront inventer le leur.

Les problèmes en naissent aussitôt. D'abord, le procédé de l'offset est trop lent. Il faut tout photographier, texte et illustration, puis graver des plaques toujours selon un procédé photographique. Le volontarisme politique n'accélère pas le temps de dévelop-

V. - Geismar s'interroge

Dans une fac parisienne, il enseigne la physique et côtoie des étudiants très sages. « Quand on s'appelle Alain Geismar, dit-il, c'est difficile de discuter avec les gens. » Alain Geismar, à trente-cinq ans, cherche la voie : comment militer tout en évitant la chausse-trappe de l'Organisation ? Une démarche équilibrée : « Je n'ai jamais été léniniste, mais je préfère le gars responsable devant son Comité Central au gugusse rangé des voitures et fier de son égoïsme. » Les deux autres, Sauvageot et Cohn-Bendit, il ne les a jamais revus depuis 68, et le regrette : « On a tous perdu à cette absence d'échanges. L'héritage de Mai était trop lourd à assumer par des individus isolés. »

La trajectoire du gauchisme, sa flambée puis sa décomposition, était-elle inéluctable ? « Le chemin de l'Histoire n'est jamais tracé une fois pour toutes, et les groupuscules auraient pu, je crois, connaître un autre destin. Reste un bilan, à mon avis, positif : au cours de ces cinq ans, les déchirures du tissu social provoquées par Mai n'ont cessé de s'agrandir, en partie grâce à l'action des organisations. La Gauche Prolétarienne ou la Ligue Communiste, avec les tares qu'on leur a connues, n'étaient certes pas indispensables. Mais on aurait de toute manière eu besoin de regroupements de gens, capables de peser au même moment sur les mêmes points sensibles.

— De cet ébranlement, l'Union de la Gauche n'apparaît-elle pas récupératrice et bénéficiaire ?

— On assiste, en effet, à la disparition des chasses gardées du gauchisme, des terrains de lutte où il évoluait sans concurrence ; immigrés, oppression de la femme, des minorités régionales, le quotidien et le changement de la vie. Les groupes léninistes ne peuvent, là, dégager

Dessin de Topor

pement qu'impose le révélateur. Cela suppose que l'on termine le journal à 6-7 heures du soir pour le livrer à la photogravure et à l'imprimerie. Délai trop court pour un quotidien d'actualité dont les décisions s'alourdissent en outre d'interminables discussions. Pour cela, **Libération** une fois sur deux sera terminé en retard, et les Messageries sans pitié le frapperont de l'amende qui permettra de fréter des camions spéciaux pour le mettre en place le lendemain matin : 90 % du prix de vente retenus pour la distribution au lieu des 40 % habituels. Déficit tragique.

Deuxième problème : l'affrontement au sein de l'équipe entre les hommes de la fabrication et ceux de la rédaction. Le poids des machines, claviers et photogravure, imposait que la fabrication s'installe au rez-de-chaussée, et la rédaction à l'étage. Mais c'est aussi un symbole, comme une hiérarchie en dépit de l'égalité des salaires : la rédaction, plus ou moins consciemment, ne condescend guère à s'occuper des articles une fois écrits. La distinction des tâches intellectuelles et des tâches manuelles demeure.

Au début, on revendique. « Descendez, demande la fabrication, venez voir quelles sont les difficultés des clavistes, du montage. » « Montez, répond la rédaction, montez écrire un article sur vos difficultés ou participer à nos tâches. » Personne ne peut, ou ne veut, se mettre à la place de l'autre, à tel point que la fabrication, coincée dans sa technique, finit par se prendre pour un véritable prolétariat exploité. Cela ira jusqu'à la confection de Dazibaos, journaux muraux que les « prolétaires » affichent dans le local tous les matins pour fustiger nommément les « leaders bourgeois » de l'étage. Sans autres résultats que quelques paranos et le surgissement de douloureux problèmes personnels.

L'administration n'est pas plus favorisée. Bien sûr, selon la loi de l'autogestion, chacun devrait s'informer des finances et des ventes, pour discuter et décider collectivement. En fait, personne n'avait envie de se plonger dans la comptabilité, de lire des chiffres, d'assumer le réglage complexe de la diffusion sur Paris et la pro- →

leur responsabilité : toute action qui ne s'attaque pas aux divisions fondamentales de la société, à savoir les coupures travail intellectuel/travail manuel, ville/campagne, riches/pauvres, est vouée au ramassage par la totalisation politicienne, celle de l'État ou de l'Opposition.

— On peut estimer aussi que le gauchisme a « réussi », qu'il a fait passer la plupart de ses thèmes dans une nouvelle idéologie dominante en cours de constitution, du Parti Socialiste à Françoise Giroud.

— Si tu l'isoles de sa praxis, toute idéologie, quelle qu'elle soit, échappe à ses producteurs !

— Justement : qu'en est-il de la praxis gauchiste ? De mai 68 à, mettons, la fin 1972, on avait l'impression d'assister en permanence à l'éclosion de conflits, localisés mais durs : dans les facs, les bidonvilles, les petites entreprises de province...

— Ça ne se passait pas exactement comme ça. En 1970, il suffisait d'une minuscule bagarre pour qu'un corps d'interprètes professionnels, la coalition G.P.-V.L.R.-Ligue, monte la chose en affaire d'Etat, attirant par leurs hurlements l'attention de la population. Aujourd'hui, les haut-parleurs sont débranchés, sans que cela implique la disparition des luttes elles-mêmes. Exemple : la grève actuelle des P.T.T. Jadis, vingt-cinq militants, délégués par sept groupuscules, se seraient retrouvés en face de chaque bureau de poste ou centre de tri. On aurait placardé les murs d'innombrables affiches et semé de tracts les bouches de métro.

— D'accord. Mais ces spécialistes de la révolution avaient leur utilité. Leur effervescence projetait la moindre grève ou la moindre répression à l'avant-scène des médias. Des millions de gens, spectateurs forcés des luttes, en tiraient espoir et matière à réflexion : « pourquoi ne pas en faire autant ? ». Franchement, existe-t-il encore, à gauche de l'Union de la Gauche, place pour une alternative révolutionnaire crédible ?

— A condition de se débarrasser des petits partis hyper-centralistes, trotskystes ou maoïstes. De créer, en dehors de l'idée même d'organisation, de nouveaux réseaux, de nouvelles pratiques. De s'immerger, par exemple, dans le courant de la gauche syndicale, ces jeunes travailleurs C.G.T. et C.F.D.T. qui, au fond, rejettent les appareils bureaucratiques et se reconnaissent dans un Piaget. De construire des équipes militantes sur des axes d'intervention précis : critique de la bagnole, de l'urbanisme, etc.

Il faut résister à la vague actuelle de désengagement cynique qui, sous le couvert d'un beau purisme, voue au sarcasme le militant sincère qui se débat dans la merde.

Je préfère la pénible sortie de **Libération** au suicide d'un copain. »

« Quand une organisation, dit encore Alain Geismar, persévère dans son être, une fois ses objectifs atteints, elle ne reproduit plus que du passé. La dissolution du Mouvement du 22 mars, celles de V.L.R. et de la Gauche Prolétarienne, comptent parmi les gestes les plus subversifs de ces dernières années. »

→
vince. Là aussi, un ou deux responsables spécialisés durent prendre en charge l'ensemble du travail, augmentant leur pouvoir et leur secret de l'indifférence des autres. L'équipe leur déléguait toute capacité de décision, aveuglément, quitte à s'indigner périodiquement devant la caisse vide, le retard des salaires, une facture de papier qui mettait en jeu l'avenir du journal.

Si on essayait de débattre en commun, bien vite la discussion tournait court :

« Tu ne peux pas mettre ainsi en avant les questions techniques...

— D'accord, mais la photogravure...

— Et les finances... Le débat d'hier sur le titre de la « Une » a encore retardé le journal et coûté les fameux 90 % !

— Peut-être, mais la vraie question est politique... », etc.

Le journal, plus agressif que passionnant, un peu triste, un peu noir, et pas très bien informé, n'a jamais vendu très au-delà de 19 ou 20 000 exemplaires. Malgré les promesses de vérité, on disait 25 000 pour faire bonne figure. Seulement, sans même compter les pénalisations de retard des Messageries, il eut fallu dépasser les 30 000 exemplaires pour être rentable. Alors, de temps en temps, un éclair de lucidité forcée traverse le somnambulisme habituel, affolement brusque : « Plus un sou, plus de crédit... On va crever dans une semaine... » On mobilisait, une éphémère levée en masse sur les questions de finance.

Ainsi en novembre 1973 : placards de souscription dans le journal, placards dans les autres journaux au nom de la liberté de la presse, pour sauver **Libération...** Ce coup-là, c'est un succès inespéré, du moins face au scepticisme des observateurs extérieurs : la souscription rapporte 65 millions d'anciens francs, accompagnés de 6 000 lettres d'encouragement. L'équipe populaire, le gros cadeau de rosité populaire, le gros cadeau de l'équipe de **Charlie**, des billets froissés qu'envoie l'O.S. de Gentilly, les messages : « Cher **Libé**, on t'aime... Tu ne peux pas disparaître... Continuez... On a besoin de vous... » Et la gauche intellectuelle, déjà lourdement taxée par la souscription de **Politique Hebdo**, répond elle aussi très largement. **Libération** s'en sortira pour cette fois.

Tout compris, entre les deux grandes souscriptions de la fin 1972 et de l'automne 1973, les petites souscriptions permanentes, les dons anonymes, un bel héritage légué au nom du militantisme, les artistes qui offrent leurs tableaux, les journalistes de la presse « bourgeoise » qui abandonnent une partie de leurs salaires, **Libération** a reçu et dépensé près de 200 millions d'anciens francs, une somme énorme et cependant insuffisante. Combien connaissons-nous de souscripteurs prêts à donner 100 francs, mais incapables d'acheter et de lire **Libération** tous les matins ? Tel est le prix de la bonne conscience que l'on achetait d'un chèque versé à la presse d'extrême-gauche, comme un militantisme symbolique et épisodique de bourgeois honteux. **Libération** a fini par vivre de la charité révolutionnaire comme la grande presse de la publicité : un apport extérieur, et à la réflexion malsain s'il excède celui de la vente, c'est-à-dire celui du libre choix de lecteurs quotidiens.

Revenons à la politique. Les maos ont-il noyauté le journal, manipulant de l'intérieur un groupe de compagnons de route abusés ? Parfois oui : après l'échec de l'ex-G.P. et de la **Cause du Peuple**, un groupe maoïste pouvait difficilement se refuser d'exploiter la position de force qu'il s'était donnée en participant à la création de **Libération.** Il y eut d'étranges épisodes. C'est ainsi qu'en juin 1973, les maos ont voulu imposer leur ligne sur Bruay-en-Artois. A l'époque, l'affaire de Bruay s'enlisait, la culpabilité du notaire Leroy apparaissait moins évidente, le jeune Jean-Pierre — membre du Comité Vérité-Justice d'inspiration ex-G.P. — venait confusément de se compromettre dans le meurtre de Brigitte Dewevre et se rétractait.

Et la photogravure ?
Et les finances ?
La question est politique.

Dans cette question où chacun s'interrogeait, les maos décident de trancher au nom de la vérité de classe : le notaire est coupable parce que notaire, et Jean-Pierre innocent. Des non-maos de **Libération** doutent, les maos insistent. Il s'agit du gros titre du lendemain et la querelle tourne à l'affrontement au sein de l'équipe. Furieux, sûrs de leur bon droit comme des propriétaires, les maos se fâchent : coups de gueule, coups de poings, les maos et des professionnels de la presse à scandale l'emportent. Ils inscrivent de force leur titre à la une de **Libé : « Jean-Pierre n'est pas coupable »** (en gros caractères), puis, en petit : « déclarent ses avocats » — un summum d'hypocrisie politique. Ce titre imposé est ressenti comme un putsch, et l'on aura du mal à se réconcilier.

Quelques mois plus tard, à l'été 1973, la parution de **Libération** est suspendue le temps des vacances. Voilà donc l'occasion d'un bilan serein après un mois et demi de fonctionnement véritable et neuf mois de gestation. L'équipe se réunit tranquillement, on se défoule et on s'explique. Mais soudain les problèmes politiques et personnels surgissent comme une explosion incontrôlables : injures, les vérités fusent jusqu'à la méchanceté, et les non-maos abasourdis découvrent à la faveur de la polémique l'existence d'une cellule « mao » clandestine à l'intérieur même de **Libération.** Scandale. Le spontanéisme libertaire en prend un coup, l'indignation flambe, tant et si bien que ladite cellule en éclate et qu'à l'avenir les luttes de tendances passeront au travers d'un clan maoïste désemparé. On se sentira plus libre.

Ainsi va **Libération,** comme une synthèse mal ficelée, mal comprise, un journal toujours au bord de la faillite et de l'espoir avec cette question jamais résolue : donner la parole au peuple, mais à condition qu'il veuille la prendre, ici — et comment ? Le peuple n'apporte pas l'information, même s'il la fournit à travers une grève, une révolte, une oppression dénoncée. Il doit au moins la contrôler. De quelle manière ? Faut-il se soumettre aux comités de luttes maoïstes, qui disparaissent un a à un ? Au courrier ? mais quelles lettres privilégier ? Aux grévistes ? mais lequel écouter ?

Les journalistes invoquent ce contrôle populaire sans bien savoir où situer ce peuple que l'on voudrait tant exprimer. Pour certains, c'est un mythe, l'alibi de la polémique en fin de débat pour imposer un titre ou un éditorial. Pour d'autres — de plus en plus fréquemment — c'est un remord, une manifestation de la mauvaise conscience. Tout était encore simple au début de la grève de Lip, il suffisait de suivre le mouvement. Mais plus tard, dans la retombée du mouvement et la division syndicale ?

De la même façon, la guerre du Proche-Orient divise, et **Libération,** très honnêtement, ne cherche pas à s'échapper. Le journal donne la parole à des sionistes de gauche, à des internationalistes radicaux, à des étudiants arabes et palestiniens. Le lecteur ne comprend pas : où est la ligne ? Et quel est l'intérêt de ces tribunes libres confuses et contradictoires ? Les intellectuels spécialisés opposent leurs arguments péremptoires, obscures batailles d'initiés. Il aurait probablement été plus simple de publier les communiqués de Golda Meir et d'Arafat, puis de tenter de réfléchir. Dans ces colonnes guerrières, ces adjectifs de professeurs excités, où était le peuple ?

Où était-il lors de la candidature avortée de Charles Piaget, en pleine union de la gauche contre Chaban et Giscard ? L'élection présidentielle, le grand mouvement vers les urnes a lui aussi dépossédé **Libération.**

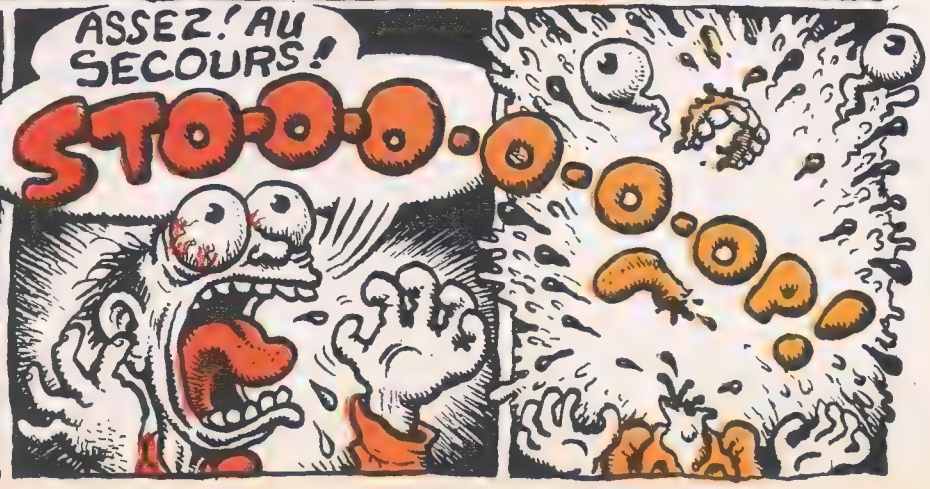
Alors que reste-t-il ? D'abord une expérience. En cette époque où la révolte pure préfère trop souvent le cri et l'irresponsabilité morose à l'action, **Libération** s'est heurté aux véritables problèmes de la production collective. « Bien des militants y ont perdu leur superbe, peut-être leur sectarisme, dit un rescapé à la fois content et déçu. Nous étions accablés par le travail, jamais satisfaits, malheureux de ne pouvoir convaincre et réaliser le journal idéal. Et cependant, malgré la fatigue, nous avons pris de grands pieds. Le journal sortait, il manifestait une liberté qui n'était pas possible ailleurs. Une façon d'écouter aussi, d'écrire les articles avec les gens, de les corriger avec eux. C'était un quotidien révolutionnaire, un défi dans le pays du **Figaro** et de **l'Humanité** où l'on affirmait qu'on ne pouvait rien faire sans un milliard en poche. Nous n'avons pas aboli la division des tâches, mais elle était moindre chez nous : une autogestion toute relative, la possibilité de partager et d'apprendre un peu le travail de l'autre. Et puis, au-delà de la politique, cette zone libre qui s'est peu à peu dégagée dans les dernières pages du journal : petites annonces, courrier des lecteurs, l'écologie, la parole aux communautés, à des groupes jusque-là muets. »

A **Libération** ou ailleurs, s'ils se souviennent ou s'ils oublient, d'autres recommenceront. On a toujours besoin d'un quotidien.

Georges Lenœud.

Les affres du désespoir

by R. "Hou qu'il est bête" Crumb



LES SOCIALISTES SONT

En ce climat de crise et de flip, les socialistes sont presque les seuls contents : pour la première fois depuis 1958, ils se retrouvent aux portes du pouvoir. Cela mérite qu'on s'organise, qu'on rassemble, qu'on s'allie, qu'on oublie les rivalités et qu'on rejette ses problèmes dans l'avenir.

Cette bonne humeur politique est communicative. Bien des gens jadis secoués par Mai rejoignent un Parti socialiste qui se gonfle de PSU, de CFDT, d'inorganisés oublieux de leurs anciennes préventions contre Mitterrand ou le réformisme. Dans un numéro flip, voilà une joyeuse exception, non ? Vous feriez bien de lire, c'est plus complexe qu'il n'y paraît.

Qu'est devenu la SFIO de tous les compromis ? Iriez-vous serrer la main du camarade Jules Moch, qui envoyait l'armée contre les grévistes communistes ? Ou à Guy Mollet qui envoyait le contingent se battre contre la révolution algérienne ? Imaginez-vous Robert Lacoste, naguère partisan de l'Algérie française, en commissaire du peuple ? Est-ce bien le même parti qui accompagna le général de Gaulle au gouvernement en 1958 et qui le paya encore onze ans plus tard, contre Georges Pompidou, en ne recueillant que 6,5 % des voix ?

La SFIO est toujours là, avec ses notables rassis et son vieil esprit laïc ; les grandes féodalités historiques aussi, avec Mauroy dans le Nord et Defferre à Marseille, et son cortège de municipalités centristes, ses bataillons de sénateurs tranquilles figés dans le style de leurs débuts, sous la IIIe République. Oui, tout cela existe encore sous une façade new-look, mais noyé par les nouvelles adhésions et dirigé par Mitterrand.

L'ensemble est composite : le conseiller municipal du Gers, le mineur chrétien du Nord, le fonctionnaire anti-communiste des Impôts et l'agrégé communisant du Lycée Buffon, tous marchent d'un pas uni vers les élections. Quel rapport entre ces hommes ? Pourquoi Léo Hamon, venu du gaullisme, ou Jacques Delors, venu de Chaban, s'asseoient-ils avec un grand sourire d'espoir entre deux PSU et trois syndicalistes purs de la CFDT ? Le goût de l'opposition, sans doute. Ou le goût du pouvoir, ce triste appétit que l'on maquille au sommet en nobles desseins. Mais puisque les travailleurs, apparemment, accordent leur confiance...

L'appareil fonctionne ainsi : le Centre, avec Mitterrand, tient le pouvoir dans le Parti en attendant de le prendre dans le pays ; la droite, aujourd'hui silencieuse, assure l'enracinement local, les municipalités, les élus, les coopératives ; la gauche, qui agite la théorie, lance des idées, essaye de structurer le Parti. La gauche donc : voilà la fonction du Centre d'Etudes, de Recherches et d'Education Socialiste, le CERES de Jean-Pierre Chevènement et Didier Motchane. Chaque tendance joue son rôle, comme dans la social-démocratie allemande de 1900 ou de 1913, comme dans la social-démocratie française de 1936, expériences qui par ailleurs tournèrent mal.

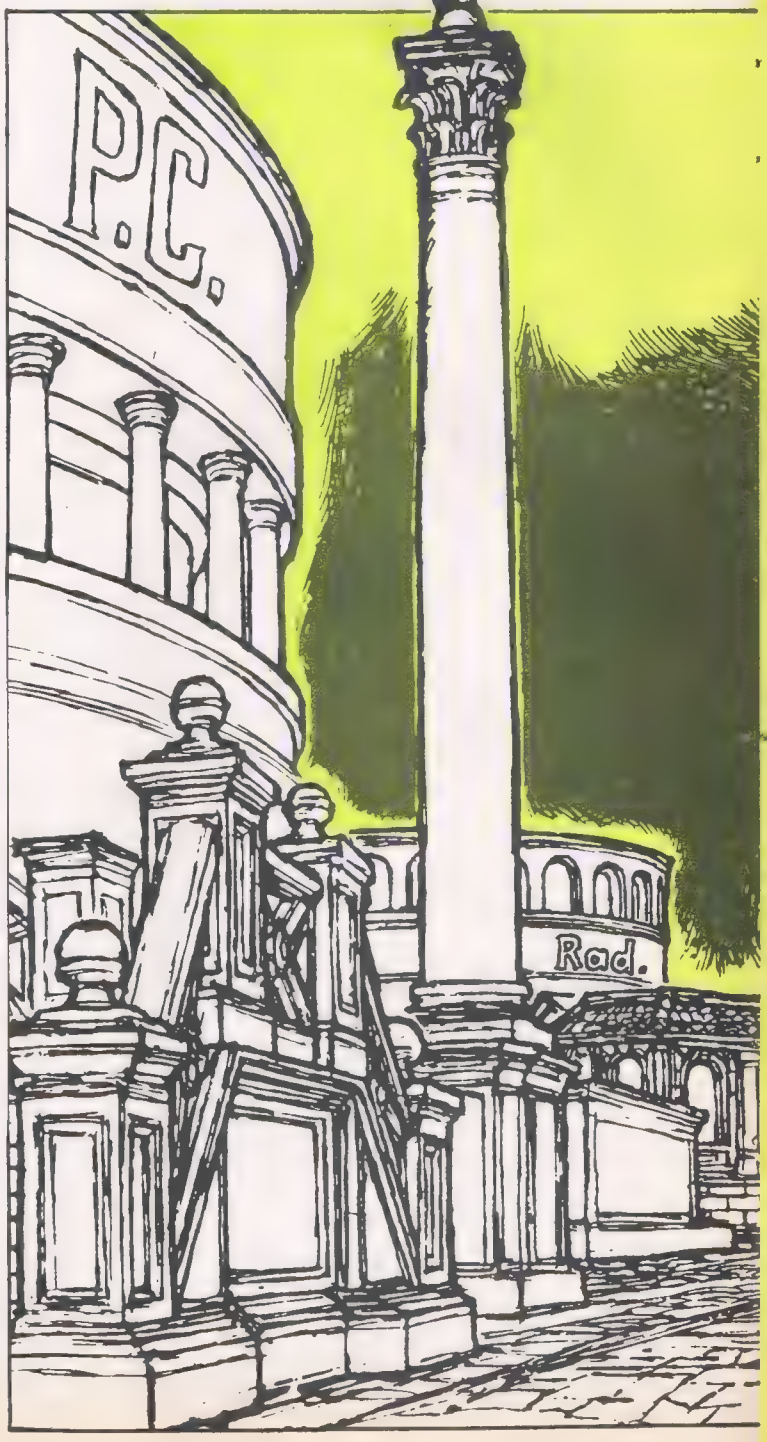
« Mais non ! dit Chevènement. Tu plaques une grille toute faite sur la réalité. La social-démocratie, c'est la vie. Nous, au CERES, nous sommes une manière de noyau d'impulsion ».

Quand on lui fait remarquer qu'il parle comme des milliers d'autres ont parlé depuis un siècle, avec les mêmes mots, et que ceux-là ont échoué, il assure : « La solution est historique. La conjonction de la crise et du Programme commun donne à notre entreprise sa signification. Le Programme commun a un tranchant anti-capitaliste tellement aigu qu'il contraint à l'invention : avec lui, pas question de cogestion loyale avec le capitalisme. Il ouvre la voie au socialisme si nous l'inscrivons dans la perspective d'une société de transition autogestionnaire. »

Chevènement, comme tous les vrais socialistes, croit à la toute puissance de l'action politique. Planification, commissaire du peuple, mobilisation populaire suffisent selon lui à transformer les mentalités. Est-ce si sûr ?

Pour l'heure, le PS défend partout le statu quo de l'emploi. Il crie avec les exclus de l'ORTF comme avec ceux de Peugeot, et soutient le barman du France, paquebot de luxe, qui s'accroche à son whisky hors-taxe. Le PS parviendra-t-il à construire le socialisme sans déplacer des centaines de milliers de travailleurs ? Sans reconvertir des secteurs entiers, automobile ou petites entreprises ? Comment vouloir à la fois l'autogestion et la réduction des horaires ? la responsabilité et l'étatisation — même dite démocratique ? Les socialistes ne répondent pas encore à ce genre de questions. La conquête du pouvoir prime dans le débat. A l'intérieur du PS cependant, un large éventail permet les discussions.

Actuel est allé rencontrer les extêmes du Parti socialiste : le CERES à travers Jean-Pierre Chevènement et, d'autre part, la section de Foix dans l'Ariège, ou le président du groupe socialiste au Sénat. Une enquête longue et bien tartinée : pensez à vos petits déjeuners de demain.



TRÈS CONTENTS

— Tu viens voir les réacs ?
— Oh ! Ecrase !

Le groupe des postiers en grève rigole gentiment sous cape. Ils écoutent Jean-Pierre Chevènement qui **pexe** avec un mégaphone : « Camarades, souvenez-vous de 1877, dont nous allons bientôt fêter le centenaire. Vous ne vous souvenez pas ? Gambetta venait d'arriver à la tête d'une majorité élue à la Chambre. Il va voir Mac Mahon, le chef de l'Etat, et lui lance : « Monsieur le Président, il faut maintenant se soumettre ou se démettre! »

Les camarades sont à la fois flattés timides et sarcastiques, pris dans cette attitude ambiguë du militant de base qui rencontre un « leader ». Une fille à lunettes vend **Front Rouge** et marmonne : « Quel démago, il vient faire une heure de pub devant les grévistes. Ils sont tous pareils... ». Un vieux postier surenchérit en opinant du béret : « C'est pas une heure qu'ils devraient passer ici, les politiciens, c'est un mois à l'usine, tiens, qu'il leur faudrait. » « Au moins, il vient voir » rétorque un autre. Puis : « Les socialistes on s'en méfie, ils sont un peu louvoyants. Le PC est plus net. » Chevènement entend la critique, et y répond aussitôt : « La social-démocratie, c'est la vie. Mao a dit qu'il n'y avait pas de poissons dans une eau pure. Notre rôle est de veiller à ce que l'eau ne devienne pas trop trouble. » Déjà rodé, le camarade député.

Jean-Pierre Chevènement s'est échappé de l'Assemblée, où il doit intervenir sur le budget de l'emploi : il part à Belfort animer un séminaire avec des militants du Parti Socialiste. Pris dans le faisceau contraignant de la politique au sommet comme d'autres militants sont ligotés à la base, du moins essaie-t-il de courir sur tous les fronts — et cela lui mange ses journées. Il se lève à sept heures et demie, se couche à minuit, parle, explique, court et discourt, à peine le temps de souffler et de s'intéresser à autre chose.

— Jean-Pierre, que penses-tu des assises du socialisme et de cette entrée en Marx de nouveaux militants du PSU et de la CFDT au PS ? Cela ne risque-t-il pas de constituer une nouvelle gauche au parti, différente du CERES ?

— Je ne crois pas. L'opération « assises » a raté : c'était avant tout une alliance Mauroy, Maire et Rocard pour préparer la succession de Mitterrand. Ils espéraient lancer une dynamique qui déborderait le parti, mais Mitterrand les a pris de court en convoquant un congrès du parti pour le mois de janvier. Rocard, il arrive au PS tout nu, désavoué par la majorité du PSU. Alors, il va poursuivre une carrière individuelle à l'ombre de Mitterrand.

— Et les militants du PSU qui le suivent ?

— Ils vont se fondre dans le parti, ou rallier notre courant de pensée de gauche.

— Mais on dit que le CERES va quitter la direction du parti, où il détient trois sièges de secrétaires nationaux sur douze...

— On verra au congrès si le CERES représente dix ou trente pour cent des voix. Nous ne tenons pas à nous accrocher à des postes honorifiques alors que le pouvoir réel est tenu par Mitterrand... Mitterrand, nous l'aimons bien, mais la politique est un rapport de forces. Nous voulons avant tout construire et renforcer le parti socialiste, fixer une force électorale considérable sur une organisation militante, parce qu'il ne faut pas que le socialisme français retombe, comme il l'a toujours fait, dans les errements de cette vieille putain de social-démocratie. Rappelle-toi 1914, tous ces pacifistes emportés par un patriotisme délirant, et 1937, la décadence du front populaire qui aboutit à ce désastre de 1940 où la plupart des socialistes votent les pleins pouvoirs à Pétain... Et l'absence scandaleuse du PS de la résistance : Léon Blum aurait dû tenir le rôle historique de de Gaulle. Bref, nous ne voulons plus d'un parti qui s'envole quand la vague le porte et s'effondre au premier ressac. Nous devons avoir la capacité d'encaisser les coups et de riposter. »

Sérieux langage qui m'impressionne fortement. Je demande à Chevènement s'il est possible de donner de la rigueur à ce grand corps un peu mou qu'était le PS. Et pourquoi le PS ?

« En France, me dit-il, le poids de la tradition est colossal. Regarde le gauchisme : il a fini de flamber. Cela fait dix ans que je suis au PS parce que →

→
j'ai toujours pensé qu'il revivrait. Tu comprends, il est enraciné depuis plus d'un siècle dans ce pays où l'on n'acquiert du poids qu'à force de patience. »

Le CERES y a largement contribué. Sarre, Motchane et Chevènement, les « chefs historiques » comme les nomment avec un sourire ému les militants, ont aidé Mitterrand à se porter au pouvoir au congrès d'Epinay ; ils ont lutté depuis 1968 pour ce programme commun dont Chevènement a rédigé la partie économique. Jusqu'à maintenant, rigueur et continuité ont payé. C'est une faction d'intellectuels à la tête d'une fraction du parti, qui a ses députés, tient plusieurs fédérations comme Paris ou Belfort — regonflés par leurs soins : 1 300 inscrits à Paris en 1969 dont 800 adhérents réels et 300 militants, quand le CERES prend la barre. La fédération de Paris compte aujourd'hui 5 000 adhérents dont la moitié milite effectivement. Mais voilà qu'apparaissent de nouveau les périls du réformisme et les tentations du pouvoir :

« Le CERES, dit Chevènement, prépare une conférence nationale sur l'autogestion et nos rapports n'arrivent pas jusqu'aux militants. Le parti approche du pouvoir et se veut extrêmement prudent. Pendant la campagne présidentielle, Mitterrand nous a écartés de son brain-trust — on avait mauvais genre. Seulement voilà, il faut engager le parti sur une stratégie de rupture par rapport au capitalisme, il faut qu'il se trouve prêt à exécuter les nationalisations dans la foulée, sinon on ne les fera jamais. »

Le CERES va donc présenter son propre texte au congrès du parti pour forcer chacun à se situer sur le programme commun et l'organisation militante du PS, à décider des mesures comme l'affectation d'un quart du budget pour les sections d'entreprise ou l'installation d'une école de formation des cadres.

Nous approchons de Belfort. Le contrôleur, qui passe dans le compartiment, salue le député Chevènement : « Bonjour monsieur, ça va ? ». Peu après, nous voyons dans le couloir un homme au poil ras et au costume glauque. Il salue à son tour, et Chevènement va un moment discuter poliment avec lui. « C'est l'ancien préfet de Belfort, m'explique-t-il. Il est devenu directeur de la sécurité publique. Pendant les élections il nous a donné du fil à retordre, et maintenant on se serre la main. Tu vois, c'est ça la politique. On n'y coupe pas, des adversaires honnis finissent par te téléphoner et te donner du cher ami. Et tu dois leur répondre, puisque tu les connais. Il est délicat de ne rien leur lâcher... »

Jean-Pierre Chevènement parle avec la flamme d'un Bonaparte habillé par **Lui,** la voix un peu trop haut perchée. L'œil noir souligné des cernes de l'homme d'action et légèrement rougi par la réflexion stratégique, un costume taillé avec doigté, une cravate de belle laine framboise, c'est une sorte de tribun moderne, une parole tranchante qui sort d'un élégant fourreau, un énarque saisi par la débauche marxiste. Il ne faut pas s'étonner : le culte de l'Etat, du pouvoir, la volonté de remuer les gens et les choses, cela peut pousser au marxisme aussi bien qu'à la technocratie capitaliste. D'ailleurs, les technocrates comme les gendarmes sont des serviteurs de l'Etat, quelle qu'en soit finalement la couleur. Chevènement se défend d'être un technocrate : « Tu sais, quand j'ai eu un prix au concours général tout le monde m'a recommandé d'être professeur de grec. Je suis fils d'instituteur, moi. » S'il est entré à l'ENA c'est presque par hasard, dit-il. Peut-être. Au début des années soixante, on pouvait encore être un énarque innocent : « Dès que j'ai fini l'ENA, j'ai compris que le pouvoir technocratique ressemblait à une drogue, ou à une tare. » Avec d'autres énarques mécontents il écrit, sous le nom de Mandrin, l'un des premiers pamphlets contre son école : **l'Enarchie.** Jean-Pierre Chevènement a la rigueur d'analyse, ce côté j'ai-réponse-à-tout qui amène le militant de base à une adhésion, déjà sublimation douteuse. « Quand on est un homme politique, dit-il, il faut se surveiller. Une homme politique doit se battre pour une cause qui le dépasse, il ne s'appartient plus... Avant d'être député, j'étais salarié hors du parti, pour assurer mes arrières : la sécurité matérielle garantit seule la liberté. Sinon on n'est rien. C'est comme ça la vie, mon vieux. Alors, la place de l'utopie là-dedans... Peut-être faut-il s'arranger pour lui en trouver une, oui, pour qu'elle anime cette réalité, comme l'autogestion dans le programme commun. »

Un putsch ? « Zut alors » dit Chevènement

A trente-cinq ans on est encore jeune, et la ligne juste l'emporte pour beaucoup sur la tentation d'aller à la soupe. Chevènement s'en fait une ligne de vie. Rocard, Martinet, cette nouvelle gauche paravent viennent, ironise-t-on, « rajeunir » l'image de la direction socialiste.

« Il faut organiser un parti de masse sur une ligne de classe. » J'ai failli tomber de ma chaise, emporté dans le tourbillon de la mémoire, ramené fraichement aux début de l'UJCML, aux éditos maoïstes d'avant 68 dans **Servir le peuple.** Mais c'est un idéologue du parti socialiste qui parle, un jeune énarque, un membre de l'appareil. Un sentiment bizarre : voir rebondir cette idéologie d'acier dans un « courant de pensée » du parti de ceux qu'on appelait des réformistes et des « socialistes bourgeois ». Le jeune énarque a l'œil coupant et un large sourire dans une bobine de marbre : il s'occupe de la formation des militants socialistes avec la fermeté d'un professeur de mathématiques qui prépare ses élèves à Normale Sup'. Déjà un peu chauve, froid, mince, moderne. Autre choc : je feuillette la brochure n° 2. Au sommaire, tout en haut, **la dialectique matérialiste,** le grand thème, suivi de près par **infrastructure du capitalisme,** puis par les superstructures dudit capitalisme... On annonce le dépérissement de l'Etat et on ne rigole pas. Pour preuve, ces bribes de discussion entre un militant et le camarade idéologue : « Tu te rends compte, dit le militant, qu'untel ne veut pas s'avouer marxiste. Il se dit encore socialiste humaniste ! (rires)

— **Est-ce un péché ?**

— Non, bien sûr, répond l'idéologue, mais il faut mettre de l'ordre. Nous sommes des marxistes quand même... »

C'est un nouvel épisode des grandes aventures de la dialectique. Pourquoi la formation ? Pourquoi l'école ? Parce que, selon le théoricien, il n'y a pas de dialogue sans égalité, sans bases idéologiques communes. Au PS entrent nombre de militants sans conscience politique solide. Simplement, ils veulent que les choses changent, ils sont fatigués du capitalisme. Mais jusqu'à quel point y a-t-il dialogue, quand on est trop d'accord ?

Nous sommes maintenant dans un petit hôtel des Vosges, un foyer de municipalité socialiste à cinq francs la nuit. C'est une réunion d'information de militants de l'Est de la France, de Châlons-sur-Marne à Besançon, de Vesoul à Mulhouse, une belle palette — et ils se penchent tous vers le CERES. A travers le CERES, on mesure bien le renouvellement du parti socialiste jusqu'à l'année dernière ; nous reparlerons des plus récentes adhésions.

Autour de tables en formica, trente personnes dont cinq femmes. « Nous sommes au-dessus des 10 % statutaires de femmes », plaisante Chevènement. Elles sont encore timides et parleront peu. La réunion a un peu ce ton franc et emporté d'une réunion « républicaine » d'autrefois, ce côté club des égaux, vigoureux et franc du collier, avec la joie de se retrouver en famille — même confiance et même défiance que dans une famille, mêmes rapports balisés, mêmes jeux, mêmes joutes, avec des discours et l'impression d'un grand dessein. Voilà ce que je peux lire sur le visage émerveillé d'un « jeune agriculteur » de quarante-cinq ans, ou d'un ingénieur qui vient de découvrir la politique. Les très-jeunes, entre vingt et vingt-cinq ans, ne sont qu'une poignée : « Les jeunes, on verra après, m'explique Chevènement. Ce n'est pas la priorité. Et puis le temps joue pour nous, les organisations gauchistes nous les préparent. » Je regarde les militants les plus « neufs », un ouvrier du téléphone, un instit. Et les plus jeunes : une gentille jeune fille qui fleure l'eau de toilette et étudie l'architecture. Elle anime les jeunesses socialistes de Belfort et « c'est pas tous les jours la fête ». Un gros étudiant socialiste, aussi, qui a une tête d'étudiant socialiste et, on le sait déjà, gravira lentement, sûrement, les échelons du parti.

La plupart de ceux qui sont ici ont adhéré au parti socialiste parce qu'il y avait le CERES, un groupe de jeunes durs qui drapaient le vieil appareil dans une toge rouge et étouffaient peu à peu les vieux notables. Ils ont ravivé les fédérations, en ont **pris** plusieurs par des sortes de putsch. « Pas vraiment, s'écrie Chevènement. Zut alors ! On convoque les sections et sur quatre-vingt adhérents, il n'en apparaît que trente, qui sont plus ou moins sur notre ligne. Que veux-tu ? Il n'y a pas de saine démocratie sans participation... » Surprise : la moitié d'entre eux sont chrétiens. Chevènement, qui sort d'une vieille famille laïque et républicaine, mais qui est jeune, n'en est pas mécontent : « En tant que CERES, nous sommes bien installés à l'intersection des deux courants, le vieux progressisme laïque et le christianisme social. »

La moyenne d'âge de ces militants **éminents** — ils ont été délégués à la

Dessin de Topor

réunion par leur fédération : environ trente-cinq ans, avec des « vieux » comme Magnen. Sympathique, Magnen, le visage boucané du vieux républicain, intendant d'école normale », « une bonne place, tu rencontres plein de petits jeunots ». Il explique comment la fédération de la Marne s'est rajeunie et a basculé : « J'avais quitté le PS pendant la guerre, complètement écœuré par son manque de pugnacité. Pendant la guerre d'Algérie, j'ai rejoint le PSA, ce début de PSU qui a scissionné sur la politique algérienne de Guy Mollet... En 69, j'ai organisé, conjointement au congrès du PS de la Marne, un congrès des socialistes indépendants. Ils étaient trente. On a rempli un cinéma. L'après-midi on a été les voir et on a adhéré en masse. La fédération a vite suivi. » On rêve des anciens communistes suivant une semblable démarche, mais le PC n'a jamais vu ses structures se ramollir, comme ce bon vieux parti socialiste...

Justement, le ramollissement, c'est « fini ». Depuis la campagne présidentielle, sous l'impulsion de son leader François Mitterrand, le parti s'est ouvert à de nouvelles têtes qui amènent un tourbillon d'état-major sur lequel le militant provincial s'interroge. Sous la houlette du grand François, une tribu hétéroclite s'assemble et se prépare au pouvoir : Poperen, Martinet, Rocard, Verdier, qui s'étripaient auparavant au PSU, des vieux socialistes SFIO, Defferistes, et même Léo Hamon ou Jacques Delors, ancien gaullistes ou chabanistes ; l'unité règne malgré tout dans la maison du père.

Mais en province ? L'unité n'est pas si claire. A Luxeuil, la section rallie le CERES parce que Mitterrand appuie un radical de gauche, Maroselli. A Montbéliard, où le vieux Boulloche est maire, il n'y a pas un papier gras dans les rues ; il n'y a pas non plus de section chez Peugeot, 30 000 salariés : c'est la vieille conception électorale de la SFIO. « Et en plus, marmonne un jeune, la révolution de Boulloche, ça ne sera pas la fête ! » Dans d'autres villes, les alliances centristes continuent pour les municipales, et les communistes sont, à juste titre, furieux. Alors, un torrent de questions. On se demande si Martinet quitte le CERES ou si on l'a poussé dehors ; à quoi correspondent les assises ; comment les nouveaux militants, ces défroqués du PSU et de la CFDT vont adhérer ; quelle place on va leur laisser ; sur quelles fédérations ils vont déferler le plus ; si le programme commun, dont on ne parle plus guère depuis un an, conserve encore son actualité avec un homme qui s'en méfie, Rocard, à la direction.

A sa manière, Chevènement répond : « Dans cette grande ébullition, nous, au CERES, devons avoir la cohésion d'une légion romaine. Nous devons éviter de marcher vers le congrès avec, dans nos rangs, des régiments de saxons. Le CERES ne doit pas céder au mouvement brownien. On représente 20 à 30 000 voix sur les 120 000 adhérents, et cela doit faire bloc. Rocard, Chapuis, essaient de s'installer aux commandes. Pourquoi pas ?

— C'est une OPA, dit une voix.

— L'O.P.A. de quat'sous », ajoute une autre.

« Tu n'as pas le droit de dire ça ! »

Tout le monde rit, et Chevènement reprend, insiste : « Nous n'accepterons pas un compromis historique comme il s'en dessine un en Italie, où le PC va éventuellement aider à rétablir les grands équilibres de l'économie de profit. Nous lancerons des réformes de structures profondes, oui, et cela sera dur, quand la gauche au pouvoir voudra accomplir **sa** politique. Nous aurons à juguler la spéculation, celle sur les œuvres d'art comprise. Nous aurons à imposer le capital, à taxer les immeubles, à nationaliser les terrains à bâtir. Si nous manquons d'ambition, nous irons à l'effondrement, et les travailleurs, déçus, se détourneront de nous. Il faut repartir de zéro. »

On s'arrête pour boire un verre. Les petits groupes discutent activement :

— Tu as vu celui-là ?

— Oui. Eh bien ?

— Il est procureur de la République.

— Non ?

— C'est un type formidable. Dès qu'on a le pouvoir on le place à un poste de haute responsabilité. Il en connaît un bout sur le pouvoir judiciaire et ça fait longtemps que son avancement est bloqué pour des raisons politiques.

— Alors ce sera l'épuration ?

— Non, pas vraiment. On en aiguillera un certain nombre sur des voies de garage.

Un autre petit groupe, plus loin :

— Qu'est-ce qu'on fera avec la presse de droite ?

— Ça dépend, je crois qu'on ne peut pas tolérer les intolérants.

— Raisonnement spécieux...

— Ouais... Regarde au Chili où ça les a menés. Il existe des moyens de freiner ça : interdire le recours à certains placements privés, rendre l'aide à la presse sélective...

— Quand tu t'engages sur cette voie, il est difficile de t'arrêter...

Plus loin encore :

— Tu sais, la gendarmerie est un corps remarquable... Je les ais vu en Algérie. A la fin, en 62, ils étaient les seuls à obéir et à lutter contre l'OAS.

— Mais l'armée ?

Dring, dring... Camarades, au travail. On abandonne la stratégie à long terme pour le rude labeur du court terme.

« Pour commencer, dit Chevènement, je vous propose quelques petits jeux de tactique. Certains vont poser des questions sur notre courant de pensée, comme des militants nouveaux se les posent. Et nous chercherons collectivement les meilleures réponses... »

On s'anime, on plaisante. Un exemple, sérieux.

Question : La gauche a eu 49 % aux élections. Mitterrand a frôlé le pouvoir. Est-ce le moment d'étaler nos divergences ?

Réponse : C'est vrai, camarade. Mais ce n'est pas un crime de lèse-majesté que de ne pas s'aligner sur le camarade Mitterrand. Notre action est **capitale** : sauver la démocratie dans le parti, s'assurer que les motions passent par la base. S'il n'y a pas de motion d'opposition, le jeu est fixé d'avance, les postes répartis. Le camarade Mitterrand n'a qu'un mot à dire et tout le monde s'aligne. Nous ne le critiquons pas, il a beaucoup fait pour le parti. Ce sont les autres, ceux qui se couchent trop facilement derrière lui, que nous critiquons. Le vote tranchera, mais au moins on saura qu'il existe un débat.

Là, on touche un point sensible, et la discussion part très vivement, avec l'arrivée des doléances :

— Jean-Pierre, rappelle-toi, au Congrès de Grenoble, les élections pour le comité directeur... Tu as modifié la liste des élus après le vote...

— Oh ! toi tu dis ça parce que tu n'as pas été élu.

— Non. Tu n'as pas le droit de dire ça !

On s'engueule, en politique, et souvent pas assez. Mais là, il y a anguille sous vote et chacun lève le nez :

→

« Je rectifie : les choses ne se sont pas passées ainsi. Une élection mérite parfois d'être un peu rééquilibrée. Un de nos copains syndicalistes méritait d'être élu pour ses compétences, l'autre pour son passé prestigieux. Ils n'étaient pas très connus. J'ai demandé à deux camarades de se désister, et ils l'ont fait. C'était bien de leur part... »

Légers grondements dans l'assistance :

— C'est un peu de la cooptation, marmonne un militant.

— Merde ! C'est plus franc que des listes préfabriquées ou les copains passent d'abord !

La démocratie s'accommode souvent mal de l'action rapide et efficace. Vieux problème dont les théoriciens n'ont jamais trouvé la solution. Et justement, l'idéologue intervient pour dépasser cette contradiction factuelle par un peu d'analyse alambiquée et bien sonore :

« Nous souffrons d'hypertrophie du centre, dit-il, et d'atrophie dans les extrémités. D'un côté ceux qui disposent d'un maximum d'informations... »

Mission accomplie, poisson noyé dans la théorie. Les rôles sont difficiles à déraciner, dans une organisation. Il y a les intellectuels et les ouvriers, et **Frontières**, la revue du CERES, est bien théorique... Et puis, le « courant de pensée » du CERES est unique en son genre, « la ligne politique fonde les décisions, elles viennent presque d'elles-mêmes. »

Retour au grand problème de l'heure : le CERES doit-il passer dans l'opposition et abandonner les trois postes de secrétaire national qu'il détient Beaucoup pensent que non : il faut continuer à peser sur les décisions. Chevènement a une moue dubitative : « De toute façon, je ne me représenterai pas, mon mandat me suffit ».

Mais où en est le pouvoir dans le parti ? Depuis les assises, on observe une énergique bousculade au sommet. Les notables affluent : Cherèque et Julliard de la CFDT, Rocard et Chapuis, tous adhèrent « à la base » pour s'asseoir à la tête.

« Nous, au CERES, répète Chevènement comme pour achever de se convaincre, nous nous battons pour notre ligne et pas pour des strapontins : application d'une stratégie de rupture dans les trois mois qui suivent l'arrivée au pouvoir, alliance ressérée avec le PC, renforcement du parti socialiste... »

Le PC, parlons-en. Qu'en pensent donc les chefs de file du CERES ? A peu près ceci :

« La crise d'identité est dure pour le PC, habitué à évoluer seul dans la classe ouvrière : le programme commun l'oblige à une mutation difficile — jusqu'où ? Le PC n'imagine pas encore très nettement un socialisme à plusieurs partis, et de plus, il vont se trouver devant un choix œdipien entre Moscou et l'indépendance. Un PC indépendant au pouvoir, cela va conduire les roumains, les yougoslaves ou les polonais à s'interroger.

« En tant que CERES, nos rapports avec le PC sont ambigus. On mord sur sa clientèle, on se propose un but, l'autogestion, et cela les agace. Les communistes ont du mal à voir que nous constituons une sorte de garantie du programme commun, car, après tout, le PS n'est jamais qu'une social-démocratie rénovée : au niveau des mots rien ne nous arrête, mais dans les actes... A nous de savoir saisir l'occasion d'une alchimie historique qui transmuterait cet état de fait. »

Sur ces bonnes paroles, tout le monde part au réfectoire. Les discussions se poursuivent sur le thème de la démocratie : « Tu vois, on en parle. Très bien. Mais quel sera le résultat ? Ce seront quand même Chevènement et Motchane qui rédigeront la motion.

— Mais ils tiendront compte de ce qu'on a dit...

— Oui, mais on a parlé, par exemple, des « structures » régionales du CERES, sans prendre aucune décision...

— C'était une bonne réunion, avec un niveau élevé. Cela change des réunions de section où l'on déblatère dans le vide... »

La jeune fille qui sent bon accroche Chevènement :

— Tu sais, animer les jeunes, c'est difficile. On est douze à se coller tout le boulot, les autres viennent de temps en temps. Tu peux pas reprendre ça en main, un peu ?

— Allons, allons, tu y arrives. Ils étaient six cents à manifester contre la loi Debré. La politique est une course de côte, avec des hauts et des méplats. Il faut tenir.

L'idéologue théoricien traîne de groupe en groupe, écoute, surveille ce qui se raconte.

Chevènement invite l'assemblée à dîner. On rigole, La politique retrouve la tradition « rad. soc » :

— Allez, un fond de Beaujolais ?

— Tiens, la petite, voilà des spaghettis...

Floc, une grosse louche de pâtes.

— Toi, l'avocat, tais-toi. Dès qu'on est au pouvoir on t'envoie passer un moment à la production !

Un vœu pieux de la base.

Je repars avec un jeune cadre qui monte. On croise un gros bonhomme qui fait sa promenade dominicale avec sa dame. Le jeune lui tape sur le ventre : « Alors, le gros ! Aujourd'hui on maigrit en marchant. C'est pas toujours comme ça qu'on maigrit, hein ? ». Un peu interloqué, le notable. La dame du notable encore plus.

« J'ai pas charrié, me dit le jeune cadre. Ce type est le maire de X..., un vieux rad. soc. Il est au PS depuis vingt ans. Je l'ai fait picoler pour qu'il vote l'investiture de Chevènement à la députation. Je l'ai pris par les sentiments, quoi. Et c'est un baiseur de première. Y a encore cette tradition, au PS, bien bouffer, bien boire, bien baiser... » Un autre nous a rejoint : « Ça nous sauve du dogmatisme. C'est notre rempart contre la mitraillette... » A quoi rêve-t-il, celui-là, professeur : « Etre sénateur, voilà une belle planque qui vous permet pendant neuf ans de faire du travail militant. » On rêve à peine, on est partis pour la gloire. La municipalité de Belfort tombera aux prochaines élections puis le conseil général, et, en dernier, les sénateurs.

On va boire une fine chez l'instit ; s'asseoir sur un canapé sous housse au milieu des vieux cadeaux de mariage, et saluer la dame. Elle a un rhume ; le jeune cadre : « Ah ! c'est pas la mienne qui t'a passé des germes... On n'en est pas encore au lesbianisme, au PS ». On y viendra si la France y vient. « Moi j'aime bien **Charlie Hebdo** », me raconte encore le jeune cadre, chez lui, au milieu d'un dédale de meubles design en acier ultra luisant.

— Et les vieux ? Que sont-ils devenus ?

— Ils sont partis quand on a pris le pouvoir, sont devenus réformateurs ou se sont alignés.

Je retrouve Chevènement :

— Vous êtes un peu les bolcheviks du PS...

— Eh ! Malheureux, ne prononce pas ce mot, Nous constituons simplement un courant de pensée.

On les accuse depuis longtemps d'être des sectaires aux dents longues, des technocrates durs, des personnages coupants qui choquent dans un parti habitué aux détours. L'existence, partout, des sympathisants du CERES, énerve. Depuis dix ans, le PS se divisait en féodalités géographiques, et voici qu'apparaît maintenant le clivage idéologique. Comme ils discutent entre eux, on les accuse de conspirer. Ils finissent par le faire, comme lorsqu'ils réalisent, dans certaines sections, cette démonstration par l'absurde : « Si l'on propose une motion du CERES en cachant les signatures, on obtient 80 % des voix. Si on les montre, les gens votent contre. Sur une image, pas sur une ligne. »

Le bureau exécutif les surveille et les bride. Ils avaient un peu le monopole de la recherche idéologique dans le parti : on vient d'introduire la proportionnelle dans les commissions qui effectuent ces recherches pour freiner l'innovation ou diversifier les angles d'analyse. La SFIO tient encore beaucoup de leviers. Il n'est pas facile de maintenir un « courant de pensée » qui n'a pas le droit de se structurer indépendamment. Il deviendrait un parti dans le parti et encourrait l'exclusion. On s'invente donc un langage pour se définir malgré tout : « Nous constituons des noyaux d'impulsion, des noyaux durs qui relancent le débat et renforcent les analyses, dit Jean-Pierre Chevènement. Nous ne cherchons pas à nous emparer du pouvoir, mais à peser depuis la base. Mais s'il nous tombe entre les mains, pourquoi le refuserions-nous ? Et puis ne t'y trompes pas, on envoie des coups mais on en reçoit aussi. »

Et on reste bons amis.

Pourtant, pourtant... Ils savent prendre le pouvoir et l'organiser. La révolution ? C'est aller un peu loin. L'autogestion ? C'est un but, dans le lointain, mais on y songe sérieusement. On pense d'abord à faire respecter les élus, à changer l'équilibre des pouvoirs : « C'est scandaleux, la façon dont l'administration traite les élus. Il faut se révolter, refuser de voter leurs schémas d'aménagement et de saccage. Ce serait une révolution. »

Pour vous amuser, vous pouvez changer, dans la phrase précédente, **administration** par **secrétariat national** et **élus** par **militants.** Mais enfin, il n'y a pas de poisson dans l'eau pure, comme disaient Mao et Chevènement. Il nous reste tant de trucs dont on devait parler, comme le sexe, par exemple. Soupir, perplexité, il n'a pas le temps, vraiment.

« Vous avez eu les ballets roses, tout de même. »

Il rit. Il porte un pyjama pour dormir. Les jeunes socialistes s'inscrivent dans la tradition. ■

Les anciens

Un bureau de cuir terne et de boiseries patinées, au Palais du Luxembourg : Marcel Champeix, président du groupe socialiste au Sénat m'accueille avec aménité. Les tâches l'accablent et l'entretien sera bref. Le voici : La soixantaine bien portante, le gilet rebondi, la tempe refusant obstinément de blanchir, la voix mesurée autant que le propos. Une brillante carrière, ce M. Champeix, qui représente la Corrèze au Parlement depuis une vingtaine d'années. Militant à l'âge de 17 ans, résistant, déporté, conseiller général, membre de la Constituante, député, secrétaire d'Etat de la IVe République chez Guy Mollet et Bourgès-Maunoury.

M. Champeix place au-dessus de tout sa charge de maire, qu'il chérit en artiste : « Mon château d'eau ! J'en ai dessiné moi-même le plan, une tour médiévale couronnée d'échauguettes. Car j'avais appris qu'on allait le construire à l'emplacement de l'ancienne citadelle. Le clocher de l'église, c'est encore moi qui l'ai redessiné... »

La politique ? On élit un militant, bien sûr, mais ce qui compte, c'est l'homme. Le parti ? Evidemment, il change ! Et après ? « Dans ma fédération, j'ai dû abandonner mes responsabilités de secrétaire. Mon successeur arrivait du PSU, et peuple son bureau de tous ces jeunes qui adhèrent au courant CERES. Je me réjouis, personnellement, de ce sang neuf. »

Un stimulant, cette jeune garde qui fleure le gauchisme ? « Eh bien moi, voyez-vous, je n'ai nul besoin de stimulant ! » Il sourit d'un air entendu. « Les jeunes, je les observe, et je ne leur refuserai jamais un conseil. »

Le passionne-t-il, cet affrontement des tendances qui anime le parti ? « Mmmm... je n'aime pas beaucoup cela, moi, les tendances. La majorité d'aujourd'hui sera minorité demain. Alors... »

Et François Mitterrand, prend-il racine dans son nouveau parti ? « Homme seul, Mitterrand s'est accroché à un parti façonné par une riche histoire. Il ne saurait, évidemment, puiser sa conviction dans la substance profonde de la pensée socialiste. Mais quel grand homme d'Etat ! Une personnalité incontestable. »

Marquera-t-il le socialisme français autant que d'autres figures, qu'un Guy Mollet par exemple ? « N'exagérons pas, tout de même ! Mollet a été un dirigeant important, très important, auquel je garderai toujours mon estime et mon amitié... »

Dans l'entrebaillement de la longue porte cirée, une secrétaire glisse un appel discret mais ferme : « La conférence des Présidents, M. le Président ! »

Une solide poignée de main nous sépare et je reste sur ma faim. Ce sénateur qui navigue à l'aise entre les huissiers et les tapisseries d'Aubusson, ce maire amoureux de ses adductions d'eau, porte témoignage qu'au cœur des provinces, dans ces villes moyennes qui font les élections, une génération de vieux militants garde son →

→

mot à dire. Humaniste, proche des gens, alliant curieusement l'habileté manœuvrière et la générosité des sentiments.

Aiguilloné par la curiosité, un rédacteur d'Actuel prit donc le courageux parti de gagner, à huit cents kilomètres de son confortable bureau, la modeste bourgade de Foix. Foix, où le maire, les électeurs, les pompiers, les facteurs, bref tout le monde ou peu s'en faut, se reconnaît dans la social-démocratie. Voici le récit de son périple.

« Un des pionniers du socialisme en Ariège fut le citoyen Bataille, pharmacien à Saint-Girons qui, en 1890, fit venir Jules Guesde pour soutenir les mineurs de Riverenert en grève. Jules Guesde donna une réunion politique, la première réunion socialiste jamais tenue dans notre département... »

— ... in ze pooort of Aaamsterdam... Bowie braille dans le juke-box, pour la deuxième fois en une demi-heure. Le Café de la Villotte, avenue des Villottes, à Foix, sert de quartier général aux lycéens et aux minettes du cours Pigier. Nullement distrait par ces vibrations geignardes, je me replonge, avidement, dans ma brochure sur les origines du socialisme pyrénéen. « Aux législatives de 1894, un ami de Bataille fit acte de candidature dans la circonscription de Saint-Girons, et recueillit à peine une quarantaine de voix. C'était bien peu, et ce triste résultat aurait pu décourager les âmes les mieux trempées. »

Instructive petite brochure ! Son auteur me l'a tendue, ce matin, avec une légère hésitation. L'auteur : Olivier Carol, maire de Foix, suppléant du député socialiste Faure. Soixante-dix ans, quarante ans de parti, la stature noble de l'édile installé, front altier, bajoue contenue et costume anthracite. Fils et petits-fils d'instituteurs, directeur de collège pendant deux décennies, secrétaire du Syndicat National des Instituteurs. De la chaire professorale aux lambris préfectoraux, il a su frayer sa voie royale.

Les déboires du citoyen Bataille ont été digérés par l'Histoire. L'Ariège s'avère, depuis trois quarts de siècle, un puissant bastion de la social-démocratie, épousant fidèlement ses méandres : la SFIO, Blum, le Front Populaire, Guy Mollet, l'anti-communisme, Mitterrand, le PS, rose au poing et fiançailles avec les « moscoutaires » encore dénoncés hier. Le nouveau Parti Socialiste, aujourd'hui, exhibe son palmarès départemental : deux cents mairies sur 328, la totalité des parlementaires (députés et sénateurs), seize conseillers généraux sur vingt.

Notable, M. Carol appartient à l'élite fuxéenne, et jouit de ses menus privilèges : la rencontre du respect dans le regard des administrés, le fauteuil d'honneur à l'annuelle grande parade folklorique, en septembre. C'est lui, l'ancien, que la section du parti a naturellement désigné pour la suppléance du député Faure. « Ces vieux SFIO, me dira un militant de la base, savent occuper partout les meilleures places : au sein du parti comme dans l'administration publique, ou l'éducation nationale. Ça compte, les familles ! »

A Foix (onze mille citoyens), la tradition politique marginalise aussi bien la honteuse réaction que les féaux des Soviets. Tiennent ferme les commandes de la cité : des « républicains sincères », de progrès, mus par la probité, le soin de leur clientèle, le rejet viscéral du centralisme parisien et du clergé vatican. Part de l'atavisme ? C'est à quelques lieues de là, en l'an de grâce 1216, que les soudards du roi de France et du pape de Rome écrasèrent une coalition libertaire de Catalans et d'Occitans cathares. M. le Maire me le répète avec force : « Notre région cultive depuis toujours une tradition d'indépendance. Nos montagnes, nos vallées perdues, cloisonnées, ont forgé chez nos paysans une ferme mentalité républicaine ». En effet : « En 1793, les Conventionnels ariégeois votaient à l'unanimité la mort de Louis XVI. »

J'imagine déjà, tapie dans les ruelles tortueuses du vieux Foix, tendant une main fraternelle à la paysannerie frondeuse des marches pyrénéennes, une classe ouvrière nombreuse, généreuse, forgeant par une lutte incessante les outils de son émancipation, syndicats et Parti. Une « base » à l'état pur que j'espère, perfidement, « coupée » du replet M. Carol et de ses compromissions.

« Pensez-vous ! la seule industrie, ici, c'est la préfecture ! »

Les fiançailles avec les Moscoutaires

Authentique. Les « masses », dans cette bastide de l'Union de la Gauche, se réduisent aux quatre-vingt-dix confectionneuses d'une petite fabrique de textiles. Mollement accourus pour une pêche à l'adhérent, PS et PC en sont repartis bredouilles. « Pas le temps ! s'excusent les intéressées. Le boulot, vous savez, et puis les gosses, le ménage. »

Soit. Mais alors ? Où donc se joue la lutte de classe, dans cette bourgade de cols-gris empâtée dans sa minuscule Histoire ? Il suffit, pour comprendre, de remonter l'avenue des Villottes. Le décor te pète dans les yeux, un collier, gentiment absurde, de façades convenues. Dans l'ordre : la gendarmerie, les quartiers de la 41e division d'infanterie, le bureau de poste, les arcades bizarrement mauresques du Café du Théâtre, l'Hôpital-Hospice, l'Eglise, le fronton vaniteux de la Caisse d'Epargne, l'Hôtel de Ville visiblement fier de ses huit palmiers maigrichons, une halle à la Baltard, rouille et vert-de-gris. Raccoleuse du haut de son piton rocheux, une forteresse du XVe et ses trois donjons obèses.

Fut-ce quelque injustice, M. le Maire, qui vous décida à rallier en militant la cause ouvrière ? Non. « Je me revois, jeune normalien, me rendant au Casino où se tenait un meeting public, un jour de 1926. Y prirent la parole : Lacroix, maire de Narbonne, et Montels, secrétaire fédéral de l'Aude. Un très beau meeting où l'Abbé Rouzaud, rédacteur de l'**Express du Midi,** vint apporter la contradiction ! Telle fut ma première prise de contact avec le socialisme... »

Mmmm... Un tout premier contact, vraiment ? Car tout de même, dès 1906, c'est bien l'instituteur Etienne Carol, votre grand-père, qui guidait le timon de la juvénile SFIO ariégeoise... Mais passons ! Venons-en à ces ténébreuses semaines de 1965 où votre parti agonisait, le cul entre le flirt centriste et le recours résigné à la béquille communiste. « Ah oui ! Que voulez-vous ! A Foix, comme partout, nous nous étiolons. Dès 1965, notez-le, nous reprenions la mairie à la réaction discréditée. La liste d'Union, socialiste-communiste, triompha au premier tour !

— En dépit d'un lourd contentieux avec le Parti !

— Ça ! Depuis 1947, chaque campagne électorale ramenait de la bagarre : nous ne manquions jamais de porter la contradiction aux meetings du Parti, et eux ne se gênaient pas non plus. En outre, nombre de vieux militants ne pardonnaient pas l'affaire de 1920. »

L'affaire de 1920 : le congrès de Tours. « La majorité de la fédération de l'Ariège adhéra à la Troisième Internationale bolchevique, emportant avec elle la caisse du parti et les archives. Ce fut une grosse déception ! »

La force des choses et le grand François Mitterrand ont réajusté la stratégie social-démocrate. Désormais, on monte au front aux côtés des phalanges de Georges Marchais. Honteuses, les retrouvailles ? « Au contraire : nous y gagnons ! Le Parti Socialiste compte, dans notre département, davantage d'inscrits même qu'en 1936, notre meilleure année ! Depuis le congrès d'Epinay, les jeunes nous rejoignent. La section de Foix dépasse cent-dix adhérents et cela, je peux vous l'assurer, sans effort de retape !

— Le Programme Commun de la Gauche insiste sur la nécessité de l'unité d'action. Concrètement, dans votre ville, cela implique quoi ?

— Les responsables, vous savez, se contactent sur le plan départemental. Les sections ne sont pas concernées.

— Les rapports à la base se ramènent donc à peu de choses ?

— A rien du tout. A part le café... »

Le tournoi présidentiel, ce printemps, favorisa-t-il les actions unitaires ? « Certainement ! Un comité Mitterrand fut constitué, avec socialistes, communistes, syndiqués, non-inscrits. » Réunions d'informations, quelques placardages d'affiches. « Pour conclure, au lendemain du deuxième tour, par une grande assemblée de bilan. » Et depuis ? « Plus grand-chose, évidemment, puisque les élections sont terminées. »

Démocratie, démocratie ! Libre parole ! Le nouveau Parti Socialiste en tire sa jeune gloire et sa séduction publicitaire : le voilà, enfin, c'est lui, l'authentique dépositaire des vertus républicaines ! Contre les technocrates de droite, contre les idéologues mal déstalinisés qui corsètent des congrès préfabriqués ! Démocratie... Je rêve, au sein de la section fuxéenne, de séances fréquentes et passionnées, où fleurissent l'enrichissante élaboration programmatique et l'âpre critique des leaders. Je vois des préludes fiévreux à ce congrès qui vient, en janvier prochain...

Splash... La pénible tâche de me détromper échut à Christian S..., humble sans-grade. 31 ans, secrétaire à la mairie. Nourrissant depuis plusieurs années des « convictions socialistes », il rejoint le parti au lendemain d'Epinay, et se syndique au S.N.S.M., le catégoriel et respectueux Syndicat National des Secrétaires Municipaux. « La section, reconnaît-il, ne se réunit guère plus d'une fois par mois.

— Comment ? Mais les débats de fond, l'examen des motions de tendances ?...

— Bah... les discussions sans fin embêtent les gens, les écœurent, parfois même. Les gens ne sont pas disponibles, ils s'occupent de l'association sportive, du foyer Léo-Lagrange, pour les jeunes, etc. Dans une petite ville, ce sont toujours les mêmes qui se chargent de tout. »

La fréquentation moyenne de chaque réunion ? « La moitié, disons, des cent-dix inscrits. Il y a un roulement, d'ailleurs. Je n'en connais guère que sept ou huit qui ne se dérangent jamais. »

En somme, l'adhérent moyen ne consacre qu'une petite soirée par trimestre à l'accomplissement de son devoir. Entre deux assemblées, la section s'agite les veilles de scrutin, à l'occasion de l'annuelle campagne de recrutement, et pour glisser des communiqués dans les colonnes de la **Dépêche du Midi,** le grand quotidien régional. La préparation du congrès a-t-elle démarré ? « Euh... pas vraiment. Mais ça vient, ça vient...

— Je suppose que la plupart des tendances trouveront leurs supporters. Le CERES, par exemple, chez les jeunes...

— Non, pourquoi ? Mitterrand sera suivi à 95 %. Les gens réclament d'abord l'efficacité. Un leader s'impose, il renforce le parti, que demander de plus ?

— Et les communistes ?

— On s'entend mieux depuis qu'ils ont laissé tomber leurs chansonnettes sur le marxisme. Bien sûr, ils reprennent parfois les leitmotivs, mais on sait tous que le corps du sujet se trouve ailleurs. » Enfin, gravement : « Ce qui me choquait, c'était l'évocation de Staline. Un autoritaire ! Lénine... c'est différent. Lui, au moins, il possède une stature de fondateur, il a changé l'Histoire ! »

Quinze heures, le 5 novembre dernier, sur les Villottes. Deux cortèges se croisent, et s'ignorent. Un enterrement, une cohorte de grévistes des PTT. Les grévistes convergent vers un important meeting intersyndical. Voici les postières, toutes de brun vêtues ! Un vieux facteur exprime sous son béret une violente indignation : « Moi, hé, je pisse la-dedannse ! » — et j'enrage d'ignorer à jamais l'objet d'un tel mépris.

« Hé bé, il y en a du monnde, ici ! » Chirac a parlé durement, la veille, et on va lui montrer, non mais ! Deux cents délégués ont débarqué des confins ariégeois. les trois grandes centrales (C.G.T., C.F.D.T., F.O.) marchent ensemble, cette fois. Dans la salle Jeau-Jaurès, Force Ouvrière pèse lourd : la moitié des présents. La CFDT rassemble à grand peine deux dizaines de voix, la CGT fait le plein du reste.

Une distribution normale, dans la région. Issue directement de la chrétienne CFTC, la CFDT garde au front le stigmate infamant de la calotte. Le Parti Socialiste, par conséquent, c'est Force Ouvrière. Sentenac, le secrétaire départemental F.O., est entré à la SFIO voici vingt ans et s'y est toujours bien trouvé. Depuis Mollet et Lacoste, le parti en a parcouru, du chemin : la section F.O. n'a jamais bronché. En 1974, les jeunes socialistes, ceux d'Epinay, respectent la tradition, vouant aux coulisses une maigrichonne CFDT. Au diable les principes !

La volonté d'efficacité conduit tout droit aux gros bataillons en place, comme Force Ouvrière, ou bien aux syndicats catégoriels, comme le S.G.S.M. Un bon sens identique tue le sectarisme : au sein de la section P.S., Sauriat, le responsable CFDT, s'assoit à côté de Sentenac. On s'engueule, pour sûr, mais on est du même camp, celui de l'ouvrier.

Au pied du château, encastrée dans un moyenâgeux dédale, la rue de la Faurie. Au numéro 25, sous les tuiles, au débouché d'un périlleux escalier, la permanence de Sentenac.

Lui s'agite, téléphone au poing, coude écrasant des monceaux de circulaires : « Et chez vous, ils tiennent, les gars ? — ... — Va falloir bagarrer. Il y a eu des reprises, ce matin ! — ... — Ecoute ! Pour les directives de la fédé. Machin monte à Toulouse en bagnole, demain. Rappelle-moi, hein ! — ... — Non ! Tu m'excuses, mais j'ai du monde, au bureau ! Salut ! »

Le monde, c'est moi. A la sortie de l'intersyndicale, j'ai accroché ce type qui a l'air de compter, dans le secteur. Mes préjugés affutés par quatre années de gauchisme s'en remettent de plus en plus mal : la grande gueule, le militant de choc — une envergure pour le moins cantonale — je le trouve à F.O. ! Cette centrale pourrie, repaire de jaunes, enfoncée jusqu'au képi dans la collaboration de classe !... Peut-être même créée, en 1947, grâce à des subventions de la C.I.A...

Rigueur, probité et fidélité

A ma visible perplexité, Sentenac oppose un verbe tranchant, un rien militaire, le front clair et le regard droit d'un anonyme héros du prolétariat. Un archétype modelé par Zola, ou Roger Vailland.

« Oui, je me bats à fond pour le socialisme ! Et je m'estime plus révolutionnaire que bien d'autres, qui font les malins ! Tenez, lisez-moi ça !... Si, si, lisez ! »

Je lis : un amendement Sentenac proposé au vote lors du dernier congrès confédéral de Force Ouvrière. En substance : demande à tout militant de la centrale de s'abstenir de passer ne fut-ce qu'une seule journée de vacances en Espagne, en Grèce, ou tout pays fasciste.

« L'**Huma,** elle, passe de la pub pour des studios sur la Costa Brava ! Vrai ou faux ?

— D'accord. Mais André Bergeron, tout de même, n'est pas un modèle de révolutionnaire. On le sait toujours fourré chez les ministres...

— Halte-là ! Si un jour Bergeron commet une saloperie, je veux bien en recauser avec vous. D'ici là...

— F.O., je regrette, ne cesse d'apparaître comme l'interlocuteur le plus « compréhensif » du patronat.

— Ah mais ! Il faut tout vous expliquer ! Voilà ma position : soit on négocie, soit, si la discussion échoue, on part en grève illimitée. J'ajoute : ce qui pourrit le mouvement ouvrier, ce sont les grèves de 24 ou 48 heures, qui découragent les gars et bouffent leur pognon ! Et qui nous bassine avec les grèves tournantes, hein ? La C.G.T. !

— Je sais, mais je comptais retrouver, en venant à Foix, cette tendance qui se dessine nationalement : le rapprochement P.S. - C.F.D.T. Ce n'est pas le cas, loin s'en faut !

— Pourquoi ? Parce que — je vais vous le dire — la scission C.F.T.C.-C.F.D.T. ne recoupe qu'un conflit **interne** à l'Eglise, la bagarre entre traditionnalistes et progressistes. Tous des cousins ! Regardez à Lip : un chanoine vient discourir à la tribune d'un meeting, tandis que le type de F.O. se fait virer ! C'est pas clair, ça ? »

J'ignorais l'anecdote. Pour contre-attaquer, je rappelle le passage massif, à la CFDT, de la fédération FO de la Chimie sous la houlette de son secrétaire Labi.

« Labi ? Trahison ! Un travailleur honnête n'abandonne jamais son syndicat, même en cas de divergences ! »

Voilà. L'écheveau se débrouille, je retombe sur une piste désormais familière. Sentenac tient sa foi de trois générations d'enseignants libre-penseurs, une foi rectiligne ancrée dans un savoir positiviste, aux accents franc-maçons, et la moralité d'un Robespierre : rigueur, probité, fidélité. « Je ne suis pas socialo par hasard : mon oncle a été assassiné par les pétainistes, en 41 ! Et mon grand-père, on l'a emmerdé toute sa vie parce qu'il décrochait les crucifix des salles de classe. »

A quoi lui servirait l'idéologie, la ligne juste ? Les gars du CERES, il les aime bien et il s'en fout : « Ils élèvent le niveau intellectuel, c'est toujours profitable, pour un parti ! Mais quels rigolos ! Ils mélangent tout, veulent appliquer aujourd'hui une idée, l'autogestion, qui ne vaudra que demain, après la victoire. »

Sentenac ne cache pas son anticommunisme : « Les mariages contre-nature finissent toujours mal. » Antitotalitaire farouche , il agira côte-à-côte avec les camarades du PC et de la CGT, puisque telle est la ligne de son parti. Mais il préservera sa méfiance.

Retour au Café des Villottes. D'un esprit neuf, je termine la lecture du pamphlet de monsieur le suppléant-maire : « Victor Hugo, en commettant ces vers, ne pensait-il pas à ces pionniers du socialisme ?... :

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui [luttent
Ceux qui, d'un haut destin gravissent [l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs épris d'un [but sublime... »

Le juke-box : « Aliiiinn... », Mick Jagger, maintenant ! En face de moi, les lycéens et les nanas du cours Pigier tapent la belotte. Tout comme, au fond de la salle, de sympathiques pépés qui roulent des yeux furibards quand on surcoupe leur atout. Aucun doute : ils me raconteraient le Front Popu, ceux-la, si je le leur demandais. « A la section, m'expliquait Christian, la vieille garde et les types comme moi se croisent sans enthousiasme, mais sans incompréhension. »

« Car, voyez-vous, le mouvement socialiste n'est qu'une éternelle lampadophorie, et nous nous devons de remettre le flambeau intact aux générations futures. Faisons en sorte que nous puissions faire nôtre cette parole de l'Evangile :

J'ai combattu le bon combat,
J'ai achevé la course,
J'ai gardé la foi. »

1974, Olivier Carol.
Ne riez pas. Jeunes gens !

L. M.

MŒBIUS 74

LE MÉCANOBIDE

une nouvelle de STEVE CLINE

CHACUN avait pris sa place autour de la table familiale, et mangeait. Le papa et la maman étaient assis aux deux bouts, entourés de toute leur marmaille, les trois fils et les quatre filles, Jim, Billy, Johnny, Jane, Susan, Mary Jo et Sally. Ils méditaient devant un gros rôti de bœuf garni de légumes pâles, des piles de toasts, un vieux reste de poulet et trois carafes d'eau colorée.

« Billy, demanda le papa, va donc nous chercher le jambon ».

Billy se leva en grignotant une cuisse de poulet et se dirigea vers un mécanobide encastré dans le mur, dont le ventre saillant portait un tableau de cinquante boutons. Billy composa un chiffre et attendit.

L'appartement tenait dans une seule pièce que divisait un rideau. La table familiale en occupait une moitié. Trois alcoves cloisonnées pour le reste : c'étaient les chambres du papa et de la maman, des trois fils et des quatre filles.

Un voyant clignota sur le mécanobide. Billy ouvrit une petite porte, en retira un jambon bouilli et revint s'asseoir à sa place. On se précipita sur le jambon : en un instant il n'en resta plus que l'os. Le papa but une goulée d'un liquide rouge qui lui coula sur le menton et la chemise.

« A boire ! dit-il à l'une des filles, Sally, qui se dirigea à son tour vers le mécanobide.

— Et du dessert, aussi ? » demanda-t-elle.

Le repas commençait. Johnny, le benjamin, renversa une carafe en voulant se servir ; un liquide orange tacha la nappe et dégoutta en rigoles sur les jambes du polisson qui se mit à pleurnicher : « Maman, ça me touche ».

La flaque orange se mêla aux autres taches qui constellaient le parquet, noyant au passage les débris de viande et achoppant sur des îlots de graisse.

Au même moment, Jane repoussa son siège pour se lever.

« A quelle porte vas-tu ? demanda le papa. La plus proche ?

— Oui oui, mon ventre va péter.

— Alors prends un sac, et emporte des ordures ».

Jane composa un chiffre sur le tableau du mécanobide. La petite porte s'ouvrit. Un sac en plastique tomba. Jane ouvrit grand le sac et y vida les saletés qui s'entassaient déjà sur la table du repas, les os rongés, les assiettes grasses, les bouchées de viande molles et recrachées, les carafes vides. Quand le sac fut plein, Jane sortit en le tirant derrière elle.

Dehors : un grand couloir sans fin. Des centaines de portes identiques s'ouvraient régulièrement à perte de vue. Le couloir lui-même s'encombrait d'une foule de gens, les uns marchaient, les autres pédalaient sur de petits vélos, d'autres encore poussaient des chariots. Toutes les vingt portes environ, le flot se divisait dans des couloirs transversaux, ce qui provoquait des embouteillages.

Jane, dans cette bousculade, arriva péniblement jusqu'à la première porte, l'ouvrit et se jeta à l'intérieur. Là, adossée contre la paroi, elle reprit son souffle. Cela puait tellement qu'elle pensa s'évanouir. Une odeur de pourri, lourde et tiède, qui se ramassait en boule dans l'arrière de sa gorge : elle avait beau venir souvent ici, Jane, elle ne s'habituait pas.

Elle alluma. Il n'y avait pas de table ni de rideau central, mais la pièce ressemblait exactement, par ses dimensions, à celle qu'elle venait de quitter. Au fond, un tas de déchets occupait un bon quart de la pièce. Jane lança son sac d'ordures, qui s'en alla se ficher au sommet de l'amas. Puis elle tomba à genoux, s'enfonça deux doigts dans la gorge et vomit longtemps, longtemps, avec de gros hoquets : une gerbe de petits grumeaux roses et bruns, débris de poulet ou de jambon, portés par une boue jaunasse et violacée qui éclaboussa la montagne de merdes.

Soulagée, elle sortit, la bouche fade et le ventre grouillant d'immondes gargouillis. A la porte, elle rencontra Johnny. « N'éteins pas, lui dit-il, il faut que j'aille aux cabinets... »

A peine Jane fut-elle rentrée chez elle qu'elle se remit à table. La famille était justement en train de se partager un énorme mille-feuilles au chocolat. Jane s'en coupa une bonne tranche.

« Papa, dit Maman la bouche pleine, tu vois un peu le bordel dans lequel nous croupissons.

— Mmmmph grmm ba...

— Nous sommes ici depuis quatre mois. Il est temps de partir, non ? »

Le papa termina son mille-feuilles, puis il annonça : « Si tu veux, ma chérie. Je n'ai rien contre ».

— Oh oui, maman, oh oui ! On peut ? demanda la petite Sally que l'idée excitait. C'était si drôle, la dernière fois !

— Eh bien d'accord, on déménage, décida le papa. Mais tout doit être occupé, dans le coin. La dernière pièce vide a été prise il y a deux jours... Allez ! Jim, tu vas m'aider à monter le chariot. Billy, tu aideras maman et tes sœurs à emmener les ordures dans la pièce voisine.

— On ne va pas tout emmener ?

— Si. Nous sommes des gens propres. Nous ne pouvons pas encombrer les suivants avec nos meubles ».

On débarrassa la table, on rangea les lits, les rideaux, les vêtements. Le papa et Jim dévissèrent les coûteux éléments de plastique et de métal du mécanobide. En une demi-heure le logement fut vide et le chariot monté, fixé au tandem qui lui permettrait de se déplacer. Le mécanobide délivra encore quelques provisions pour la route, puis la famille s'entassa à l'arrière tandis que le papa et Jim, l'aîné, enfourchaient le tandem.

Dans le couloir, c'était maintenant la cohue. Des dizaines d'autres familles, entassées dans des chariots semblables, se croisaient, se cornaient, se cognaient. A chaque carrefour, d'autres couloirs sans fins dégorgaient ou absorbaient leur contingent de marcheurs et de cyclistes.

Solidement amarrées dans le chariot, la maman et les filles mangeaient. Au guidon, le papa conduisait de la main gauche, brandissant de la droite une cuisse de dinde. Billy rongeait sagement une entame de gigot, et buvait au goulot entre deux bouchées.

Ils roulèrent ainsi pendant une heure avant d'emprunter un couloir transversal, qu'ils longèrent sur une distance sensiblement égale à celle déjà parcourue.

« Dis, p'pa, remarqua Jim, il y a toujours autant de monde.

— Oui. On ferait mieux de s'arrêter pour demander notre chemin. »

Le papa sauta prestement à terre et frappa à la première porte. La porte s'ouvrit.

« Bonjour cher ami, dit le papa, pourriez-vous m'indiquer une pièce inoccupée, dans le coin ? »

Par-dessus l'épaule du type, on pouvait apercevoir une famille attablée, et qui mangeait.

« Houla ! répondit le type. Ça fait une paie qu'on n'a pas vu ça ici !

— Ah bon... Merci tout de même. »

Le papa remonta en selle, pédala jusqu'à l'intersection suivante où il interrogea à nouveau quelques locataires. Il obtint partout la même réponse : tout était comble.

La maman appela depuis le chariot :

« Dépêchons-nous, chéri, les provisions seront bientôt épuisées et Johnny veut aller aux cabinets.

— Et si je ne vais pas vomir, je ne pourrais plus rien avaler.

— C'est embêtant, convint le papa, mais je fais ce que je peux. Est-ce ma faute si tout est complet ? Mais quand j'étais petit, je me rappelle, il n'y avait qu'une chambre sur cinq d'occupée.

— Et si nous retournions à notre dernière pièce ?

— Ne dis pas de bêtises ! Comment la retrouverait-on ?

→

→

Inlassablement, le papa frappait aux portes.

« Ouais, dit un bonhomme. Il n'y a personne à côté ».

Une famille avait emménagé la semaine dernière, mais elle était partie depuis deux jours.

Le bonhomme entra avec eux dans la pièce libre. Une épouvantable odeur leur serra l'estomac.

« Pas étonnant que vos prédécesseurs soient partis, ricana le bonhomme. Regardez moi ça ! »

Dans un angle, une montage de merdes jusqu'au plafond.

« Oui, expliqua le bonhomme, dans le quartier on habite maintenant les pièces à ordures ».

— C'est la première fois que j'entends cela ! gronda le papa.

— Sûr. Il y a trop de monde, par ces temps.

— Misère ! Il va falloir continuer à chercher...

— Ecoutez, dit le bonhomme, vous pouvez bien vous installer ici à titre provisoire. Tant que vous resterez ici, disposez donc de ma pièce à merdes pour y jeter vos déchets...

— Vous êtes trop aimable, monsieur. De toute façon, nous n'abuserons de votre gentillesse qu'un jour ou deux. »

Et la famille s'installa sans plus tarder. Rien n'empêchait donc le papa, la maman et les sept enfants de se mettre à table, et de manger.

Le lendemain, le papa prit le chariot et se mit en quête d'une chambre vide. Il revint bredouille, de longues heures plus tard. Le jour suivant, et le jour d'après, il reprit le chariot et revint également bredouille. Le papa réfléchit, puis il pensa que la meilleure solution était de partir deux ou trois jours, avec des provisions et des sacs à ordure. Il chargea donc la cariole d'un monceau de victuailles, emmena Jim avec lui et abandonna l'encombrante famille.

Trois jours plus tard ils revinrent bredouilles. Après s'être accordés une journée de repos, ils reprirent la route, cette fois pour trois semaines.

Ils inspectèrent sans succès des milliers de quartiers.

— Ne t'inquiète pas, nous sommes très bien, ici.

— Oui, mais la pièce à ordures risque de déborder : elle ne suffit pas à trois familles. Dans une quinzaine de jours, notre voisin va nous prier de ne plus rien y jeter. Que ferons-nous ? Nous entasserons nos déchets dans cette pièce ? Et après ? Cela va devenir intenable.

On frappait à la porte. C'était justement le voisin :

« Chers voisins, je venais vous prévenir... enfin... vous savez, la pièce à ordures...

— Nous savons, hélas ! Elle se remplit trop vite, n'est ce pas ?

— Oui, bien sûr, mais il s'agit d'autre chose... Les gens gardent maintenant les ordures chez eux. Tout le monde sait qu'il est devenu impossible de déménager... »

Susan, qui sortait vomir, passa entre eux. Le voisin poursuivit :

« J'ai pensé... Je crois avoir une solution, et je voulais que nous en discutions.

— Avec plaisir ! dit le papa. Attendez une minute, que je fasse une chaise.

Le papa marcha vers le mécanobide et composa un chiffre sur le tableau. Une chaise tomba.

Le voisin heurta le sol avec les pieds de sa chaise.

« Que croyez-vous, dit-il, qu'il y ait *là-dessous ?* »

— Là-dessous ? Voyons... Que peut-il bien y avoir là-dessous... Rien...

— Le sol se continuerait donc, en épaisseur, jusqu'à l'infini ?

— Je n'en sais rien. J'avoue ne jamais avoir réfléchi à cette question.

— Il serait temps. Le sol est-il infiniment épais, ou bien comme les cloisons : trente ou quarante centimètres de profondeur ?

— Dans le second cas, réfléchit le papa, il y aurait quelque chose là-dessous, de l'autre côté. *Mais quoi ?*

— Je l'ignore, dit le voisin. Mais si nous pouvions creuser un trou, nous y verserions nos ordures... »

Le papa se concentra très fort puis, dodelinant sa tête : « Cela peut marcher... Mais comment savoir si l'autre côté est vide ?

— Essayons ! conclut finement le voisin.

— Oui, mais pour creuser il nous faudrait un engin creusant.

— Exactement, poursuivit le voisin. Connaissez-vous le chiffre à composer pour obtenir un engin creusant ?

— Peut-être », dit le papa en courant au mécanobide.

On le vit presser nerveusement plusieurs boutons. Puis le clignotant clignota et l'appareil laissa tomber un objet très bizarre : un manche de bois pourvu à son extrémité d'une pièce d'acier courbe et légèrement effilée à un bout.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda le voisin.

— C'est écrit dessus.

— Un... piolet. »

Le papa était debout, jambes écartées. Il souleva le piolet et l'abbattit violemment sur le plancher. On entendit un craquement métallique et des parcelles de plancher volèrent dans la pièce en ricochant sur les murs.

« Ça marche ! » cria le papa, les yeux fixés sur la petite éraflure.

Les travaux continuèrent ainsi, laborieusement, tandis que la famille, pour ne pas gêner, alla se réfugier dans la pièce attenante. Comme le trou gagnait en profondeur, les voisins se mirent de la partie, et tout le monde creusa en faisant les trois huit. On ne parlait que du *trou*.

Trente centimètres, quarante, soixante : le trou s'agrandissait sans toutefois déboucher sur rien. Bientôt les piolets s'émoussèrent et le mécanobide dut en cracher de nouveau.

Les semaines passaient.

Pendant ce temps, les excédents d'ordure envahissaient les pièces. Certaines familles durent déménager, c'est-à-dire qu'elles se trouvèrent cohabiter avec d'autres familles. La dernière pièce à ordures déborda quand le trou atteignit trois mètres.

Dehors, dans le couloir, la circulation fut gênée par les détritus, qu'on jetait n'importe où.

Un jour, alors que les déjections encombraient le couloir jusqu'au premier carrefour, le piolet frappa dans le vide. *Le sol était percé !*

Qu'y avait-il, de l'autre côté ?

Il n'y avait rien.

Les premiers qui déversèrent leurs ordures dans le trou essayaient de deviner : ce trou noir, sur quoi débouchait-il ?

Quoiqu'il en soit, on déblaya le couloir. Puis, une à une, les pièces à ordures furent nettoyées : on vida toutes les merdes dans le trou noir. Cela permit à des familles de s'installer dans les anciennes pièces à ordures, désormais lavées et désinfectées. Et le quartier se repeupla en quelques jours. Les ordures ? On ne s'en souciait plus.

On entreprit même de creuser de nouveaux trous.

QUELQUES semaines après les événements que nous venons de relater, alors que la famille était à table, et mangeait, la maman fit remarquer :

« Papa, quel est ce bruit ? »

— Un bruit. Quel bruit ? Je n'entends rien...

— Chut ! Ecoute... Cela ressemble à des petits coups de bec. »

Le papa ordonna le silence et tendit l'oreille. Oui, d'accord, il entendait un léger tic-tic. Le papa vérifia le mécanobide : le bruit n'en provenait pas. Le mécanobide faisait ron-ron, comme d'habitude, mais aucun tic-tic.

« Je ne vois pas d'où peut venir ce tic-tic, avoua le papa. Mais ne t'affole pas, maman, ne t'affole pas ».

Cela ne les empêcha pas de dévorer un clafoutis.

Et le bruit persistait. En quelques semaines il prit de l'ampleur, tic-tic, tic-tic. Cela devenait incessant, lancinant. Le picotement se mua progressivement en un grondement profond, sourd.

Une nuit, la maman se mit à geindre :

« Papa, ce bruit me rend folle. Il faut faire quelque chose !

— Oui, et demain ça cognera plus fort », dit le papa.

Cette nuit-là, la famille fut tirée du sommeil par un épouvantable fracas qui secoua la pièce.

« Que se passe-t-il ? cria la maman.

— Comment savoir ?

— Maman ! maman ! hurla Johnny en se précipitant dans la chambre de ses parents. Ça m'a fait mal !

— Ne pleure pas, mon chéri. Qu'est-ce qui t'a fait mal ?

— Ça m'a fait mal ! ça m'a fait mal ! »

Le papa sortit du lit, souleva le rideau : une lueur rayonnait *au plafond*, qui s'ouvrait d'une étrange fissure. Le cône de lumière éclairait un entassement de moellons, et la table, dessous, gisait broyée. Toute la famille, debout, frappée de stupeur, vit un filet de déjections qui coulaient jusque dans la pièce par la fissure gluante. Un monceau de merdes traversa l'espace et vint s'écraser sur le sol avec un *splash* dégoûtant. ■

NOVA PRESS

IVAN L'EVENTREUR A ENCORE FRAPPE

Angoisse sur Moscou ! Les concierges verrouillent les immeubles, les passagers du métro scrutent attentivement leurs proches voisins, les rues se vident au crépuscule. Non, ce n'est pas une nouvelle vague de terreur stalinienne qui s'abat sur le peuple soviétique déjà rudement éprouvé. C'est bien moins pire, mais inquiétant tout de même : l'ombre de l'Eventreur rôde par les ruelles les plus obscures de la capitale de toutes les Russies.

L'affaire prend le départ vers la mi-octobre, quand le portrait-robot d'un tueur non identifié est apposé dans dix-sept importantes stations de taxis. Un homme jeune, bien tourné de sa personne, armé d'un poinçon de cordonnier. Le sinistre individu aurait déjà suriné plusieurs femmes isolées.

Les garçons de café, les chefs de gare et autres fonctionnaires stratégiques sont alors mis sur le qui-vive. Mais la presse se tait. Une bonne raison à cela : le régime communiste a depuis longtemps banni le crime, la présence d'un éventreur dans les murs de la ville souillerait par conséquent l'immaculée théorie, etc. Ce silence, évidemment, favorise le plein essor de la rumeur. On sait maintenant que le monstre préfère les blondes. Bien plus : il ne serait que l'avant-garde d'une puissante masse de tarés évadés d'un asile de province.

Les autorités se tirent la tronche. « L'ordre et la sécurité socialistes à Moscou, disent-elles, ne cessent de se renforcer. » Le chef de la police municipale se croit obligé d'apporter une précision inepte : « Depuis dix jours, pas un seul crime grave n'a été commis dans notre ville. »

Pour exterminer la rumeur, les policiers moscovites n'ont, en définitive, trouvé qu'une seule tactique valable : lui opposer une contre-rumeur d'après laquelle l'Eventreur aurait été capturé. C'est rusé.

On ne sait toujours pas si l'homme existe vraiment. Ennemi public Numéro Un ou prisonnier réduit à l'impuissance, sa consistance reste la même : proche de l'ectoplasme. Mais, à Moscou, de nombreuses femmes se refusent obstinément à descendre toutes seules dans les couloirs du métro.

Burn, baby, burn !

Depuis le 17 juillet un feu de grande élégance ronge la forêt du Wyoming. Il a déjà mangé près de 1 500 hectares et on le laisse courir. Scandale de l'incurie ? Désarroi du capitalisme américain ? Pas du tout, c'est la nouvelle politique des forestiers américains, qui, il faut bien le dire, peuvent se permettre de régénérer ainsi des bois qui s'étendent sur des centaines de kilomètres : « Nous avons agi comme des imbéciles, avoue le chef du parc national Yosemite en Californie. Cela fait cent ans que nous empêchons la terre de se nourrir de cendres, un terreau de former des champignons, des champignons de nourrir les animaux ou de donner un humus dont sortiront des arbres jeunes et vigoureux. » Une bonne flambée, en plus, ne détruit pas toujours les grands arbres, tout en nettoyant les sous-bois. Mais quand l'on tarde, le sous-bois s'étoffe et le feu, s'il apparaît, ravage tout : de tels incendies menacent maintenant les fameux séquoïas de la côte Ouest — les sous-bois ont été trop épargnés, quelques flammèches n'auraient pas entamé les troncs robustes des séquoïas qui font souvent cinq mètres de diamètre, mais un grand feu ?

Très très laid

Le 29 septembre dernier, un homme fort satisfait sortait de la centrale de Fresnes. « Enfin libre ! », pouvait-il s'écrier, le front serein. L'assassin de Pierre Overney, Tramoni, vous vous souvenez ? Eh bien, c'était lui. Libéré en douce, à mi-parcours d'une peine de quatre ans. La presse, c'est le moins qu'on puisse dire, n'a pas accordé un large écho à l'heureux destin de ce monsieur. Pourtant, les bonnes nouvelles, les dénouements favorables, n'abondent pas tellement, par les temps qui courent. Tramoni a été libéré grâce au cumul, à la limite de la légalité, de nombreuses et insistantes mesures de faveur. Des mesures de faveur largement motivées par sa « bonne conduite » en pension. Plus particulièrement, par sa « bonne conduite », toute empreinte de bon sens et de respect du règlement, au cours des émeutes auxquelles s'adonnèrent, l'été dernier, les autres prisonniers de Fresnes, ses compagnons d'infortune.

La parano de la C.I.A.

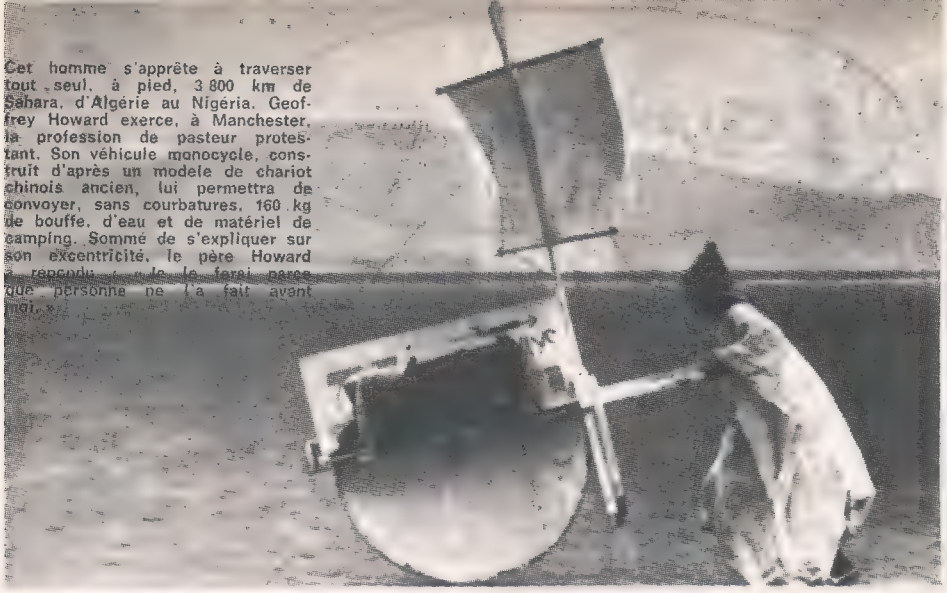
Il y a toujours un traître. Partout. K.G.B. ou C.I.A., tous les services secrets aiment bien les liquider préalablement. Manque de bol pour elle, la C.I.A. n'avait pas repéré Philip Agee, l'un des milliers d'agents qu'elle entretient en Europe. M. Agee vient de publier un livre dans lequel il décrit avec soin, fournissant noms et adresses, 432 agents de la C.I.A. 432 flippés de plus. Allons, allons, à chacun sa déprime...

Le pentagone nostalgique

Un soldat américain touche 1 700 F par mois. Résultat, il a des moyens et des exigences. Aussi, il délaisse le mess et préfère aller manger en ville. Le Pentagone est très malheureux et envisage de supprimer cette noble institution qui faisait de l'armée une grande famille chaleureuse. Actuel lui conseille la solution française : avec deux francs par jour, le bidasse bleu blanc rouge ne peut que partager avec ses amis la bonne purée miam-miam du régiment.

Plasto-Cola

Après dix ans de recherches, Coca-Cola a décidé de passer à la bouteille en plastique, très probablement en P.V.C. Bien entendu, cet emballage n'est pas biodégradable. Le fabricant, Monsanto Chemicals, s'engage cependant à reprendre les bouteilles vides. Si on les lui porte et à mille francs la tonne (une tonne égale quelques dizaines de milliers de bouteilles).



Cet homme s'apprête à traverser tout seul, à pied, 3 800 km de Sahara, d'Algérie au Nigéria. Geoffrey Howard exerce, à Manchester, la profession de pasteur protestant. Son véhicule monocycle, construit d'après un modèle de chariot chinois ancien, lui permettra de convoyer, sans courbatures, 160 kg de bouffe, d'eau et de matériel de camping. Sommé de s'expliquer sur son excentricité, le père Howard a répondu : « Je le ferai parce que personne ne l'a fait avant moi. »

Tchad : La tombe, elle baille

Des ministres en exercice fouettés de verges, enterrés vivants, rampants dans des nids de termites : la scène, rapportée par **Time**, se passe quelque part dans la brousse tchadienne. La « Révolution Culturelle » décrétée en 1973 par le président Tombalbaye, axée sur la conquête de la « Tchaditude », atteint en effet une phase nouvelle. Elle prévoit le passage de centaines de milliers de citoyens chrétiens et musulmans — le président Tombalbaye est, lui, animiste — par une antique cérémonie d'initiation tribale, le cruel Yondo.

Quand le président fit savoir à ses ministres qu'étant l'élite du pays, ils se devaient de montrer l'exemple et d'aller les premiers saluer le sorcier Yondo, tous se récrièrent. « Le plan de lutte contre la sécheresse sera compromis », objecta le ministre de l'Agriculture. « Le bon déroulement de l'année scolaire aussi », gémit son collègue de l'Education. Rien n'y fit. En juillet dernier, des milliers de fonctionnaires furent expédiés dans un camp d'entraînement au Yondo pour un stage cérémoniel de deux mois.

Dans la capitale, on se perd en conjectures sur le sort de nombreuses personnes parties s'entraîner et jamais revenues. On pense qu'elles ont été mangées par les termites. Pas étonnant : les farouches guerriers des tribus eux-mêmes, pourtant rompus aux mille pièges de la savane, ne résistent pas toujours au yondo. Alors, que peut un secrétaire d'État bien gras, mijotant confortablement dans son bureau depuis des années ?

La presse française s'est bien gardée de narrer les détails de ces tragiques événements. Pourquoi ? Les mauvaises langues insinuent que le président Tombalbaye est bien en cour à Paris, en raison de la position stratégique qu'occupe son pays en Afrique : juste au milieu des champs de pétrole de Libye, d'Algérie et du Nigéria.

Histoires japonaises

Quand les Japonais flippent, c'est jusqu'à l'os. Attristé par la présente situation budgétaire de son entreprise, une filiale du fabricant de caméras Yashica, M. Nosawa alla quérir son vieux couteau scout et se l'enfonça dans le ventre. Ce n'est pas tout. S'estimant responsable de cette tragédie, le délégué syndical de la même entreprise perpétra sur sa personne la même violence à l'aide, lui, d'un couteau à fruits. Les ouvriers s'en trouvent bien attrapés : ils n'ont plus de patron pour leur donner du travail, et plus de délégué pour les protéger des licenciements.

Une autre histoire japonaise, tout aussi navrante : celle des trois millions d'immigrés coréens qui, parqués dans des ghettos et considérés comme des petits-fils de chien, trouvent la vie plutôt dure. Les Coréens sont les bougnouls des Japonais. En japonais, bougnoul se dit « buraku ». Le gouvernement l'affirme avec force : il n'y a pas de problème buraku. La preuve : tous les citoyens japonais, depuis 1873, sont légalement égaux. Pourtant, quand un Japonais pur se fait cirer ses grolles par un buraku, il lui tend la pièce au bout d'une ficelle, de peur de toucher le sale buraku et de devenir impur.

Cette histoire est morale : les burakus ont décidé que ras-le-bol, ça suffisait comme ça, et ils se sont organisés dans une Ligue de combat pour la liberté. Sous leur drapeau, rouge et noir, ils font des manifestations dans les rues et crient : « A bas l'esclavage. » Au moins, ils n'ont plus honte de leur gueule de buraku. Des types bien, hein ?

Venez rire venez danser bienvenue à Gaucholand

La nouvelle m'avait intrigué. Selon un numéro de la dépêche parisienne **Libération**, un gigantesque luna-park serait en gestation dans la banlieue parisienne, avec pour particularité saisissante, l'usage qui y serait fait de beaucoup d'idées nouvelles, sinon même d'idées « d'après mai » et comme amuseur chef Louis Merlin, ancien directeur d'Europe N° 1 et auteur d'un livre jeune, libéral et vengeur, « **France, ton passé fout le camp** ». Mais que récupère-t-il d'aussi étrange, ce chiffonnier doré ?

— Tout, bon maître, tout. Plus une découverte renferme de charge subversive, plus les projets de Merlin semblent aptes à les dévorer. L'écologie et l'autonomie régionale, le bouddhisme Zen et la cuisine végétarienne, la spéléologie et le free-jazz, les manifestations dans la rue, les orgies même, qui sait ? Rien ne semble trop pimenté sous sa dent. Et de toute cette dynamite, il nous tirera bientôt un maigre yaourt.

— Peste, je voudrais voir ça. Comment s'y prendrait-il ?

— Laissez-moi vous en dire plus. En 1966, plutôt amer, Merluche quitte la radio et écrit son bouquin. Il y prend la défense de ses compatriotes. « **C'est injuste**, écrit-il, **on accuse les Français de ne pas savoir quoi faire de leurs dix doigts pendant leurs loisirs ; mais on ne leur propose rien. Surtout aucun rêve dans lequel ils puissent s'éclater.** » Pesamment assis sur la conviction que bonheur égale évasion, le bonhomme passe quelque temps à s'interroger. Arrive mai 68, et c'est le flash. Une révélation quasi-religieuse. La première partie du premier rapport confidentiel que j'ai eu entre les mains était couverte d'une écriture rapide, typiquement mystique.

— Petit malin. Et quel était ce rapport ?

— Imaginez donc une sorte de Las Vegas de la récupération, mieux, un Disneyland de la « nouvelle » culture, et vous aurez une vague idée du projet diabolique. Quelque chose d'énorme qui devrait bientôt s'étendre sur 130 hectares dans le périmètre d'aménagement de **Marne-la-Jolie**. Au début, Merlin et ses puissants comparses (les ducs de l'Oréal tout particulièrement) comptaient investir une plaine du nord de Paris et se brancher sur l'autoroute qui dessert déjà l'aéroport Charles-de-Gaulle. Mais le vent mauvais qui soufflait sous Pompidou-des-sous, pour les prestidigitateurs de haute volée contraria cette première mouture.

Les magiciens n'en perdirent pas leur temps pour autant. Plusieurs voyages aux U.S.A. et au Japon leur permirent de faire un bilan complet de l'activité des trois ou quatre hyper-parcs d'attractions existant sur la terre. Ils décidèrent dès 1972 d'adapter ce qu'ils avaient vu au modèle français et de faire beaucoup mieux.

Eclipsés, les villages western lourdaux, balayées les grandes roues et les montagnes russes des parcs de notre enfance. Merlin invente le lac aux perles : en son centre, une île ; on y accède en jonque et le voyage est égayé par les plongeurs qui remontent à la surface fausses perles et vraies éponges. Sur l'île, un temple ; dans le temple, quelques phrases tirées du Tao Te King. On se déchausse avant d'entrer...

— Il ne s'agit pourtant pas d'une mosquée.

— Peu importe, Seigneur, tout l'art de

Merlin est dans les mélanges. En sortant du temple, des étudiants (de source officieuse, la majorité du personnel en contact avec les visiteurs serait composée d'étudiants — chevelus ! — contents d'obtenir ainsi de quoi se payer polycopies et chaînes stéréo) distribueront — dans un petit bois verdoyant — des tracts reproduisant l'une des plus folles déclarations d'Henry Miller à la Dordogne, et, tout de suite après, un petit train jaune mènera les visiteurs dans un village typique de cette région de la France. De là, ils descendront visiter une reproduction rigoureusement fidèle des grottes de Lascaux. Ils en ressortiront pour manger, à genoux, un bol de rix complet, dans une gargotte, au bord de l'eau, sous les arbres.

— Es-tu sûr de ne pas nous mener en bateau ?

— Je vous jure, maître, que tout ceci figure bien dans la première partie du premier rapport. Il y en a une trentaine de pages du même acabit. Le style en est lyrique.

— Ma foi... peux-tu m'expliquer ce que tu vois là de pernicieux ?

— Pour ne pas vous en dire plus, sachez que la deuxième partie du rapport m'a fait tomber de haut. Un ricanement machiavélique lui sert d'introduction : « **Mais il ne suffit pas de rêver, parlons un peu finances.** » (J'ignorais, je l'avoue le ton trivial des circulaires confidentielles du monde des affaires.) Suivent trente autres pages, où le Parisien, le Français du Nord, celui du Nord-Est, le Belge même, et le Luxembourgeois sont soupesés, testés, comparés suivant qu'ils ont ou pas, une voiture, des enfants, un métier, une religion, etc. L'analyse de marché va jusqu'à la formulation d'un visiteur type que l'on conduira — c'est dit en toutes lettres — par la main (le nez !) du début à la fin de sa visite, de sorte qu'il n'y ait « **pas une minute de flottement** » dans sa journée.

Sachant que l'autoroute A 4 sera achevée fin 76 et que le parc sera ouvert du 15 mars au 15 novembre, on sait déjà que le visiteur moyen dépensera 85 francs (francs constants 72) au cours de sa « **journée de rêve** ».

Grande merveille de l'automation ! Même pour conduire les moutons à l'abattoir, on est loin d'une telle technique ! Le raffinement des méthodes Merlin est à hurler.

— C'est que l'homme est beaucoup plus intelligent que le mouton, et qu'il faut beaucoup de finesse pour l'appâter.

— Sachez encore qu'avec l'accession au trône de Giscard-Cola, les vents semblent soudain plus favorables au projet. Le deuxième rapport en est la preuve tangible : le premier projet (baptisé par la grâce de Dieu « **Bonheurville** »), va finalement fusionner avec un cousin — plus gros, bien qu'infiniment plus timide — vulgairement surnommé « **Fabuland** ». Les attractions seront celles de Bonheurville, l'emplacement géographique, celui de Fabuland.

— Les ducs de l'Oréal sont-ils toujours de la partie ?

— Non. Les nouveaux alliés de Merlin sont bien plus puissants. Outre Hachette, à ses côtés depuis des mois, s'alignent désormais la Régie Renault, la Société Générale, la Société Privée de Gestion Financière, la Caisse des Dépôts et Consignations...

— Vertuchoux, un fort beau grattin.

— ... Les caisses de retraite de l'industrie, la compagnie Zurich, la Mutuelle des fonctionnaires, la Mutuelle artisanale française, là un allié mécréant amusant : l'Arab Investment and Co, enfin l'Abeille-Paix. Tous ces puissants devraient verser dans la cagnotte quelque 200 millions de nouveaux francs. Et ce n'est qu'un début.

— Et qui doit se charger de la publicité de cette huitième merveille du monde ?

— En principe, la maison Hachette. Cette même maison à qui l'on a commandé des films pour désensibiliser de la peur nucléaire, les employés de l'E.D.F. destinés à travailler dans les réacteurs.

— Tu t'égares, fidèle mouchard.

— Intentionnellement, doux maître, je voulais mentionner au passage, ce petit fait qui en dit long sur la manière dont le pouvoir compte se servir des média.

— Dis-moi, sais-tu si les activités de la bande à Merlin sont désintéressées ?

— Taquin ! Un cash-flow de 12 % est mentionné, Seigneur, et le contribuable paiera une partie de l'entreprise, ne serait-ce que l'autoroute qui y mènera.

Patrice van Eersel

L'armée rouge a encore frappé !

Sur le sol de Paris poussent deux espèces, fort différentes l'une de l'autre, de Japonais. La première, plante grasse et prospère, prolifère sur les plates-bandes de l'avenue de l'Opéra et envahit les modernes locaux de la Tokyo Bank, des galeries Mitsukoshi et des duty-free shops réservées aux honorables touristes sujets du Mikado. La deuxième espèce, plus rachitique, se rencontre essentiellement sur les pelouses de la Cité Universitaire : quelques centaines d'étudiants en langue et littérature françaises.

Depuis les brillantes performances d'un commando composé de trois de leurs concitoyens, à La Haye, en août dernier, la D.S.T. (notre service de renseignements) a procédé, parmi ces étudiants, à de nombreux interrogatoires et à huit expulsions arbitraires. Un Français, Bernard Béraud, auteur en 1970 d'un ouvrage sur **La gauche révolutionnaire au Japon** (Le Seuil) a été arrêté à son domicile, bouclé pendant quatre jours dans les désopilants locaux de la D.S.T., cogné, libéré enfin avec l'assurance que désormais un œil de lynx resterait braqué sur ses activités.

C'était notre rubrique « changement et libéralisme ».

Tagada, voilà Dada

Les collages d'Heartfield, l'inventeur dadaïste du collage photo, sont à l'Arc, avenue du Président-Wilson, Paris, jusqu'au 8 décembre. Dada : on pense à Verdun, 1917, le café de Zurich et des jeunes gens propres en turbulence. Oui. C'était aussi Berlin, ce qui était sacrement plus culotté, en pleine guerre.

Souvenirs. Hugo Ball fonde le cabaret Voltaire, à Zurich, pour exorciser les crapouillots du kaiser en les noyant sous la danse cubiste et le tambour nègre. On interprête des poèmes bruitistes, qui décrivent l'essence du tramway, avec les baillements du rentier et le cri des freins, on se veut sorcier et casseur d'assiettes. Les Allemands se sentent un peu sur la touche.

C'est en avril 1918 que la première exposition Dada-teutonne s'ouvre à Berlin. La foule, alertée par les journaux, se retrouve apostrophée devant un fouillis de toiles postimpressionnistes. Rares murmures, jusqu'à l'offsence : un poème futuriste sur la guerre accompagné à coups de hochets, de grelots et de trompettes de marmots. Un militaire en tombe par terre, frappé d'épilepsie au milieu de l'exaspération croissante d'une assemblée correcte et patriotarde. Imaginez un peu le crime et le culot de ce crime en pleine guerre. On n'en faisait pas tant dans la France républicaine.

Les années 1918-1919 virent plusieurs festivités dadaïstes exploser dans le Berlin figé de l'après-guerre. Certaines eurent un franc succès d'indifférence, les autres de scandale. Quoi qu'il en soit, la presse allemande loua bientôt la fraîcheur de Dada. Et Dada de raconter : « Nous étions choqués par le succès et nous décidâmes de nous venger. » Ils répétèrent donc un spectacle de leur cru ! « Nous commençâmes chaque numéro du programme le plus sérieusement possible, pour, après quelques instants, le troubler nous-mêmes en faisant autre chose, en hurlant des invectives dans le but d'exaspérer les spectateurs. Ce but fut atteint quand John Heartfield monta sur la scène et commença à lire « Manifeste contre le petit bourgeois allemand », dans lequel nous tenions l'école primaire pour coupable de l'imbécillité du peuple allemand.

A la fin nous enlevâmes nos vestes, et en ligne nous fonçâmes sur le public en le menaçant : nous allons vous rosser ! nous allons vous rosser !

Alors les gens s'en allèrent en tumulte, mais nous étions très contents de notre matinée ratée. »

J'ai trouvé l'anecdote savoureuse, comme on le dit souvent des anecdotes, en picorant dans **Dada Berlin 1916-1924**, une espèce de brochure nourrissante éditée par l'Arc et vendue exclusivement au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris (25 F). Plein de textes peu connus ou pas connus du tout : le dadaïsme allemand comme si vous y étiez. Un régal pour les amateurs, naturellement.

Si vous allez donc au Musée d'Art Moderne — on ne se répète jamais assez pour enfoncer son clou — ce sera aussi pour voir les collages d'Heartfield. Un détail : Heartfield ne s'appelait pas Heartfield mais Herzefelde. Il change son nom en pleine guerre, par provocation : l'anglicisme était en effet mal porté chez les ennemis des Anglais. Ses premiers collages sont plutôt cubistes, le goût du jour, mais ils tournent vite à la forte évocation militante — et plus encore pendant la montée du nazisme : Hearfield réalise alors d'innombrables affiches de propagande antihitlérienne.

Après avoir émigré, il décide, à la fin de la guerre, de vivre en Allemagne de l'Est. Il y meurt en 1968. Pour clore cette évocation décousue mais exaltante écrite au fil d'une inspiration insomniaque et passionnée, une petite histoire morale. Vostell, qui a été influencé par le dadaïsme berlinois et a commencé par des collages photos, se rend à Berlin-Est et va visiter le Musée d'Art Moderne de cette demi-ville. Profusion de croûtes, huiles majestueuses, réalisme socialiste et criard, mais nulle trace de Heartfield, que la R.D.A. offre en grande pompe à nos regards émerveillés d'Occidentaux. Vostell rencontre la veuve du grand dadaïste :

« Comment expliquez-vous, Mme Heartfield, que votre mari n'ait pas fait école à l'Est, mais à l'Ouest ?

— Nous avons dépassé l'étape de la critique artistique, en R.D.A. toute critique est intégrée et utilisée par le Parti... »

Vostell insiste lourdement :

« Mais où peut-on voir les œuvres de votre mari ?

— Chez moi. » ■

DU BEAU, DU BON, DU BÉTON

Un entretien avec Wolf Vostell

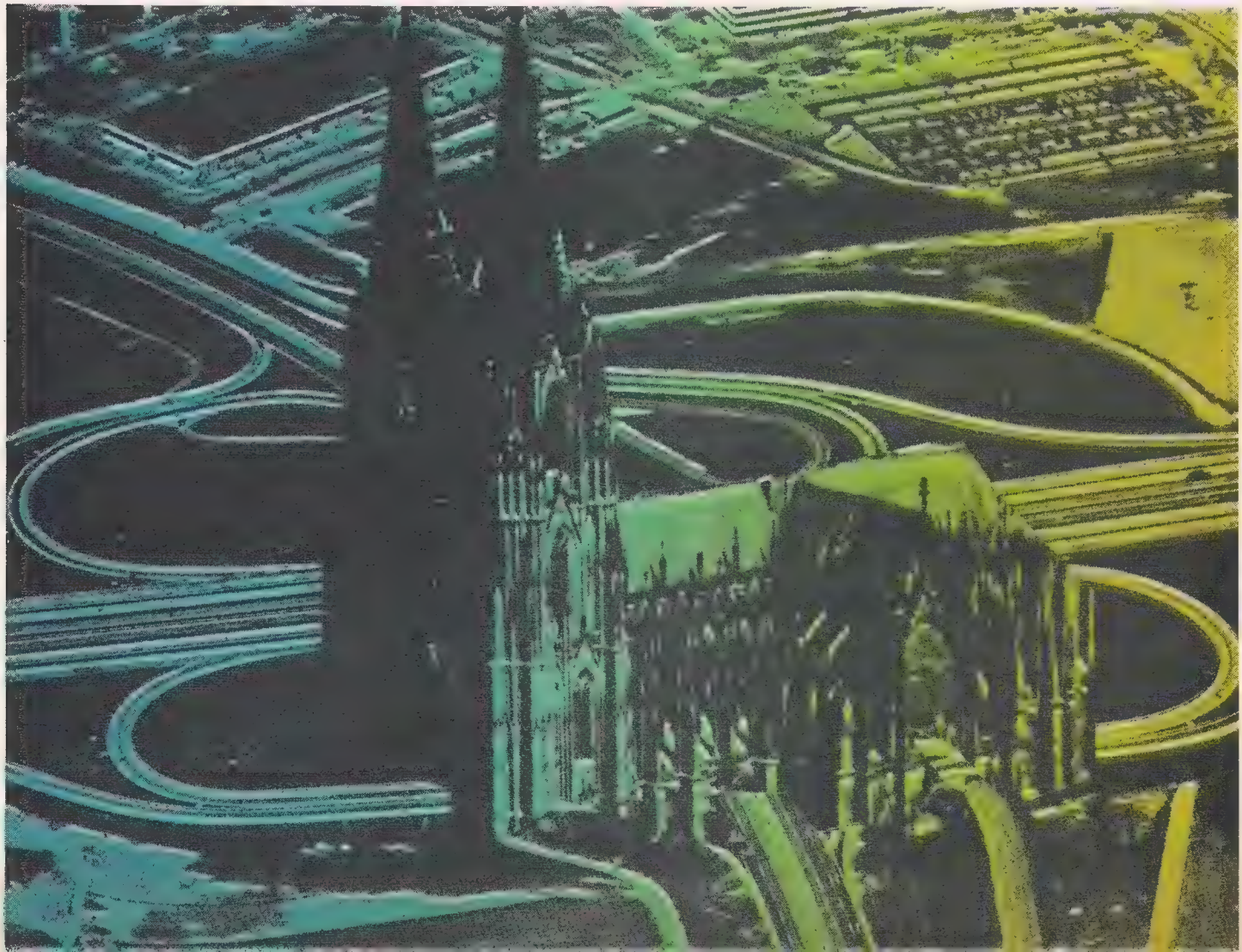
Clac, clacclacclac clac boum ! Dix marteaux de trois kilos tombent sur le toit d'une Cadillac qui gémit. Scritch, scrash, crunch ! Des rateaux rayent les chromes des portières. L'entrée du Musée d'Art Moderne n'est pas habituée à la musique de ce supplice mécanique : la transformation d'une voiture en **cadavre animé.** Une autre salle, le chewing-gum thermoélectronique : deux rangées de barbelés entre lesquelles on marche sur des cuillères et des fourchettes en mastiquant du chewing-gum, une valise à la main. La mastication amplifiée chuinte vivement. Quand les valises passent sous un projecteur, France Inter entrelace ses mélodies à la complainte du chewing-gum. Confusion, mélange des sens, agressions diverses, une sorte de mise en pratique sauvage de la correspondance des sens chère à Baudelaire.

Plus loin, une seconde Cadillac est enfermée par un mur de pains enveloppés dans des journaux. Vingt écrans de télévision te renvoient vingt portraits de toi différents alors que tu t'interroges sur deux femmes nues et un tank russe.

Induction : une barre rafistolée te permet de faire, toi-même, la musique des champs magnétiques. Tu te renseignes sur le happening salade, pendant lequel une centaine de laitues ont sillonné l'Allemagne en train, pourrissant comme bien d'autres choses. Tu peux rire, cette avalanche nous plaît : c'est la rétrospective Vostell à l'Arc, musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson, métro Alma ; à partir du 17 décembre. Un n'importe quoi étonnant, un bric-à-brac critique, une forme d'art qui rappelle beaucoup Dada. Vostell a été un des fondateurs de Fluxus, l'un des seuls mouvement hautement libertaire et joyeusement corrosif depuis la guerre.

L'explosion de Fluxus et du happening a influencé les grandes secousses des années soixante, et plus directement qu'on l'aurait cru. La preuve : les étudiants de Kommune I, qui ont réinventé les manifs, connaissaient Fluxus. Rétrospectivement, beaucoup de monde finit par s'en revendiquer. Comme le surréalisme. Et aujourd'hui Gunther Sachs achète vingt de ces ardoises de Ben où il écrit en toute simplicité : « je suis un bon à rien » ou : « l'art est difficile ».

Il est plus difficile de racheter Vostell, il ne produit que des idées, qui s'ancrent subtilement dans l'inconscient collectif, tout comme les dadaïstes. Il enveloppe une voiture dans une chappe de béton sur un parking public de Cologne. La municipa- →



lité finit complice : elle lutte contre les embouteillages. Il exerce un « art » de la décomposition, de la critique, de l'humour et de la dérision qui rappelle Tzara, les meilleurs Picabia ou le Dali des tous débuts. Ce gros mangeur de quarante ans aux longs cheveux grisonnants, qui ne peint guère, vaut plus que dix barbouilleurs au joli talent :

Quand tu as commencé — comment ? — tu vivais en France...

— Ma première action, je l'ai faite à Paris en 1959 : je déchirais des affiches dans la rue. J'ai demandé aux gens de le faire avec moi et de transformer une publicité en une partition. Je lettrais les affiches pour Cassandre, j'étais ami des peintres affichistes comme Villeglé **(ils peignaient des pans de murs lacérés, c'était aussi l'époque du lettrisme, des concerts de poésie concrète, où le domaine poétique braillait des sons et des bruits d'animaux. Avec, parmi les braillards, Bryan Gysin, l'ami de Burroughs, l'inventeur du cut-up).** L'affiche lacérée, c'était une partition de vie. Il n'était pas très facile d'exposer. L'école de Paris, abstraite, comme Soulages et Bazaine (les vitraux de l'église Saint-Séverin), dominait complètement le marché de l'art. J'ai pu exposer mes collages fin 1960, avec Christo et Lebel, à la galerie « Le Soleil dans la tête ». **(Christo, c'est l'emballeur fou, qui emballe des escaliers, des voitures, la façade des musées, un bout de la côte d'Australie, dans du plastique ficelé. Il a du mal à travailler, comme Vostell, car qui va payer ces gestes magnifiquement dérisoires dont il ne reste rien ?).** Après, j'ai développé le collage. J'avais commencé par la juxtaposition de photos et d'objets trouvés. C'était aussi la démarche du pop art, mais rapidement nous avons voulu intégrer **la vie trouvée.** Duchamp présente un urinoir comme objet d'art. Mais l'usage de l'urinoir est aussi de l'art... Il a fallu quarante ans pour le proclamer. C'est le happening. Nous travaillons avec le comportement des gens. C'est cela l'art des années soixante. **(C'est aussi un peu la démarche d'un Boltanski qui demande à une vieille dame de banlieue de lui prêter les objets, les ustensiles qui remplissent son appartement, et les expose comme des œuvres d'art, avec un regard d'archéologue.)**

Qui faisait des happenings ?

— Kaprow, Lebel et moi.

Les gens du pop art, comme Oldenburg, en faisaient aussi ?

— C'était plutôt un théâtre de galerie, dans un lieu culturel privilégié.

Une des autos bétonnées de Vostell décore un parc à Cologne. Ses téléviseurs souillés. Le happening du chewing gum thermo électronique, *avec toutes ces cuillères sonores qui figurent les ossements des camps de concentration.*

Pour moi, il faut utiliser la télé, les voitures, les accidents, aller dans la rue, là où les formes se constituent. Pas d'utilisation commerciale. D'ailleurs nos actes, la violence ou la spontanéité de nos happenings, ont influencé considérablement le théâtre ou le cinéma **(effectivement, la nouvelle vague au cinéma, la caméra mobile et agitée des cinéastes underground, ou les premières mises en scènes d'Arrabal ou de Jérôme Savary, ou les dessins de Topor, le happening de Jodorowsky, se situent dans la mouvance du pop art et coïncident ou suivent les événements Fluxus).** Seulement, ils n'en n'ont le plus souvent conservé qu'une technique qu'ils ont rendue agréable, bien torchée. Prends **Week-End** de Godard, les délires et les happenings de la fin sont des fantasmes trop esthétiques pour déranger. Le happening doit s'ancrer dans la vie, avec ses dégoulinades, ses excréments ou ses éclairs au café.

Comment a démarré Fluxus ?

— En 1962, nous avons déclaré la vie elle-même comme production acoustique. **(On avait déjà proclamé les locomotives musique symphonique ; en 1913, le futuriste italien Marinotti organise un concert de locomotives gare du Nord. Puis les bruits mécaniques avec Varèse, l'électronique et le hasard avec John Cage.)** Fumer, rigoler, penser, c'est de la grande musique. La plupart des compositeurs qui nous ont rejoint étaient influencés par John Cage : La Monte Young, George Brecht... Curieusement, John Cage avait aussi des peintres parmi ses élèves. Pour moi, la stimulation venait plutôt du dadaïsme berlinois ou des provocations de certains surréalistes, et surtout du constructivisme révolutionnaire russe d'entre 1917 et 1921, avant qu'on enterre Tatlin, Malévitch, Maïakovsky. Certains, comme Ben, ont accentué le côté bouffon de Fluxus. En Allemagne, Fluxus se voulait une critique violente avec ce postulat : il vaut mieux entendre le cri d'un enfant qui a faim ou d'un homme qu'on écrase que le brâme esthétique d'une chanteuse d'opéra. Crois-moi, le

combat n'est pas gagné contre l'esthétisme, le marché de l'art, les institutions. Un concert Fluxus, cela choquait. Comme « Musique Danger n° 18 » de Dick Higgins, il travaillait à la main une énorme motte de beurre de 20 kilos, y enfonçait la tête. Les gens riaient et s'intéressaient jusqu'au moment où il a marché vers eux avec tout le beurre dans les bras, la partie symphonique de l'œuvre.) **Vostell exécutait « Kleenex » : il effaçait avec une huile des pages de « Paris-Match ». L'effaçage était amplifié — scrooch, scrooch...)**

Tu sais, Fluxus a eu un côté anticipatoire sur la société. Il a annoncé les grèves et dénoncé l'irresponsabilité d'aujourd'hui. Maintenant, les happenings sont faits par la société elle-même.

Après 68, plus personne ne pensait à l'art. Or actuellement, on assiste à un retour de l'art pictural. Par exemple l'hyperréalisme.

— C'est la revanche du professeur d'académie et de l'art bourgeois. Il y a de la nostalgie pour un art de salon, sécurisant. Beaucoup d'artistes l'ont compris. Ils font de la peinture, pas de l'art. L'art est anticipation, traduit les courants du siècle, son esprit.

Pourtant, l'hyperréalisme pourrait avoir un côté anticipatoire, comme certains artistes allemands avant la guerre ont anticipé le fascisme.

— ... Je préfère te répondre par une comparaison. Le côté destructif et dialectique dans l'art a donné raison à l'art des années 20, au dadaïme par exemple. Nous, nous en avons donné la continuation. Maintenant, le mouvement qui donne la continuation à la peinture nazie, c'est l'hyperréalisme américain. La bourgeoisie y trouve beaucoup plus de satisfaction que dans l'art destructif. L'art est souvent l'exorcisme de celui qui le produit ou le regarde. Les nazis étaient destructifs dans la réalité mais s'entouraient de peintures idéalistes, de femmes nues. Par contre, les artistes très humains de cette époque faisaient un art destructif qui était condamné. Aujourd'hui, tu vois la même chose. La bourgeoisie capitaliste travaille avec des techniques très raffinées et déteste nos happenings. Elle fait du commerce brutal et dans ses salons collectionne le pop art et l'hyperréalisme.

L'art destructif et critique que tu décris ne doit pas obligatoirement exclure un art qui fabrique des formes. Il n'est pas désagréable d'avoir des monuments dans une ville. Ils situent des époques, ce sont des signes du temps.

— Là, je préfère l'architecture. Les monuments d'aujourd'hui, ce sont les aéroports, où tu as une fantastique complexité de formes, de lumières, d'énergies acoustiques. Pour moi, une visite à Orly me donne plus que mille visites à l'Opéra de Paris ! Un artiste doit utiliser les médias contemporains ; celui qui les refuse ne comprend pas le siècle. Peinture sur toile ou crayon sur papier restent des choses merveilleuses, comme un livre reste merveilleux tout autant qu'une bande vidéo, mais il faut insister sur la différence. Je suis heureux de vivre dans un monde où l'automobile, la télé, l'avion jouent un tel rôle dans notre vie, même si j'en expose la décomposition.

Que se passe-t-il en Allemagne pour l'instant ?

— C'est souvent triste. En Allemagne comme ailleurs, la nouvelle génération veut avoir la plus grande liberté possible sans prendre de responsabilités. Or, on ne peut avoir de liberté dans l'art et dans la vie sans être responsable, sans faire d'efforts. Certains artistes sont obligés de dénoncer cette attitude. Mon art paraît destructif mais il est constructif à la longue. Moins destructif en tout cas qu'une société d'intolérance et de violence industrielle. Les grèves, les contestations, sont une défense des travailleurs — une défense n'a rien de positif. Je regrette que cette société se nourrisse de haine. Que les industriels détestent les étudiants en Allemagne, à un point inimaginable...

Et que font les étudiants ?

— Je les connais mal. Je crois qu'ils n'ont pas la distance nécessaire pour comprendre que le chemin actuel de la société est beaucoup plus dangereux qu'il y a dix ans. La rébellion des étudiants en Europe était une des dernières tentatives pour reconstruire une vie potable.

Beaucoup d'anciens de Kommune I se sont réintégrés dans la société, ne font plus de politique. Si Vostell continue son art, c'est pour ne pas laisser le terrain à la bourgeoisie, parce qu'il le croit utile à un monde meilleur. Mais rien n'a été filmé, Fluxus ne se prenait pas au sérieux. Maintenant, on en fait des archives. Le moment le plus signifiant de l'art restera toujours très, très underground, avec dix spectateurs. C'est la vie...

Happening de Swingin' Pinceau.

le raz-de-marée folk

Huit heures du soir dans une ferme isolée au bout d'un hameau du Poitou. Une vingtaine de jeunes gens sèchent leurs pantalons imbibés de boue devant la cheminée, une douzaine de vieux du village boivent du rouge à la grande table. On va faire une veillée, il y a bien cinquante ans que ce n'était pas arrivé dans la région. Les jeunes sortent un accordéon, des violons, un cornet à piston, quelques guitares, d'autres se mettent à danser les vieux pas de la région, la marchoise, la trépignante ou le rondeau. Les vieux se dégèlent, les souvenirs remontent à la surface, les anecdotes fusent, une dame un peu éméchée se lève pour en pousser une. Cinq micros se braquent aussitôt, les doigts agiles enclenchent les touches des magnétophones qui ronronnent, éparpillés sur le sol. Horreur et épouvante, elle chante « Rikita, jolie fleur de java » — on lui a toujours dit que c'était mieux que les airs à danser ou les berceuses de la grand-mère. Peu importe. Il surgira bien une de ces chansons antiques, médiévales peut-être, un conte encore inconnu, une nouvelle variante d'un pas de danse : autant de bribes d'une culture qui s'abîmait dans le néant, sauvée à la dernière minute par l'électronique et l'enthousiasme d'une poignée de mordus qui vont fouiller jusqu'au fond de mémoires empoussiérées.

« Il y a dix ans, si quelqu'un s'était renseigné sur la musique traditionnelle dans la région, on lui aurait répondu qu'il n'y avait rien : le Poitou était un pays sans folklore, un simple lieu de passage. Aujourd'hui, on commence à connaître ce qui reste, et ce n'est pas rien ». André Pacher n'a presque pas dormi depuis trois jours : il a piloté du matin au soir une équipe de la troisième chaîne de télévision dans les villages du Poitou, et fini ses journées par les répétitions de son groupe. Depuis quelques années déjà, il a lâché son métier d'instituteur pour s'occuper à plein temps de ce vaste repêchage. Organisé par trois ou quatre animateurs permanents, le mouvement passionne des dizaines de bénévoles, pour la plupart des jeunes, répartis en plusieurs associations, centres culturels, troupes de danse et groupe musicaux. Pacher appelle ça « opération sauvetage ». « Le type de la télé m'a dit que c'est un peu tarte, ça fait « mission impossible ». D'accord, mais il s'agit exactement de ça : il y a une culture en perdition, on essaie de la rattraper in extremis. Il a commencé à piger quand on lui a fait faire tous les kilomètres pour aller voir les vieux : « la densité des témoins est très mince. »

Il faut faire vite : la culture traditionnelle fout le camp. Fondée sur la transmission orale et familiale, elle n'a pas eu droit à l'attention de l'histoire, exclusivement occupée par le matériau écrit. Elle n'existe que dans la tête de ses témoins, au fond de recoins oubliés du lobe pré-frontal, recouverte par les tas de débris de la société industrielle, instruction publique, chansons de variétés, télévision et produit standardisés. Et les témoins, il en disparaît quelques uns tous les jours.

Quand la Marchoise, le groupe le plus actif du Poitou, rencontre Aimé Bozier, quatre-vingt ans, ce dernier n'a pas empoigné son violon depuis quinze ans : les musiciens encore vivants ont souvent perdu le goût de jouer. S'ils persévèrent, c'est tout seuls dans leur salle à manger : ils n'ont plus d'auditoire, plus de noces et de veillées. On ne s'invite plus à la campagne, on reste chez soi et on regarde la télé. Le dernier cornemuseux dont la Marchoise ait appris l'existence, on lui a immédiatement rendu visite : sa cornemuse achevait juste de se consumer dans la cheminée. De temps en temps, on tombe sur une aubaine, comme cette vieille conteuse élevée par sa grand-mère : on saute d'un coup quatre générations. La Marchoise l'a enregistrée, il était plus que temps : elle est morte il y a deux ans. Bien démarré par les groupes du Poitou et des Charentes ou par le Conservatoire occitan de Toulouse, ce travail devrait se généraliser à toutes les régions de France : on est encore très loin du compte. Heureusement, depuis cinq ans, le mouvement se gonfle d'un apport inattendu : les jeunes musiciens des grandes villes se passionnent pour la musique traditionnelle et sillonnent la France pour l'écouter, l'enregistrer et l'apprendre. Le plus ancien folk club, le Club du Bourdon, regroupe près d'un millier d'adhérents sur Paris. **L'escargot**, le journal de « Folk Song International », recense une soixante de folk clubs dans son numéro de la rentrée. Et encore, il ne cite que ceux qui ont répondu à leur circulaire.

La génération des folk clubs est bien celle des citadins d'après mai 68, avec leur désir de communication directe et spontanée et l'opposition de principe aux circuits com-

merciaux. Les folk clubs y parviennent : tout se passe à la base et à l'échelle humaine, les concerts sont joyeux, les danses instaurent des vibrations enthousiastes, une atmosphère où tout le monde peut s'accoster et se parler. Moins méthodiques que les groupes ruraux dans leur activité d'enquête et de collectage, les folk clubs n'en ont pas moins exhumé une quantité considérable de chansons, de danses et de techniques instrumentales. De ce répertoire ils ont réussi à faire une musique vivante et changeante qui commence à faire son chemin : les festivals folk font le plein, un bal folk dans la région parisienne est sûr de drainer un millier de spectateurs, les disques accrochent : peu à peu, des noms émergent, des groupes trouvent leur style, de sacrés musiciens surgissent. Le folk bouillonne et dégage cette énergie chaleureuse qui précède toutes les grandes explosions.

Le mouvement folk s'est donné le temps de mûrir, il couve bien depuis dix ans. Prenez n'importe quel lycée parisien vers 1968 : on y rencontre trois types de musiciens : un fils de musicien classique se destine résolument au conservatoire, pour devenir virtuose, chef ou compositeur ; une dizaine d'individus hirsutes se passionnent pour Eric Clapton et le blues anglais tout en découvrant la défonce. Restent une ou deux créatures étranges, proches du groupe précédent par le vêtement, le cheveu et les amitiés. Leurs lubies bizarres les mettent pourtant à l'écart, relégués au rang de spécimens rares. Pensez donc, ils n'aiment pas trop le joint, et préfèrent obstinément leur vulgaire guitare acoustique aux rutilantes Stratocasters. Bref, ce sont les musiciens folk. A l'époque, le folk est une chapelle, une curiosité une page rébarbative en petits caractères à la fin des journaux pop, une soirée pas cher pour boucher un trou dans la programmation d'une M.J.C.

Les musiciens folk n'ont pas commencé par la musique française. Certains se risquent à chanter une bourrée avec l'accent apysan. Mais la tradition française semble bien trop pauvre pour créer un répertoire. Les choses sérieuses sont ailleurs : en Amérique surtout, où la chanson traditionnelle est préservée grâce à des générations d'intrépides collecteurs qui sillonnent les Etats-Unis, enregistrent, notent, publient, chantent, adaptent, greffent, politisent. Entre un folklore moribond et une musique vivante, malgré l'obstacle de la langue, les musiciens français choisissent le « folk song » : on chante Pete Seeger et Woody Guthrie, le blues rural, on joue le bluegrass et, encore plus primitive, la « old time music » américaine à peine extirpée de ses racines britanniques. Au gré des modes qui parcourent le petit mouvement folk, un itinéraire se dessine. **Gabriel Yacoub** se souvient : « J'ai toujours aimé les musiques modales, d'abord l'old time music, puis la musique irlandaise. Je jouais avec René Werner, violoniste émérite, des gigues irlandaises, la tradition celtique de Grande-Bretagne. Le pas suivant, **Alan Stivell** me l'a fait franchir. Je suis resté deux ans dans son groupe à jouer la musique bretonne. J'y ai découvert aussi les instruments électriques. » Quand Gabriel commence à rassembler des titres pour son futur disque, « Pierre de Grenoble », il n'a rien d'un pionnier. « Grand-mère Funibus existait depuis trois ans, les musiciens de Mélusine faisaient de la musique française depuis cinq ou six ans déjà. »

enfile mon aiguille
si tu l'enfiles pas bien
je te ferai mordre
par mon petit chien

Pour moi, et je ne dois pas être le seul dans mon cas, « Pierre de Grenoble » marque la grande porte d'entrée, le coup de bélier qui a fêlé d'un coup ma carapace de vieux journaliste de rock racorni, la brèche à travers laquelle tout le reste s'est engouffré, à tel point qu'il me vient des envies de brader ma discothèque. Le disque rassemble autour de Gabriel et Marie Yacoub quelques-uns des meilleurs musiciens de folk français, et se termine en apothéose par la chanson qui donne son titre à l'album. C'est une histoire d'amoureux séparés par la guerre et la mort, comme des centaines d'autres ballades populaires. L'air vient de Lyon, Grand-mère Funibus en chante une autre version sur son disque, mais elle n'a pas la perfection que lui ont donnée Gabriel Yacoub et ses compagnons : la chanson s'ouvre sur un bourdon de tampoura (la note tenue dans la musique indienne), bientôt doublé d'un accord d'harmonium. Autour de cette ligne les instruments ondoient et dessinent une superbe tapisserie, charpentée par les arpèges de la guitare acoustique et du dulcimer. Le chant à plusieurs voix, avance comme une procession. Dan Le Bras, le guitariste d'Alan Stivell, place des phrases ciselées dans le bronze, la vielle de Christian Leroy-Gour'han est aigre comme un « ghaita » de derviches, et le tout s'achève sur un changement de rythme avec l'entrée d'un magnifique thème de la Renaissance lancé à la cromorne par Alan Kloatr, tandis que le violon s'enroule et serpente et que le tambour sonne la marche funèbre.

Gabriel a bien conçu son disque comme une initiation : « Je n'y connaissais rien en musique française. Je me suis documenté pendant un an, j'ai cherché des matériaux variés et immédiatement accessibles, quelque chose qui donne envie de s'intéresser à cette musique. » Le disque n'a pas seulement ouvert les oreilles du public, il a aussi donné des idées aux musiciens folk. « Beaucoup de musiciens jouaient de la musique française, mais il restait une grosse lacune à combler. Par « snobisme folk », à cause de préjugés philosophiques et politiques, ils s'imposaient des contraintes : il ne fallait pas enregistrer parce que c'était une concession au business, le folk vivant devait se pratiquer en personne ou pas du tout. » Aujourd'hui, le mouvement folk a surmonté ses répugnances envers le disque : on ne peut cracher sur un tel moyen de diffusion sous peine de s'enfermer dans un ghetto et de laisser le champ libre à tous les mauvais coups des vedettes de variétés sur le retour. Quelques mois après « Pierre de Grenoble », Gabriel rassemble **Malicorne**, un groupe de quatre musiciens qui utilise aussi bien les instruments anciens que la basse et la guitare électrique, et se produit sur scène avec l'amplification familière aux groupes de rock. Les autres groupes de folk français réprouvent les instruments électriques. Certains insistent sur l'emploi des instruments traditionnels, d'autres se servent de percussions orientales, de guimbardes ou d'inventions américaines comme le dulcimer ou les cuillers.

Impossible de présenter tous les groupes nés des folk clubs, trois pages n'y suffiraient pas. Déjà une bonne quinzaine de disques présentent leur travail. Nous recommandons chaudement les deux disques qui réunissent à peu près tous les musiciens du Bourdon, un bon échantillonnage : « Musique populaire d'expression française » et « Chansons à répondre et à danser ». Un autre grand favori : « Gabriel valse-bal folk », par les Toussaint et Perlimpimpin, un joyeux disque de danses qui contient un dépliant explicatif avec les schémas de quelques danses. L'outil est précieux, car on n'improvise pas une polka ou un rondeau, il vaut bien mieux connaître les pas pour prendre son pied. Pour le reste, la fête de **Gigue**, les 30 novembre et 1er décembre au théâtre Romain-Rolland à Villejuif (voir le calendrier) devrait permettre de faire le point, il y a seize groupes au programme.

L'activité des musiciens folk ne se limite pas aux groupes constitués : le folk a horreur de tout ce qui est permanent et fixé. Certains musiciens sont dans la nature et s'en portent très bien : **Ben** est tout en hauteur, surmonté par une imposante tignasse frisée qui lui rajoute encore dix centimètres. Son groupe, **Grand-mère Funibus**, s'est éparpillé, il se produit dans des formations différentes au hasard des rencontres. Ben vit en Provence et se balade beaucoup. Il n'est pas le seul dans son cas et parle volontiers de « nous », un vaste groupe informe de tous les musiciens folk qu'il connaît et qui vivent à la campagne. « Il y a des gars en Lorraine, dans les Alpes, il y en a dans mon coin, et puis du côté de chez Petit Pierre, et à Bordeaux, partout. On joue chez nous, on se déplace, on va faire de la musique de maison en maison. » Pour quinze jours à Paris, Ben trimballe son barda chez tous ses amis : deux violons et de gros sacs pleins de petits instru-

ments à vent ou de percussion. « Je veux être sûr de pouvoir faire de la musique au moment et dans l'endroit où j'en aurai envie. » A la campagne, la musique rejoint vite la vie quotidienne. Des mariages ? Il en a bien fait une dizaine. Lui et ses compagnons ont aussi préparé pendant un mois le mardi-gras au village, à l'aide de cent cinquante enfants déguisés à qui ils ont appris les danses paysannes.

On pourra ricaner et traiter les musiciens de gentils rêveurs. Pourquoi reconstituer, en plein XXe siècle, la musique d'une époque révolue ? N'est-ce pas faire preuve d'une nostalgie un brin réactionnaire ? L'histoire peut-elle faire machine arrière ? Chacun apporte une réponse différente, selon son itinéraire personnel et selon son milieu. Pour André Pacher, la question est politique. « J'ai assisté à la « pacification » en Kabylie, et j'ai vu la colonisation à l'œuvre : tout un peuple de paysans complètement écrasé par la civilisation du fric, des gens brisés, exploités, le règne des profiteurs. Quand je suis revenu chez moi, la similitude m'a sauté aux yeux. »

Mais suffit-il de recueillir une tradition cassée pour la faire revivre ? Pour **Pierre Chevrier,** l'animateur de la Marchoise, « notre attitude est scientifique, pas sentimentale. On fait des fichiers, des archives, on épingle, parce que c'est bien mort. C'est fichu, à brève échéance. Nous vivons les dernières années pour faire ce boulot. On les tue ». Un peu grinçant, Chevrier : il avait même rebaptisé le bulletin de liaison de la Marchoise : « Le jour des poires, le journal qui grimace pour faire croire qu'il rit. » Bah, il a beau jouer les Cassandre, toute son activité oppose un démenti à son drôle de pessimisme. « Allez ho ! Tout de suite, on enchaîne par la trépignante ! » comme ça à un train d'enfer toute la soirée, tout ça pour la science ? Allons donc ! Plutôt pour le pied.

Pour le pied aussi, les jeunes musiciens des villes apprennent les vieilles chansons, jouent de la vielle à roue, de l'accordéon diatonique ou de l'épinette des Vosges. Pour Gabriel Yacoub, « une chanson de rock ou de variétés, un seul type l'a composée. Une chanson folk, des milliers de gens y ont contribué : elle arrive à une sorte de perfection musicale ». Devant les accusations de passéisme, les musiciens folk rient doucement : ils n'ont jamais prétendu faire de la « musique traditionnelle ». « Ce serait une imposture », déclare **Jean-François Dutertre,** musicien du groupe Mélusine et rédacteur en chef de **Gigue.** « Dans les soirées de villages, on dansait sur des « tralalas ». On ne chantait jamais à plusieurs voix, et les orchestres ne dépassaient pas le duo. Les citadins ne se satisfont pas d'un violon tout seul ou de la voix nue. Notre musique suit le goût contemporain. On crée des accompagnements, des combinaisons de voix et d'instruments, des alliances de son. »

Mais les paroles ? Bien sûr, certains textes ont perdu tout leur sens, mais il en reste beaucoup qui résonnent encore profondément. Dans l'immense répertoire des chansons populaires, le folk prend ce qui lui convient, et s'attache à quelques grands thèmes. Est-ce anachronique de parler de la fille qu'on aime ou d'un soldat qui meurt à la guerre ? Il y a aussi les chansons à rêver, légendes fantastiques qui n'ont rien perdu de leur pouvoir, les grosses rigolades, et toutes les onomatopées rythmiques, pour le pur plaisir de faire sonner ses cordes vocales. Il y a la vision franche et joyeuse de la sexualité : « quand j'étais fille à marier, j'étais belle et galante. Beaucoup d'amants venaient me voir à minuit dans ma chambre. Ne venaient pas ni un ni deux, venaient de vingt à trente » ! Il y a toutes les chansons réalistes et celles qui content les amertumes de la condition féminine et qu'affectionne Catherine Périer — la femme enfermée au couvent, la fille engrossée par des soldats, qui enterre son enfant et que la justice condamne à mort, la femme vieillissante qui regrette d'avoir trop fait la fine bouche devant ses prétendants.

Il arrive que les musiciens folk composent. Il y a cinq chansons originales dans « Prefolk », un disque de chant sans accompagnement exécuté par les trois musiciens de Mélusine. Impossible de les distinguer des airs authentiques, mais les « faux » sont parfois aussi beaux que les vrais, et cela fait déjà plusieurs jours que « La belle est au jardin d'amour » de Jean-Loup Baly (sur le disque « Chansons à répondre et à danser ») me trotte dans la tête comme une vieille ballade, « Pierre de Grenoble » ou « La blanche biche » (Grand-mère Funibus). « Quand Jean-Loup est un peu saoul, il ne peut pas s'empêcher d'écrire une chanson », commente Dutertre. « Et Yvon en a déjà composé de soixante à quatre-vingts. »

Ne vous y trompez pas : la chanson traditionnelle est une fameuse école, elle peut vous apprendre tout ce dont le rock français, par exemple, aurait bien besoin : la sobriété et l'efficacité du langage, comment raconter une histoire et amener un dénouement, comment poser un texte sur une mélodie, des timbres, des accents et des inflexions grâce auxquels le français devient miraculeusement une langue taillée pour le chant.

Et quels instruments ! A l'époque du synthétiseur et du studio d'enregistrement, on n'imaginait guère que tant de sonorités nouvelles viendraient des instruments acoustiques. Il faut se rendre à l'évidence : les combinaisons sont en nombre infini. Prenez la vielle à roue, première en date de ces redécouvertes : une plainte nasillarde, aiguë, mobile comme une musique arabe, toujours appuyée sur la note tenue, le bourdon, cordes à vide frottées en permanence par l'archet en forme de roue. En prime, de savants coups de poignet en tournant la manivelle produisent des grincements rythmiques. La vielle est un orchestre à elle seule, tout comme la cornemuse, dont le bourdon est un accord riche aux basses profondes. D'ailleurs, toutes deux se sont appelées « symphonia ». Une autre redécouverte de taille : l'accordéon, longtemps synonyme d'Yvette Horner, honni, vomi, vilipendé par les jeunes citadins. Voilà qu'on retrouve les danses à l'irrésistible mouvement tournant né d'une mélodie circulaire et d'un vigoureux rythme d'accompagnement sur le second clavier, le tout propulsé par le grand vent du soufflet !

Ils arrivent par nuées, on les voit peu à peu apparaître à la devanture des magasins de musique : instruments à cordes qui se jouent à plat sur les genoux, le dulcimer et l'épinette des Vosges, sons cristallins enluminés par les frottements du bourdon ; instruments à vent au ton nasillard qui s'allument sous l'ornement et l'arabesque, bombardes, cromornes ou hautbois du Poitou. Les instruments familiers conviennent aussi bien : le violon, adopté avec enthousiasme par toutes les musiques orientales, fut aussi l'instrument favori des musiciens de village. Guitares, mandole et mandoline, banjo, flûtes, tout est bon, sans parler des percussions. Mais prenez garde ! A écouter innocemment du folk par doses renouvelées, on finit vite par ressentir une envie démangeante de tâter aux instruments et de se faire musicien. Le rock avait déjà le même

→

→
genre d'effet, mais le folk a un avantage indéniable : les instruments coûtent beaucoup moins cher. Enfin, pas tous : une bonne vielle, ce n'est pas donné. Mais un dulcimer ordinaire coûte 200 F, les meilleurs coûtent 600 F à la Boîte à Folk à Agen.

Apprendre un instrument, ce n'est pas trop compliqué. Les musiciens des folk-clubs sont tout à fait prêts à faire partager leur savoir. Pas des cours, on appelle plutôt ça des « ateliers » et il n'y a pas qu'une différence de mots. Comme dit Catherine Périer, « la musique populaire est fondamentalement d'usage intimiste : si elle est présentée à un grand nombre, dans les festivals ou les concerts, c'est seulement pour donner à plus de gens l'envie de la faire à la maison ou en petits cercles ». S'il n'y a pas de folk-club à portée de la main, on peut essayer tout seul, armé de la pochette du disque Chant du Monde « Special Instrumental », d'une méthode et de quelques airs publiés dans **Gigue** ou **l'Escargot.** Ou même rien de tout cela : juste une conversation entre soi et l'instrument. Si le rapport est bon, il se renouvellera souvent, le reste suivra.

Là encore, notre époque a la partie belle. Le père Bozier, le roi des violoneux du Poitou, a déboursé quarante - trois francs pour son premier violon, plus le transport à Poitiers ; des mois de travail. Aller à Poitiers, ça n'a pas dû lui arriver trois fois en soixante-quinze ans. Aujourd'hui, n'importe quel blanc-bec s'achète un violon sur son argent de poche, quand il ne le découvre pas dans un grenier.

Déjà, une sorte de dinosaure fait trembler l'horizon : la « mode folk » est sur ses rails, et personne n'y voit rien de bon. En Bretagne déjà, le phénomène a pris des proportions alarmantes : les groupes de « pop celtique » pullulent et la médiocrité s'installe, on se copie les uns les autres sans faire l'effort ni de trouver un style original, ni d'explorer le patrimoine traditionnel pendant qu'il en est encore temps. Les disques pleuvent et se ressemblent, le fest-noz est un bon moyen de gagner de l'argent vite fait, les marques bretonnes saturent le marché de disques hâtifs et interchangeables.

Mais le show-business parisien commence à s'en mêler, et on peut craindre le pire : le folk matraqué à la radio jusqu'à en dégoûter ses plus fervents disciples, de la vielle et de la cornemuse dans les disques de Sheila (des suggestions : « Je suis une fille de paysans », « Vive le folklore berrichon ! », « En passant par la Lorraine »), « Pierre de Grenoble » chanté par Rika Zaraï, les chansons traditionnelles déposées à la S.A.C.E.M. par les ringards qui auront changé trois virgules, la première « comédie musicale folk » sur les grands boulevards, vous voyez d'ici le tableau.

Déjà Guy Béart et Nana Mouskouri donnent dans la chanson populaire. Déjà les marques de disques montrent des exemples de leur tact : Pathé-Marconi a trouvé le titre idiot de « Prefolk » pour un disque de trois musiciens de Mélusine qui n'en demandaient pas tant. Quant au « Soporific String Band », qui joue de la musique celtique et des solos jazzy, un mélange un peu mou mais inventif, ce groupe parisien suscitait la sympathie grâce à ce nom dénué de prétentions. Les rebaptiser **Gwendal,** ça fout tout en l'air, et pourquoi pas les déguiser en paysans bretons, pendant qu'on y est : dans le genre Calchakis, tous les coups sont permis, on sait bien qu'ils rapportent.

Que faire ? Catherine Périer (le Bourdon) hausse les épaules : « C'est un mauvais moment à passer. » — « Comment ! », s'indigne Nicolas Cayla (Folk Song International) « mais c'est notre grand moment ! Il faut absolument qu'on soit là. Seulement, on ne sait pas exactement où... » Il va falloir naviguer à la godille. « En fait, on a peur de se retrouver comme un bouchon en pleine mer. »

à la saison des asperges les filles du canton

La mode folk inquiète encore plus les groupes ruraux. André Pacher explique : « Paris et la campagne, c'est une bataille culturelle entre le pot de terre et le pot de fer. On a démarré lentement quelque chose, et tout à coup, à cause d'une mode, on risque de ne plus faire le poids. Paris a le monopole de la vie et de la diffusion culturelles. On a peur de se retrouver dans la situation du cultivateur qui n'est pas maître des produits qu'il fabrique. On fait exactement un boulot de paysan, on bosse toute l'année, on n'a pas envie d'être dépossédé, ou que d'autres qui n'ont rien fait en tirent des profits commerciaux. »

Qui va l'emporter ? Je crains, lecteur, de devoir terminer cet article sans résoudre ce suspense passionnant. Musique populaire et récupération, c'est toujours la même histoire, la partie n'est jamais jouée. Le folk français sera-t-il un produit de consommation, une « musique au goût sauvage » à jeter après usage, ou bien verra-t-on le grand élan créateur des masses, une épinette dans chaque foyer, un bal hebdomadaire sur toutes les places publiques, des millions de vielleux, de violoneux et d'accordéonistes ? Tiens, j'ai bien envie de parier pour la deuxième solution, merde ! Et comme dit cette chanson du Berry :

Si l'Bon Dieu m'donne un garçon
Á la saison des asperges
Tout' les filles du canton
Pourront faire brûler un cierge
Ça s'ra un gars ben heureux
Car i's'ra cornemuseux.

Jean-Pierre Lentin.

ADRESSES

Folk Song International, 202, rue du Château-des-Rentiers. La cotisation permet de recevoir **l'Escargot** (nouvelles, calendrier des concerts folk, adresses des folk-clubs, critiques de disques, tablatures et le reste) et de bénéficier d'alléchantes réductions sur une impressionnante liste de disques folk, sortis en France ou importés.
Gigue, revue de folk, 3 F (18, rue Saint-Antoine, Paris-4e) ; surtout des articles de fond, interviews, critiques de disques.
Les folk-clubs parisiens : **Le Bourdon,** tous les lundis soir au sous-sol du théâtre de la Cité Internationale (bd Jourdan, en face du métro Cité Universitaire). Se renseigner sur leurs ateliers (danses, instruments divers). Contact pour le Bourdon : 13, rue de la Reine-Blanche, Paris-13e. La Vieille Herbe : tous les mardis soir, 12, rue Censier, Paris-5e. Pour les autres, acheter le numéro 13-14 de l'**Escargot.** got).
Les magasins : Central Folk, 25, bd de Clichy, Paris-9e. Quincampoix, 38, rue Quincampoix, Paris-4e. La boîte à folk, 54, rue Richard-Cœur-de-Lyon, 47-Agen. Et un magasin qui vient de s'ouvrir et qui diffuse les disques « Expression spontanée » et tous les disques vendus par Folk Song International : Alternative, 11, rue Bernard-Palissy, Paris-6e.

DISCOGRAPHIE

LES MEMBRES DU BOURDON
Chansons à répondre et à danser (Chant du Monde).
Musique populaire d'expression française (Folk Song International).
Jean-François Dutertre, L'épinette des Vosges (Chant du Monde).
Dutertre, Guilcher et Baly, **Prefolk** (Pathé) et **Mélusine** (à paraître, sans doute chez Chant du Monde).
Catherine Périer (Chand du Monde).
Phil et Emmanuelle Fromont, **La maumariée** (Sonopresse).

LES FESTIVALS
Lambesc, 1970, Malataverne, 1971, Pons, 1973 (Folk Song International).
Vesdun, 1972 (Prodisc).

D'AUTRES GROUPES
Pierre de Grenoble (Barclay).
Malicorne (Hexagone, dist. WEA).
Les Toussaint et cousins, Perlimpinpin, « Gabriel valse - bal folk » (Chant du Monde).
Aristide Padygros (Cornelia - dist. Discodis).
Grand-mère Funibus (Barclay).
Claude Flagel, « La vieille » (Chant du Monde).
Le galoubet provençal (Chant du Monde).

LES DOCUMENTS
Aimé Bozier (violon), **Albert Guillé** (accordéon diatonique) et un album d'enregistrements divers ont été édités par la Marchoise, 86160 Gençay. Pour l'Occitanie, disques Junqué (64110 Jurançon). Les disques Chant du Monde doivent démarrer une série consacrée au collectage (le Bourdon, la Marchoise, et d'autres).

LA MUSIQUE ANCIENNE
(Sélection)
Musique de danse de la Renaissance (Archiv).
Danseries de la Renaissance des Editeurs Anversois (disques M.B.M., Bruxelles).
Stage de musique ancienne de Chapeau Cornu (Prodisc).
Les Ménestriers (deux albums parus, disques du Cavalier).
Les musiciens de Provence (Arion).

LA MUSIQUE BRETONNE
Impossible de citer tous les disques, voici une succincte sélection :
Alan Stivell, An langonned (Fontana).
Assemblée des sonneurs de biniou et de bombarde de Bretagne (Arfolk).
J.-C. Legat et L. Huel, bombarde et orgue (Arfolk).
Sonerien Du (Arfolk).
Satanezet (Elia).
Et si vous aimez la musique française, il y a peu de chance pour que vous crachiez sur la musique irlandaise, écossaise, cajun et québécoise, mais, franchement, ça nous entraînerait trop loin.

mosik news

Pieds (pointure 43-45)

Can, « Soon over Babaluma » (United Artists). Le précédent, « Limited edition » (disponible seulement en importation) était un apéritif. Voici le vrai nouvel album de Can sans Damo, le chanteur japonais (aujourd'hui témoin de Jéhovah) : deux musiciens se sont mis à chanter, dans un style divagant qui rappelle nettement Damo, le guitariste commence à jouer du violon, Can se diversifie, discipline ses enregistrements en gardant son incroyabe appétit de découvertes sonores. Can doit être le seul groupe au monde capable de sortir tous les ans un album bourré d'idées neuves. Ceui-ci est moins éthéré et plus énergique que « Future days », en tout cas aussi bon.

Shawn Phillips, « Furthermore » (Barclay). Depuis que Tim Buckley a décidé de swinguer à tout prix, la voie est libre pour Shawn Phillips : c'est le plus lyrique et le plus imprévisible des chanteurs américains, de la ballade folk au chaos électro-acoustique en passant par les tartines romantiques du grand orchestre et de méchants rythmes électriques, le tout parfaitement exécuté dans tous ses détails, arrangements, prise de son, enchaînements au quart de poil : le tableau de maître du mois.

Dollar Brand, « Ancient Africa » (Japo - dist. Polydor). Juste un piano. Un grand piano bousculé, martelé, caressé, écartelé par un musicien fou qui pourrait en jouer la nuit entière. On n'a rien contre Keith Jarrett ou Chick Corea et leurs solos en faux Debussy, mais Dollar Brand les enfonce par l'énergie, le souffle, la chaleur torride et la transe.

Pieds bots (pointure 39-40)

Portsmouth Sinfonia « plays the popular classics » (Transatlantic). Il n'y a que des Anglais pour faire ça : Bach, Beethoven, Tchaïkovski, Grieg, Strauss et Bizet exécutés par un grand orchestre de musiciens qui savent à peine jouer de leur instrument et accumulent joyeusement les couac : **Eno** dirige l'enregistrement, joue de la clarinette, et commente : « c'est une situation musicale extraordinaire, à l'intérieur de laquelle les fautes d'interprétation peuvent être considérées comme autant d'effets musicaux importants en raison de leur aspect involontaire. » C'est, au choix, la redécouverte des grands classiques, le disque le plus désopilant de l'année, ou une cacophonie scandaleuse. Mais Portsmouth Sinfonia reste de toute façon un monument.

Le Grand Magic Circus : « Les contes de fée racontés de travers : le grand méchant cochon et les trois gentils petits loups » (Saravah). Il n'y a que le Magic Circus pour faire une quarante minutes de bêtises, d'idioties, de niaiseries, de sottises, d'insanités, d'absurdités, d'âneries, d'inepties, d'imbécillités et de nigauderies, tout ça enregistré spécialement à l'intention des petits nenfants. Terrifiant.

Pieds (pointure 39-42)

Jacques Higelin, « BBH 74 » (EMI). Pathé-Marconi est fier d'avoir récupéré ce marginal écœuré par l'underground et sa dèche perpétuelle. Il a de drôles d'idées, Higelin : le voilà qui fait du hard rock et qui braille à tue-tête des textes hargneux en diable, qui sentent le trottoir, le néon, les mégots, les bad trips et les grincements de dents, la rage et l'électricité. Tout ce que fabrique Higelin sue la classe, on pense au Dylan des grandes années, mais quand même, on étouffe un peu dans le monoxyde de carbone. On respirait mieux sur les albums passés. Tenez, j'ai redécouvert le « Higelin » (Saravah, SH 10020) et sa deuxième face, la « musique rituelle du mont des Abesses », pour banjo, flûte (Jean Querlier) et psalmodie arabe. J'avais craché dessus à l'époque, je n'étais qu'un petit con, une pauvre pomme, une niquedouille, c'est une face superbe. Comme quoi il ne faut jamais croire les critiques.

Larry Martin, « After school rambler » (Saravah). Larry est un guitariste de studio en France depuis quelques années, où il a refait les parties de guitare sur d'innombrables disques de groupes français aux talents approximatifs. Voici enfin sa technique au profit de sa propre musique. Il était grand temps. Du rock enballé dans l'enthousiasme qui pète des flammes sans prétendre aux yeux, c'est devenu assez rare pour être signalé. En plus, Larry chante comme Mick Jagger en 1965, ce qui nous rappelle de bons souvenirs.

Musique planante (bis)

Suite à l'appel aux groupes français planants lancé dans le dernier numéro, Actuel a reçu la visite d'un couple de musiciens à la mine défaite et a écouté leur bande. Leurs déboires confirment tous nos soupçons : ce n'est pas de la tarte de jouer de la musique planante dans la France d'aujourd'hui. Ils ont eu l'idée saugrenue de quitter leur boulot pour se consacrer à la musique, et vivent par conséquent de clopinettes et d'eau fraîche. Ils jouent de la musique répétitive au piano électrique, une basse, un ampli et une chambre d'écho, et c'est très écoutable. Ils s'appellent **Après l'apocalypse**. Ecrivez-leur pour leur remonter le moral : Marc et Marie-Claude Rodriguez, 116, rue du Théâtre, Paris (15e). **Heldon** a pourtant prouvé que la situation n'est pas désespérée, mais ils avaient un peu de fric au départ, ça aide. Leur premier album s'est bien vendu, ils en sortent un second, toujours par leurs propres moyens. On a entendu une épreuve et c'est mignon comme tout, belles nappes de synthétiseurs, beaux solos de guitare, on en reparlera si on trouve toujours ce beau quand on aura écouté le disque fini (Disjuncta Records, 56, rue Saint-Louis-en-l'Ile). Il faut réviser la liste des albums de musique électronique allemande disponibles en pressage français. Reprenons depuis le début. Barclay a non seulement sorti le superbe « Phaedra » de **Tangerine Dream**, mais aussi les deux autres concoctions berlinoises produites par Virgin, « Agua » d'**Edgar Froese** et « Black dance » de **Klaus Schulze**. Moins mélodique et accessible que « Phaedra », « Agua » s'adresse plutôt aux inconditionnels de Tangerine Dream et n'a pas ménagé la dose d'effets électrifiants. Aux dernières nouvelles un autre membre de Tangerine Dream, **Christopher Franke**, enregistre son album solo chez Virgin. Quant à Black dance », vous n'écouterez sans doute qu'une seule face, mais elle vaut la peine : orgue, synthétiseur, douze cordes, bongos et tambourin, Klaus Schulze est un petit orchestre à lui tout seul. Véritable velours pour les tympans, idéal avant de s'endormir, le disque devrait calmer jusqu'aux bébés victimes des pires poussées dentaires. Klaus Schulze prépare un nouveau disque avec Michael Hoenig, l'ancien synthétiseur d'**Agitation Free**. Leur duo s'appelle **Timewind**.

Dany Gander-Gosset

Higelin

Et puisqu'on en parle, **Agitation Free** s'est reformé une nuit à Berlin, en invitant tous les musiciens qui ont fait partie du groupe, et même les autres. Au total, quinze individus dans tous leurs états ont joué toute la nuit, parmi lesquels Klaus Schulze, Christopher Franke, Karlheinz Haussmann (Amon Duul 2), un membre de Kraftwerk, les trois musiciens d'Harmonia (ex-Cluster), bref la crème ou le gratin, selon vos préférences gastronomiques. Il est question d'un album pour inscrire cette folle nuit dans l'histoire. De petits malins viennent enfin d'acheter les droits de la marque allemande Ohr (**Ash Ra Tempel**, les premiers **Tangerine Dream** et les premiers **Klaus Schulze**, quelques « super-sessions » qui regroupent tout le monde, ainsi que quelques ringards comme **Wallenstein**, insupportables émules teutons de Yes/ELP/Focus/caca et Cie). Il s'agit de Clémentine, disquaire spécialisé dans les importations (40, rue de la Montagne - Sainte - Geneviève). Pour l'instant, ils ont sorti quatre disques en pressage français : un **Wallenstein**, « Cosmic Century », un **Ash Ra Tempel** de leur période rock, plaisant mais un peu simplet, à mille lieues au-dessous de leurs deux premiers albums (« Ash Ra Tempel und Rosi »), le double album de **Klaus Schulze** « Cyborg », moins impressionnant qu'« Irrlicht », mais c'est quand même du Klaus Schulze ; enfin, un bon **Tangerine Dream** : « Atem », sorti quelques mois avant « Phaedra ».

Et maintenant, une nouveauté : le quatrième album de **Kraftwerk**, « Autobahn » (Phonogram). Il ne plaît pas à tout le monde : Kraftwerk y poursuit son évolution vers une musique plus composée, nette et sans bavures, jolie et bien

→

→

rythmée. Brel, du « Kraftwerk commercial » qui fait enrager les vieux fidèles. Pensez donc, ils sont désormais quatre et se mettent même à chanter de suaves refrains en allemand qui sonnent comme du Beach Boys en seize tours. C'est pop, niais, sucré, tout ce qu'on veut, mais je n'y peux rien : j'en raffole, et je finirai sans doute par le passer plus que les trois autres disques réunis. J'ajouterai encore deux disques à la planothèque de base, au rayon musique répétitive : « Drumming », le plus aérien de tous les **Steve Reich**, sort chez Deutsche Grammophon. Et un album sorti il y a quelques mois chez Angel (import. Givaudan) réunit le « Four Organs » de **Steve Reich**, déjà publié par Shandar, et les très étonnantes « Three dances » de **John Cage**, composées en 1945, et tout est déjà là, la répétition, les claviers entremêlés, les accents balinais, l'hypnose et la planète. Sacré bonhomme, John Cage, il n'a pas fini d'étonner son monde.

La grande nouvelle, c'est évidemment les concerts de musique planante allemande en France, ce qui ne nous était pas arrivé depuis des siècles. Invités par Clémentine, **Klaus Schulze** et **Ash Ra Tempel** jouent le 4 décembre à Dijon, le 6 à Paris (salle Wagram, 21 heures, places 20 F) et pourquoi pas autre part si on peut trouver des endroits d'ici là. La semaine suivante, apothéose, **Tangerine Dream** et **Nico-John Cale-Eno** dans la cathédrale de Reims (13 décembre à 21 heures, entrée 20 F), où des milliers de spectateurs s'envoleront doucement vers les ogives.

Yamash'ta 750

Sur le fond de la scène, un soleil se lève lentement, puis le light-show lui superpose un grand portrait de Stomu Yamsh'ta. Au milieu du capharnaum des amplis, des machines électroniques, des micros et des percussions, on ne voit que Stomu, visage livide noyé dans une immense perruque de cheveux longs, secouant un grand sceptre bardé de maraccas. On dirait un chaman, un prêtre vaudou ou un sorcier africain. Il bondit dans tous les sens, court d'un bout à l'autre de la scène, lance des hurlements dans le micro, frappe furieusement sa cinquantaine de tambours, secoue sa toison de feu, piétine sur place, ondule des hanches, grimace et exulte. La musique commence par un martèlement de jungle en folie, le synthétiseur hulule comme un Tarzan ivre et les spectateurs de l'Olympia tirent une mine stupéfaite. La suite du concert accumule les virages en épingle à cheveu, du hard rock à la musique contemporaine ou à un genre de « Tubular Bells » au vibraphone. Un chanteur anglais très compétent imite consciencieusement Patto ou Mike Harrison, le morceau suivant est un long instrumental sur un rythme afro-cubain. Impossible de cerner cette musique qui récupère tous les styles et ne refuse aucune expérience.

On peut attendre n'importe quoi de Stomu Yamash'ta. Fils d'un musicien classique, il fait des études de musique et passe à la musique contemporaine. En quelques années, il s'impose comme le plus grand virtuose de la percussion moderne. Il séjourne à la Berklee School of Jazz de Boston où étudient des musiciens comme Gary Burton ou Chick Corea. Le voilà bientôt associé à Come to the Edge, **un groupe de rock proche de Soft Machine. Puis il monte à bout de bras une troupe de théâtre, le Red Buddah, parcourt l'Europe et investit tous ses revenus dans une désastreuse tournée américaine. On le retrouve à la tête d'East Wind, un groupe de rock brouillon et virtuose qui rassemble des musiciens comme Hugh Hopper ou le bouillant guitariste Gary Boyle. En quelques mois et deux albums, East Wind se consume et disparaît. Sans temps mort, Stomu enchaîne par un nouveau groupe formé en majorité de Japonais qu'il appelle simplement Yamash'ta. « Je continue aussi à composer de la musique contemporaine, pour des concerts ou des ballets. Et je joue des partitions d'autres compositeurs, Henze, Takemitsu ou Maxwell-Davies, quand j'ai le temps. » Vous pensez peut-être qu'il a renoncé pour un moment au théâtre ? Pas du tout. « J'ouvre un théâtre en février, à Londres, avec une troupe sélectionnée à partir des meilleurs éléments de Red Buddha. On va jouer ce soir une partie de la musique de cette pièce, pour tester la réaction du public. »**

Yamash'ta est ce qu'on appelle une « personnalité flamboyante ». Il aime jouer à la roulette et rouler en Bentley blanche. Il a 27 ans, l'orgueil franc et naïf, et qui pourrait le lui reprocher ? « Ce groupe ne copie personne. C'est une musique totalement originale », proclame-t-il avec un grand sourire et des gestes amples. Nous l'avons rencontré en coup de vent avant son concert à l'Olympia.

D'où viennent les musiciens japonais ?

Je les connais tous depuis longtemps. Hiroshi, le guitariste, est compositeur et arrangeur, il a fait plusieurs tubes pop au Japon. Le batteur, Hozumi, faisait du free jazz au Japon, et Daito le bassiste jouait dans des groupes de rock aux Etats-Unis.

Tu es plus satisfait qu'avec East Wind ?

East Wind regroupait des musiciens individuellement excellents, chacun était pour ainsi dire une star. Mais aujourd'hui j'ai vraiment un groupe, et ça fait du bien. Au début je composais tout, maintenant ils apportent de bonnes idées. Disons que la musique vient pour 70 % de moi et pour 30 % des autres musiciens.

Ci-dessous Tangerine Dream Ci-dessus Yamsh ta.

Les grandes pensées du mois

« Pour les guitaristes de rock, le temps du bluff est fini. Il va falloir que je me recase. » (Jeff Beck)

« Qu'est-ce qui a fait de moi une rock star ? La vitamine E. Les Qualudes. L'héroïne. Et le coït avec des moutons. » (Elton John)

Un membre de Steppenwolf à Mick Jagger : « C'est vrai que tu as poussé Brian Jones dans la piscine ? » Mick Jagger, paraît-il, n'a pas trouvé ça drôle.

Tu te considères comme un musicien de rock ?
Je suis un « outsider » par rapport à toutes les musiques. En tout cas, le public typique du rock, celui des teen-agers, ne m'intéresse pas, je n'ai pas envie d'être une rock star.
Il y a pourtant plus de rock dans tes concerts que de musique contemporaine ou orientale.
C'est parce que le groupe est encore très jeune. Plus tard, on passera à des morceaux plus expérimentaux. Il faudra du temps pour assimiler l'influence orientale, surtout pour des Japonais : au Japon, la musique traditionnelle est bien morte, personne ne l'écoute. Toute la musique japonaise copie la musique occidentale. Ce que nous jouons maintenant est 30 % oriental et 70 % occidental.
Tu aimes jouer sur partition ?
Je préfère de beaucoup l'improvisation, la création instantanée qui fait appel aux sentiments. Mais la musique écrite me lance une sorte de défi, elle suppose un tout autre esprit, mathématique et organisé, c'est un bon exercice.
La musique du groupe est composée ou improvisée ?
Elle est composée à 60 % et improvisée à 40 %. Tu sais, ce groupe commence à être bien rodé : nous avons fait au moins trois ou quatre concerts..

Potins

D R
Dan Hartman

Le pitre du mois, c'est bien **Dan Hartman,** le bassiste d'**Edgar Winter,** qui s'est fait tailler un costume de scène pour cinq mille dollars (deux briques et demie) : ça tient du cosmonaute, du plombier-zingueur et du kangourou, c'est tout argenté et extensible, et le manche de la guitare s'emboîte contre l'abdomen. Hartman ne fait qu'un avec son instrument, un système de transmission sans fil lui permet de gambader partout, les potentiomètres sont sur les manches et la musique lui fait des chatouilles dans le ventre. « Je sens les vibrations dans mon corps commente Hartman. J'ai l'impression d'être une femme enceinte. » M. **Giscard d'Estaing** a commandé une nouvelle version de « La Marseillaise » à M. Roger Boutry, professeur d'harmonie au Conservatoire. Il s'est bien démasqué : s'il avait vraiment voulu « le changement », il aurait filé le travail à un de nos jeunes et brillants musiciens pop. Je ne sais pas, moi, **Christian Vander** par exemple... Ou alors **Michel Polnareff** il est très doué ce petit non ?

David Bowie

La consternation est sans borne parmi ses fans américains : **David Bowie** n'est plus décadent il ne change plus de costume entre chaque chanson, il ne fait plus de théâtre et il a balancé ses décors. Au lieu de tout ça, il chante du soul et du rhythm and blues entouré d'un groupe de Noirs et de choristes qui font « oooh baby » en cadence. La vie est bien dure, on ne peut plus se raccrocher à rien. C'est aussi l'avis des spectateurs de **George Harrison,** qui s'est lancé dans une tournée géante de cinquante villes en suivant l'itinéraire de **Bob Dylan** : les fans n'arrivent pas à digérer la prestation de **Ravi Shankar** et ses dix-huit musiciens indiens, qui jouent à peu près aussi longtemps qu'Harrison. Bande de péquenots, il y a des gifles qui se perdent : le « Music Festival » de Ravi Shankar, qu'on pouvait voir à la salle Pleyel au mois d'octobre, était une pure merveille : Shankar s'est assuré la collaboration de musiciens monstrueux, des solistes parmi les plus célèbres en Inde. **Shivkumar Sharma,** par exemple : un génie, le meilleur joueur de santoor indien (il a sorti deux disques en France, chez Pathé et chez Ocora, un bon achat, pour Noël, à coup sûr plus jouissif que le prochain Harrison). Les autres sont de la même trempe. Alors, que demande le peuple ? La résurrection des Beatles voilà tout.

Les laideurs du mois

Frank Sinatra, vieux supporter des Kennedy, avait déserté les Démocrates pour soutenir les Républicains et Nixon. Mais la roue tourne et Frank le Judas retourne aux Démocrates, il a chanté pour leur concert de soutien au Madison Square Garden.
La morale fout le camp : la petite fille de l'Exorciste, Linda Blair, 15 ans, fait la chasse aux rock stars dans les loges de Los Angeles en compagnie de Sable et Lori, deux des plus célèbres groupies californiennes.
Vous souvenez-vous de Peter, Paul and Mary, **qui faisaient chanter en canon leur « Rock my soul » par le balcon et l'orchestre de l'Olympia transformé en un vaste feu de camp ? Eh bien voilà ce que** Mary Travers, **la seule à s'être fait un nom depuis la dissolution du groupe, pense de ses vieux partenaires : « C'étaient des chauvinistes mâles. Je ne devais pas parler sur scène, et ils ne me laissaient jamais chanter plus d'une chanson en solo. »**
En juin dernier, Sly Stone épousait Kathy (elle joue « l'ameublement » dans « Soylent Green ») devant vingt-trois mille personnes, sur la scène du Madison Square Garden à New York. Le pasteur dut lui faire répéter deux fois le « oui » fatidique et n'obtint que de vagues grognements. « Je serai toujours célibataire », commentait Sly, « mais j'ai un bébé et je ne veux pas qu'il soit un menteur quand il m'appellera papa. » Fini de rire, Sly récolte la monnaie de ses réticences : Kathy demande le divorce et deux cent mille dollars par an (cent briques) de pension alimentaire. Ça t'apprendra, sale chauviniste mâle.

Une interview exclusive de Jean-Pierre Lentin

Jean-Pierre Lentin, vous venez de publier dans Actuel **un article sur le folk français. Quelles sont les réactions de la critique ?**
Eh bien, Bizot a déclaré que c'était « un chapelet de crottes de bique » et Burnier a vainement essayé d'en tirer une bonne formule pour en faire un titre, ce qui, prétend-il, ne lui est pas arrivé depuis cinq ans.
Je vois. Est-ce vrai que vous avez vendu votre synthétiseur pour vous acheter une mandoline ?
C'est rigoureusement exact.
Je vois que vous avez quelques difficultés à remplir vos trois pages de « Mosik news ». Ne pourriez-vous en profiter pour recaser un morceau coupé de votre article, où se déploieraient toute la profondeur analytique et la lucidité historique qui vous caractérisent ?
C'est très aimable à vous, bien volontiers. Voici la tartine : « Etrange pirouette de l'histoire, les inventions de la technique accourent à la rescousse de la tradition orale et cueillent ses derniers vestiges au bord du gouffre : le magnétophone enregistre le vieux conteur et le violoneux chenu, le disque les fait connaître, la photo et le film préservent les gestes et les techniques artisanales. McLuhan pourrait écrire trente pages de divagations inspirées, c'est son sujet favori : l'âge électronique sonne le glas de la « galaxie Gutemberg » et de la civilisation de l'écriture : on retourne à grands pas vers une société orale et le monde retrouve grâce aux média électroniques les dimensions d'un village.
Le folk fait partie, au même titre que la musique électro-acoustique, le rock et le jazz, de cette grande convulsion de la musique occidentale qui jette par-dessus bord quatre siècles de musique écrite et s'en retourne joyeusement vers la tradition orale. Inévitablement les nouvelles musiques non écrites retrouvent les formes mélodiques d'avant la « gamme tempérée ». Un terme celui de « musique modale » désigne aussi bien le folk français, la musique du Moyen Age, la musique orientale, arabe, indienne, japonaise ou balinaise. »
Jean-Pierre Lentin, où va le rock ?
Bof..

Dany Gander-Gosse
Jean-Pierre Lentin

AINSI LISAIT HYMA

Revoici la Hyène devant son implacable feuillet blanc : « Ah ! dit-elle, dur métier que la chronique mensuelle ! Que vais-je donner à paître à mes lecteurs attentifs ? » Comme à l'ordinaire, une ample moisson d'ouvrages affriolants montaient leurs piles jusqu'au plafond. « Je vais d'abord vous conter une histoire, écrivit Hyma. Le vendredi 25 octobre 1946, sur le quai du métro Jussieu, un contorsionniste nommé Antonin Artaud expliquait à un petit employé de mairie du Havre : « Monsieur Prével, ne faites pas d'enfants. A chaque fois qu'un enfant naît ça m'enlève le sang du cœur. » Rentré chez lui, M. Prével notait les paroles du maître.

— Mais qui était-ce, M. Prével ? demanda le lecteur avisé.

— Il se voulait poète et ne vécut que pour Artaud, ou par lui. Sa vie s'illumina du jour où il le rencontra : M. Prével touchait le grand homme et le grand homme se confiait en toute innocence. Il disait : « Monsieur Prével, allez donc me chercher du laudanum. » Et M. Prével s'exécutait.

— Et cela nous donne un livre ?

— Exactement : **En compagnie d'Antonin Artaud,** qui vient de paraître chez Flammarion.

— Un roman ?

— Non. Un journal héroïco-tragique où l'on voit, grimaçant, l'Artaud de Rodez se débattre contre un complot planétaire. Probablement le livre de M. Prével est-il le seul livre lisible et éclairant **sur** Antonin Artaud.

— Mais je vois deux livres de Jacques Prével...

— Le second est farci de poésies qui ne me soulèvent pas.

— Et que devint M. Prével ?

— Il mourut de tuberculose en 1951, au fond de la Creuse. Aucun éditeur n'a jamais voulu de lui, jusqu'à ce jour. Et son journal, pourtant, est un grand livre involontaire et cruel. »

Cosmos, Sainte-Anne et Alfred Jarry

Sur sa foudroyante lancée, Hyma la Hyène poursuivit :

« Restons donc au chapitre des médecins. Ceux de 1946, psychiatres laids, ne ressemblaient pas du tout à ce bon vieux docteur Grindham, ex-responsable d'un secteur psychiatrique anglais. Celui-ci, homo planens de qualité, vient de publier chez Fayard un bouquin aérien titré **Les facteurs cosmiques de la maladie.** Ce sont des réflexions bien ordonnées, au terme d'une très honorable carrière. Ici, pas de baratin aggravé de mots sonores. Qu'est-ce que la maladie ?

— La rougeole ?

— Crétin ! Que vous ayez la queue en chou-fleur n'a rien de cosmique ! Non. Mais cette maladie qui pousse dans la tête, née des peurs, celle qui prend des allures de fuite, de refuge ou de refus. Ce bon vieux docteur nous entretient de l'harmonie perdue, de cette pensée torturante qui nous rend si vulnérables aux microbes du flip.

— Le flip ?

— Cet excès de raisonnement « pathologiquement inutile » qui nous plie et parfois nous casse. On lit le docteur Grindham et on dort comme un ange, après. On débarrasse ses perceptions de toute une merde qui coule de l'intellect comme une sale purée.

— Un bon livre, donc, que **Les facteurs cosmiques,** etc.

— Un livre réchauffant.

— Celui-ci aussi ?

— **Sainte-Anne, priez pour moi** (Belfond) ? Votre doigt dans l'œil ! Réfri-

LA HYENE

gérant plutôt, quoique également salutaire. Demandez un peu à son auteur, Daniel Duchâteau, ce qu'il en pense. En 1965, cantonné à la Santé pour un méchant hold up, il croit malin de jouer les déments afin de se dérober savamment aux Assises.
— Eh bien ?
— On le camisole, on le piqûre, on le calme. Et voilà notre Duchâteau chez les cinglés, comme ils disent. Sainte-Anne, il y a neuf ans, est un immonde dépotoir à malheurs. Les infirmiers sont imbéciles, les toubibs maniaques et les maniaques hurleurs.
— Les choses ont-elles changé, à Sainte-Anne ?
— Je n'en sais foutre rien, insolent. Comme il y a neuf ans nous n'en savions rien. Et pourtant, la dégueulasserie et la honte y avaient élu asile. **Sainte-Anne, priez pour nous** est une manière d'itinéraire vaseux qui vous tourne l'estomac
— Oh là là !
— Quoi encore ?
— Comme ce livre est gros ! L'**Alfred Jarry** de Noël Arnaud, 450 grandes pages pressées en volume par la Table Ronde.
— Ouais. Noël Arnaud nous pose un problème. Il n'arrête pas, en auteur comme en préfacier, de sortir des livres et des livres. Le moins qu'on puisse dire de ce premier tome d'un Jarry monumental et définitif, c'est...
— C'est ?
— C'est une somme.
— Bravo !
— Par contre, les textes de Vian qu'il a réuni, vieilles chroniques données naguère aux Temps Modernes **(Les Chroniques du menteur)** ont pris tout plein de rides. Avec le temps, Boris Vian disparaît de notre paysage. C'était un amateur, il ne nous émeut plus — en toute sympathie.

La bête à Farmer, Ballard et Alain-Chédanne

— Et cette couverture, où l'on voit une dame gober un tuyau qui lui sort du bas de page ?
— **Comme une bête**, de Philip-José Farmer (Chûte libre) est une inquiétante divagation sur fond de parodie : les vampires miteux y rencontrent les ectoplasmes baiseurs, et le héros, les plus culturés d'entre vous l'auront noté, parce qu'il se nomme Harald Childe, n'est que la réincarnation de Childe Harold, soit Lord Byron, sous la forme d'un détective privé ringard. La traduction, quoique lâche, parvient pour une fois à ne pas esquinter le roman : ce que raconte Farmer est tellement efficace, et dérisoire, et drôle, qu'on tourne les pages jusqu'au prière d'insérer — phénomène devenu assez rare.
— Et ce Ballard, que vaut-il ?
— Je viens tout juste de le trouver sur cette table. Aussi ne l'ai-je pas lu. Mais on peut recommander Ballard avant de l'avoir lu, ce qui est bien pratique. Le bouquin se nomme **L'île de béton**, chez Calmann-Lévy.
— Et cet opuscule gallimardien ?
— **Un freak**, d'Alain-Chédanne ?
— C'est cela.
— L'écriture n'intéresse pas Alain-Chédanne, visiblement. Les mots lui viennent, ou non. Mais toujours malicieusement. On se souvient, mais oui, de **Shit man**, dont nous avions fait en ces lieux l'éloge. **Un freak**, c'est **Shit man** sur un mode mineur. Du vagabondage : l'amour des choses élémentaires — ne ris pas dans ta barbe, vieux singe de Chédanne à la Don Quichotte : l'heure des freaks vient de passer, sauf pour toi, qui t'en fous complètement. D'accord. Pas influençable. Poursuis ta route et viens engloutir de temps à autre quelques spaghettis chez nous. On te lit comme on boit un verre de Beaujolais. Bien.

En Poche : Vonnegut, Miller et Moscovici

— Et dans les collections peu dispendieuses, ô Hyma ?
— En J'ai lu, une édition d'un roman du gourou Vonnegut, **Le berceau du chat.** Nous en avons parlé, déjà, en 1972, il y a si longtemps. Vonnegut nous emmène, avec un journaliste et un prophète, aux trousses de ce tocard de Dr Hoennikker, adepte d'une religion idiote et splendide, le bokonisme.
— Vonnegut, on peut y plonger sans déception, pas vrai ?
— Ne soyez pas aussi familier, petit con. Cependant vous avez raison : Vonnegut n'a jamais emmerdé personne. Nous le disons assez souvent. Et puis, ce n'est pas la ruine, un bouquin de poche.
— Et ça ?
— Un texte d'Eisenstein sorti en 10.18.
— Touffu, touffu...
— Mais pas touffu comme **Le monde du sexe** de Papa Henry, en livre de poche.
— Henry Miller ?
— Tous les livres d'Henry Miller, sans la moindre exception, sont à dévorer. Pour l'édification des heureux viveurs et néanmoins fauchés, son Œuvre se répand joyeusement dans les collections de poche.
— A propos des pas-le-sou...
— Je vous écoute. Ou plutôt non. Ecoutez-moi d'abord. Il y a chez 10.18 (une bise pour 10.18) **Homme domestique, homme sauvage**, de Serge Moscovici, une vedette des sciences humaines.
— Mais...
— Arrêtez, je vous vois venir. Non, les phrases n'excèdent pas soixante lignes, et il y a même des paragraphes.
— La lecture n'en est pas ardue ?
— Mon nez ! Savez-vous bien qu'il est question, en cet ouvrage, de la contre-culture dans l'histoire ? Vous êtes un peu sauvage, n'est-ce pas ?
— Oui, oui.
— Alors, ce livre est pour vous. Et puis, ajoutons-le, on sent que Moscovici s'est fait plaisir en nous parlant longuement de Diogène, des cyniques et autres trublions millénaristes.
— Et ce **Guide de la France des luttes ?**
— 33 F chez Stock 2, 450 pages et des poussières. Un recensement, lit-on au dos, des « 600 organisations et groupes qui couvrent tous les secteurs de l'actuel mouvement de masses » : armée, avortement, crèches, écoles parallèles, psychiatrie, etc. Allez donc y voir vous-même. Et puis ça vous évitera de téléphoner à **Actuel.**
— On y parle aussi des communautés, de l'écologie...
— Ecoutez, mon vieux, achetez-le et ne pompez plus mon air. Si vous êtes un brin fortuné, achetez également **Maisons de charpentiers amateurs américains**, aux Editions du Chêne. Vous y rencontrerez de superbes photos des abris, palais, mâsures compliquées et alcôves biscornues bricolés par ces fous d'Américains de la côte ouest. Et voilà. C'est fini pour aujourd'hui. Ou presque : vous avez lu avec joie, je le sais, l'**Antivoyage** de Muriel Cerf, le prix Goncourt d'**Actuel** — nous vous en avions tartiné une brassée d'éloges. Eh bien, soyez rassurés, elle vient fraîchement de remettre à son éditeur, le grave Mercure de France, un nouveau manuscrit. Vous allez en avoir de la chance, mes amours de lecteurs attentifs. »

Fin

Piste-Scrotum. Voilà un an et demi, un groupe d'enfants ravageurs installés dans un chalet d'Evolène (Valais) mettaient à feu et à sang la paisible Helvétie. Pensez, ils allaient tout nus, mangeant des confitures et fumant des cigarettes en présence d'adultes, au grand dam de la « feuille d'avis du Valais ». De cette folle expérience, née en partie d'une petite annonce d' « Actuel » il est resté un bien chouette livre, « Libres enfants d'Evolène » imprimé à la main dans son arrière-cuisine par Jean-Luc de Rougemont. On le trouve à la Librairie Parallèle, 47, rue St-Honoré, qui en assure la diffusion au prix de 18 F.

CALENDRIER d'ACTUEL

On espère que la grève des postes s'est terminée à la satisfaction des postiers En tout cas, question calendrier, elle a un peu ralenti notre irrésistible élan. C'est particulièrement sensible sur la province, il faudra ouvrir les yeux et guetter les affiches. Tel la guillotine incorruptible, la date limite pour envoyer les informations au prochain calendrier tombe le 12 décembre. La pleine lune, elle, tombe le 29 décembre.
Pendant que nous y sommes, à parler de la grève des Postes, on se laisse aller à vous révéler qu'elle a fait perdre une brique et demie au journal, because abonnements et commandes d'anciens numéros pas parvenus. Abonnés, n'en veuillez ni à nous, ni au facteur. Et vous, les autres, c'est le moment ou jamais de rejoindre la grande famille. Cela nous arrangerait de regagner un peu sur cette brique et demie. Et puis, on peut le dire, vous ne risquez plus rien à envoyer votre chèque, parce que la prochaine grève des PTT, elle est pas pour demain. Pas vrai ?

Le prochain numéro d'Actuel grandiose nº 50 **Paris** *sort le 25 décembre Joyeux Noël*

Samedi 30 novembre

Comme le concert **Weather Report** est annulé et qu'**Actuel** parle ce mois-ci de folk français, tout le monde va se rendre au théâtre Romain Rolland à Villejuif, où se déroule la fête de **Gigue**, valeureuse revue de folk. Ce sera la ruée à l'entrée d'autant que ce n'est pas cher : 10 F l'entrée, 15 F pour les 2 jours), la direction de la salle flippera parce qu'il y aura trop de monde pour les normes de sécurité, on se serrera, les sabots des danseurs écraseront les orteils des tristes qui ne danseront pas, ça sera la pagaille et le pied, chaleur humaine, bonnes vibrations, chouette musique et le reste. La fête ouvre à 14 h 30 avec des films et un débat sur le folk dans la grande salle, des ateliers lutherie, musique asiatique; cajun, musique française, musique américaine et dans les différents foyers. Le soir, concert à 20 h 30 avec les **Krazzy Cajuns, Dominique Maroutian, La Bamboche** (excellent groupe de Lyon qu'on n'a pas souvent l'occasion de voir à Paris), **New Bluegrass Connection, Hai** (musique vietnamienne), un groupe de musique ancienne, **Mélusine** et **Glazard Skeduz.**
Et si je n'aime pas la bourrée, moi, Monsieur, où irai-je ? Eh bien, au musée Guimet à 17 heures voir les **marionnettes chinoises** (place d'Iéna, entrée : 15 F **Raysse** (téléphonez quand même au 553-58-10 pour vérifier). Après toutes ces réjouissances, on ira se coucher et on fera un bon dodo.

Mardi 3 décembre

Gilles Vigneault chante ce soir. Et demain. Et hier. En fait, depuis le 27 novembre et pour toute la durée du mois de décembre, au théâtre de la Renaissance (20, bd Saint-Martin, 208-21-75. Si vous voulez faire une farce spirituelle, téléphonez au numéro indiqué le mois précédent, vous ferez rire aux larmes le brave homme qui a dû essuyer dix mille erreurs téléphoniques. C'est pas nous, je le jure, c'est le théâtre qui a fait une faute d'impression sur ses invitations). Vigneault passe tous les soirs à 21 heures, le dimanche à 15 heures et 18 h 30, relâche le lundi. Places : de 10 à 35 F.
Puisqu'on est dans la chanson et que les amateurs de rock maugréent dans leur coin, glissons un mot sur **Hélène Martin,** qui chante Genêt et les poètes chers aux intellectuels de gauche, du 2 au 21 décembre au « Jardin », sous-sol du Théâtre de la Cité Internationale, 21, bd Jourdan (589-68-52). 20 F, étudiants 10 F.

Mercredi 4 décembre

Musique indienne : **Nageswara Rao** joue de la veena, accompagné par un excellent pertale, c'est tout un monde, il y a de quoi s'interroger des heures, à l'œil, bien entendu. Il récidive le jeudi 12 décembre, n'hésitez pas.
Le folk lance une tentacule de plus : **Jam au Carré** tous les jeudis à 21 heures, entrée 4 F (Carré Thorigny, 70, rue Réaumur). Ce soir, **Jean-Yves Joanny** et **Gary Peterson.**

Vendredi 6 décembre

Ce matin, avant le petit déjeuner, vous méditerez un quart d'heure. Vous mangerez légèrement. Toute la journée, vous serez avare de paroles, certains vous trouveront distant. Pourquoi ? Parce que vous ferez la paix dans votre esprit afin d'écouter **Klaus Schulze** et **Ash Ra Tempel** à la Salle Wagram (avenue de Wagram) à 21 heures. Cela faisait bien longtemps qu'on n'avait pas entendu de la musique planante allemande à Paris, cette soirée vaut impérativement le déplacement. On peut louer les places chez les organisateurs, le disquaire Clémentine (40, rue de la Montagne-Ste-Geneviève 326-27-61), l'entrée est à 20 F. Tout **Actuel** y sera. Tous les gens bien y seront.

Samedi 7 décembre

Le concert Klaus Schulze - Ash Ra Tempel vous a laissé dans une transe béate et vos pieds ne touchent plus le sol. Vous avez besoin de quelque chose pour vous réveiller. Boum boum boum badaboum, les **ballets d'Afrique noire,** voilà ce qu'il vous faut. Choisissez entre **Lucky Zebila** au Centre américain (261, bd Raspail), à 21 h, places 8, 10 et 15 F. Ou bien les **Compagnons d'Akati,** qui sont les 5, 6 et 7 à 21 heures au théâtre de la Cité Internationale, bd Jourdan (en face du métro Cité Universitaire).

Dimanche 8 décembre

C'est dimanche, jour recommandé pour ne pas aller dans un musée, puisqu'en semaine il n'y a personne et qu'on a une paix royale. Donc, choisissez un autre

Jeudi 12 décembre

Les invités de **Jam au Carré** de ce soir : **Gwendal,** qui ne sont pas plus Bretons que vous et moi, mais leur maison de disques les a débaptisés. Appelez-les Soporific String Band, ça leur fera plaisir et c'est plus honnête (Carré Thorigny, 70, rue Réaumur, 21 h, 4 F).
Quant au Centre américain du bd Raspail,

Spécial 14e

Un nouveau petit théâtre pousse à présent au numéro 23 de l'avenue du Maine, dans le 14e. « La cour des Miracles », c'est son nom, présente ce mois trois spectacles. D'abord à partir du 9, à 20 h 30, la pièce du Théâtracid : « Pour l'amour du ciel, où tous ces gens peuvent-ils bien aller ? ». Puis, du 6 au 18, à 22 heures, « L'intercommunale Free-Dance-Music Orchestra » dirigé par François Tusques. Enfin, du 19 au 31 (joyeuses Pâques !), à 22 h encore, Steve Lacy, que tout amateur de Free connaît. Chaque spectacle coûtera 15 F pour les gens normaux et 12 F pour les étudiants, sauf un débat qui aura lieu le 2 avec Jean Sol Partre et qui sera gratuit. Dans les mois à venir, les portes seront ouvertes à toutes les bonnes troupes en manque de salle. Pour tous renseignements : LtT. 85-60.
Non moins à l'ombre de l'orgueilleuse Tour, le Splendid, café-théâtre parmi les cafés-théâtres, 18, rue d'Odessa, tél. : 326-73-83, présente une pièce-pute « Ma tête est malade » qui ne parle ni de spéculation immobilière ni de racket, mais des amours innocentes d'un jeune patron dynamique et de sa secrétaire. Si vous osez pousser jusqu'à l'angle de la rue Vercingétorix et de la rue Pernety, vous y trouverez quelques spécimens de la farouche peuplade quartorziémienne occupant un square qu'on prétend leur ravir, ultime terrain de chasse, pour y planter le redoutable béton. Ils vous raconteront tout cela en théâtre et en plein air, ce qui par les temps qui courent est preuve de bien de l'héroïsme (les samedi et dimanche).

Interférence One

Idiot-visualistes de tout poil unissez-vous ! micros et caméras, super 8, magnétoscopes, cassettes, téléphone, ondes courtes et compagnie : machines à communiquer ou machines désirantes ? **Manipulation ou libération ? Objectivité subjective,** démythification mythifiante, critique critiquable ? Se faire récupérer, dénoncer un système pour l'améliorer, l'huiler, vidange après graissage. Non merci, c'est Shell que j'aime...
En liaison avec des organes similaires en France et à l'étranger, Interférences regroupera toutes les informations sur les media et mènera de front des recherches fondamentales et appliquées (attention aux yeux...)
Au sommaire du premier numéro : un dossier sur la radio, la radio communautaire, les périphériques, quelques feuillets sur l'ORTF, d'autres sur l'espace, le téléphone, quelques réflexions sur le « pirate » de RTL, la prise de son.
Le numéro 2 qui paraîtra en mars, si vous achetez le numéro 1, sera consacré à l'informatique (les fichiers...), la pub, la télédistribution.
Interférences : 94, quai Jemmapes 75010 Paris. Trimestriel - 9F.
Diffusion : Librairie Parallèle, 47, rue Saint-Honoré (1er).

étudiants, 10 F pour les étudiants membres de l'association les Amis de l'Orient). Ou alors au Centre américain (261, bd Raspail, 033-99-92) voir **Von Mal**, des Allemands installés en France qui ne jurent que par Saint Soft Machine (21 h, 10 F).

Dimanche 1er décembre

La fête de **Gigue** continue, le balcon commence à se lézarder sous les bourrées et les rondeaux, la liesse est à son comble. L'après-midi, films, débats sur **Gigue**, le collectage, la musique chilienne et la musique irlandaise, atelier chant, exposition-vente de disques, de livres et autres productions folk. A 20 h 30, concert avec **Trabunche** (groupe chilien), **John Wright** et **Catherine Périer**, **Mary Rhoads**, **Dremwell** (des écossais, très bandants), **Claude Lefèbvre**, **Christian Gour'han**, **Ben** et autres éclats de Grand-Mère Funibus, **Phil et Emmanuelle Fromont**. Ouille ouille ouille, quelle fête ç'aura été, quelle gueule de bois le lendemain !

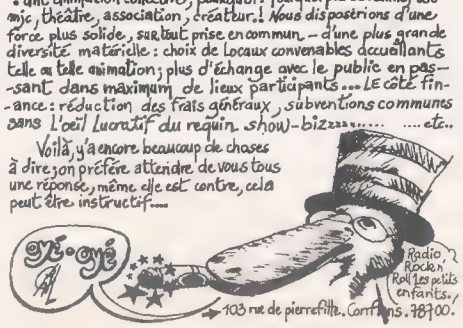
Lundi 2 décembre

Gong, cette fois c'est promis, joue à la Salle Wagram (avenue de Wagram) à 21 h (places 20 F). Il doit y avoir aussi **Robert Woods** et un film sur « Tubular Bells ». Quelqu'un vient de me dire que **Bill Bruford** était le nouveau batteur de Gong — si ce n'est pas un fantasme, c'est un grand pied. Dieu s'adresse à ses fidèles. Nous voulons parler, bien sûr, d'**Eric Clapton**, bien requinqué après quelques années de fix et de flip, en bonne place dans les hit-parades et toujours chéri par ses fans. On le verra au Parc des Expositions de la Porte de Versailles (ne pas confondre avec le Palais des Sports, qui demande désormais une caution faramineuse pour payer les heures supplémentaires des ouvreuses qui recousent les fauteuils, ah ! les mesquins gouniafiers, on les hue bien fort). C'est à 20 heures.
Les athées, eux, ont le choix. D'abord, il y a, comme tous les lundi, le **Club du Bourdon** au théâtre de la Cité Internationale (au sous-sol) de 20 h à 23 h, on ne connaît pas le prix mais ce n'est pas la ruine. Il y a des dessins animés de **John Hubley**, farfelu notoire, au Centre américain du 3, rue du Dragon (attention, c'est tout petit, téléphonez au 222-22-70 pour savoir l'heure et être sûr de rentrer). Au théâtre Mouffetard (41, rue Mouffetard, 336-02-87) à 21 heures, on peut entendre **Glucose Confectionnerie**, savoureux duo de musique improvisée (on n'ose plus dire free-jazz, d'ailleurs, ça ne ressemble pas à du free-jazz), entrée 12 F. Enfin, au Musée d'Art moderne, à 21 heures, dans le cadre de l'expo vidéo présentée par ARC 2 (excusez-moi, ce « dans le cadre » m'a échappé, que voulez-vous, il est tard et j'ai la grippe) on gloussera doucement en visionnant « A l'hôtel des folles fatmas », film vidéo du joyeux flippé **Martial** cussioniste. C'est bien — mais encore mieux : ça se passe à l'église Saint-Séverin à 20 h 30, et pour 12 F (étudiants 8 F).
Le **festival super-8** qui se tenait au Ranelagh l'année dernière récidive à l'Olympic (10, rue Boyer-Barret, SUF. 67-42) à partir d'aujourd'hui et jusqu'au 12 décembre. Il se déroule tous les jours de 16 h à 24 h, entrée 8 F.
Comme tous les mercredis au Centre américain (261, bd Raspail), **Hootennany** à 21 h et pour 5 F (invités : **Jean-Yves Joanny**, **Dr. Jug et Mister Band**).

Jeudi 5 décembre

Il est 20 h 30, et vous traînez du côté de Montparnasse. Angoisse mortelle, que faire, y a rien à voir, les temps sont durs, etc. Mais non, petits débiles ! Au 21, avenue du Maine, il y a la galerie Lemoine, et dans cette galerie un grand peintre coréen nommé **Ung No Lee** fait des calligraphies en public. La calligraphie orien-

La région parisienne sommeille. Votre banlieue est bien triste. On y trouve bien quelques manifestations culturelles parsemées et solitaires sans beaucoup d'impact. Trops de copines et copains s'ennuient d'un sommeil trop bien récupéré. Combien de communes, de mairies ne font que nous tolérer, gardant les pouvoirs de contrôles et de fermeture. (Faut bien le protéger ce système prodiguant l'inconscience et l'isolement de l'être par L'être. Survivre, co-exister voilà notre dû.....
Une mjc, qu'est ce que c'est? un foyer jeune et évolutif... Pas un révisionnisme rétrograde, comme celle de mon quartier, couvée par d'épigones "adultes" qui apportent leur pantoufles en rentrant dans LEUR mjc, et surtout qu'on ne les dérangent pas.
Merci et bravo, ça swing sec!
• Une animation collective, pourquoi? Pourquoi pas se réunir, toi mjc, théâtre, association, créateur.! Nous disposerions d'une force plus solide, surtout prise en commun. – d'une plus grande diversité matérielle : choix de locaux convenables accueillants telle ou telle animation; plus d'échange avec le public en passant dans maximum de lieux participants... Le côté finance : réduction des frais généraux, subventions communes sans L'oeil lucratif du requin show-bizzzz..... ....etc..
Voilà, y'a encore beaucoup de choses à dire, on préfère attendre de vous tous une réponse, même elle est contre, cela peut être instructif....



Les dadas de bataille

Une main se coule mollement entre des formes géométriques grises qui oscillent comme des ventricules. Plus loin quatre téléviseurs reproduisent à l'infini l'image d'un téléviseur qui se filme se filmant lui-même. Avachie dans un coussin mou, une jeune femme regarde le compositeur John Cage qui interviewe des Noirs à Harlem. Culture, formes éclatées, électronique, il y a pour une fois, lecteurs trop aimés, une exposition qui vous concerne absolument. L'ARC présente Vidéo confrontations au musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, avenue du Président-Wilson, métro Alma. **Dépêchez-vous, cela se termine le 8 décembre. Ils sont tous plus ou moins là, les maniaques de la télé, les enregistreurs malades, les bricoleurs de la tâche psychédélique, et c'est, à Paris, la première grande rétrospective vidéo.**
Vidéo Art : une section regroupe les plus étonnants manipulateurs, les rescapés du cinéma underground comme Ed Emshviller qui présente l'horrible main cité en début d'article, les anciens de Fluxus comme Nan June Paik qui cuisinent le tube jusqu'au bord de l'implosion. Beaucoup de peintres aussi, qui tripotent l'appareil pour se donner un genre moderne. Vostell, dont nous parlons plus loin, et Kaprow, formes qui courent, volets qui s'abandonnent au jaune, tableaux qui bougent, possibilité de s'avachir, un beau programme pour cinq francs. On peut aussi faire joujou et découvrir (trop rapidement) la vidéo française, moins formelle et dont nous avons souvent parlé, à travers le groupe Imédia. C'est trop peu et, bizarrement, la branche politique et militante de la vidéo est un peu absente de l'exposition.

jour pour aller voir l'exposition **David Hockney**, un des grands du « pop art » anglais, au Musée des Arts décoratifs (107, rue de Rivoli, 260-32-14). Mais grouillez-vous, l'expo dure jusqu'à demain 9 décembre. Si vous la ratez, consolez-vous en allant voir **A bigger splash** (à supposer qu'il passe encore), un film sur Hockney un peu renfermé et angoissant mais très beau et fantasmatique à souhait.

Lundi 9 décembre

Ceux qui aiment en prendre plein les oreilles auront leur dose à l'Olympia à 21 heures car **Humble Pie** y installe sa sono et le groupe de la première partie, **Lynyard Skynyrd**, s'est promis de jouer encore plus fort.
A la même heure, **Ligeia** passe au théâtre Mouffetard (41, rue Mouffetard) mais ne pourra pas mettre ses amplis à fond sous peine de voir débarquer les voisins. C'est ça, l'underground. Ligeia, c'est de la musique instrumentale ultra-composée et hyper-compliquée, il y en a qui aiment et d'autres qui se font chier au bout de cinq minutes. C'est ça, la vie. Places 12 F.

Mardi 10 décembre

Bon, prenez un stylo, et suivez-moi bien : tous les mardis soir, on peut écouter du folk français, irlandais ou autre à la **Vieille Herbe** (12, rue Censier), mais je ne vais pas me fatiguer à le répéter quatre fois. Idem pour le Bourdon le lundi. Donc, avec votre stylo, notez « Bourdon » sous chaque lundi et « Vieille Herbe » le mardi. Et puis pendant que vous y êtes, rajoutez les spectacles qui ne sont pas marqués, barrez ceux qui sont annulés, entourez ceux qui vous intéressent, chacun fait son petit calendrier, youpi !

Mercredi 11 décembre

Les invités du **Hootennany** de ce soir au Centre Américain : **Jean-Louis Vincent** et **Bernard Wrigley** (21 h, 5 F).

ils prévoient un vaste happening dans quatre salles aujourd'hui et demain, avec théâtre, musique, jeu et créativité des masses. C'est à 21 heures et pour 5 F, il vaut mieux téléphoner au 033-99-92 pour confirmation, car ça leur arrive d'annuler un spectacle au dernier moment, les petits vilains. Hou !

Vendredi 13 décembre

Automobilistes qui circulez au quartier latin en fin d'après-midi, évitez les abords de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, car c'est le départ des cars qui emmènent les Parisiens vers l'extase. L'extase a lieu dans la cathédrale de Reims où passent — tenez-vous bien — **Tangerine Dream** et **Nico** entourée de **John Cale** (aux grandes orgues) et **Eno**. Inutile de préciser qu'il s'agit-là du concert de l'année, que seuls les débiles profonds et les grands invalides n'iront pas, que vous pourrez dire dans dix ans « j'étais à la cathédrale de Reims pour entendre Tangerine Dream et Nico », et qu'en un mot ça va être le pied. L'entrée coûte 20 F, le voyage tout compris (allez et retour en car et prix d'entrée) revient à 35 F, ce qui est très honnête. Les cars partent devant Clémentine (40, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, 326-27-61) entre 17 h 30 et 19 h. Location chez Clémentine, Givaudan (201, bd St-Germain), Music Action (15, carrefour de l'Odéon), Open Market (56, rue des Lombards) et dans les FNAC.

Samedi 14 décembre

Ooooh !!! Qui voilà à l'Olympia à 17 h ? Les **Sparks**, mesdames et messieurs, qui n'ont plus honte de regarder leurs amis les lendemains de concert car ils ont beaucoup répété, les musiciens sont bons, et les frères Mael sont de sacrés showmen, le cadet est mignon tout plein et l'aîné ressemble à Hitler. Fun fun fun pour les petits et les grands, les minettes et les décadents, Yves Adrien et Jacques

Chabiron réconciliés, quelle aubaine pour cette grande famille qu'est le rock !
Ils n'arrêtent pas, au Centre américain (261, bd Raspail) ; ce soir, ils proposent une **nuit du jazz** à partir de 21 heures, mais ils ne nous ont pas dit qui jouait. Téléphonez au 033-99-92. Places 8, 10 et 15 F.
Et maintenant du folk (ah, **Actuel**, quel éclectisme, ouvert à tous les courants, intelligent, informé, impartial, MERCI !) a la Mutualité (24, rue St-Victor, ODE. 26-90) à 20 heures avec **Tine Raynal, Grelot Bayou Folk** et **Ben, Paul Ives, Gilbert Leroux Washboard Group, Big Band Kat, Graeme Alwright** et (ne protestez pas, je lis ça sur leur tract) le **Grand Magic Circus.** Tout ça pour 20 F. Location à la mutu ou chez Major Conn, 3, rue Duperré, TRI. 75-24.

Dimanche 15 décembre

A partir de ce soir à l'Olympic (10, rue Boyer-Barret, SUF. 67-42), grandes réjouissances kitsch, nostalgia, rétro, débilos et folie furieuse : **M. Magic Maggy,** une pièce sur **Marilyn** « d'après Arthur Miller et vingt ans de **Ciné-Revue** », montée avec des travelos (dont Marie-France dans le rôle de sa vie) par Jean-Louis George (connaissez-vous son film « Les serpents de la lune des pirates » ?)

Lundi 16 décembre

Si vous ne courez pas voir **Malicorne** à la première occasion après tout le bien que nous en avons dit dans l'article sur le folk français, eh bien — attention, je ne vais pas mâcher mes mots — allez vous faire cuire un œuf ! Malicorne, c'est très bon, même que le **Melody Maker** a classé leur album « meilleur disque folk du mois ». « The band is full of gritty excitement and atmospheric rhythms », il dit comme ça le Melody Maker. Ouais. **Malicorne** joue ce soir au théâtre Présent, 211, avenue Jean-Jaurès (métro porte de Pantin), 203-02-55.

Mardi 17 décembre

Superbe, l'église Saint-Médard (41, rue Mouffetard). Savoureuses, les œuvres pour chœur et orchestre de **Mozart.** Economique, le pied qu'on pourra prendre ce soir à 20 h 45 pour 10 F.

Mercredi 18 décembre

Ce soir, pied classique : **l'œuvre d'orgue de Bach** par Michel Chapuis aux orgues de Saint-Séverin, inutile d'en dire plus.
Vite, court, précis : **Hootennanny** — Centre américain — **Larry and Barry** — **Gary Peterson** — 21 h — 5 F — ouf.

Jeudi 19 décembre

Après l'Olympic, le **Festival super-8** s'installe à l'Espace Cardin (3, avenue Gabriel) du 19 au 30 décembre. Entrée 15 F. Hé le calendrier, vous pourriez faire un petit gag histoire de nous dérider un peu ? Non, désolé, il est quatre heures moins dix du

Banlieue

Aubervilliers

Le théâtre-ballet de Toulouse venu se perdre dans les grands espaces suburbains présente au prolétariat parisien, premièrement : **El Camborio**, poèmes de Garcia Lorca dits et chantés sur une musique de Théodorakis, deuxièmement : **Santa Maria de Iquique,** triste histoire du massacre des mineurs chiliens, écrite par Luis Advis et interprétée entre autres par les **Quilapayun.** Le tout au même spectacle, le 18 décembre à 20 h 30, au théâtre de la Commune.

Châtenay-Malabry

Toujours plus fort A la pointe de l'opération « freins sur les prix », les élèves de l'Ecole centrale présentent pour 5 F le 9 : **Louis-Ludwig ou la liberté d'être fou**, une pièce démente, à 20 h 30. Pour 4 F, le 10, un concert du **Quintette à vent de Paris**, à 20 h 30. Et pour 5 F encore, le 16, le **Newtone expérience** vous fera un jazz contemporain pas pomme du tout. Maison des eleves de l'Ecole Centrale, téléph. : 660 32 91

Fresnes

Jeunes gens et vous aussi petits vieux encore vifs, réjouissez-vous. Votre chère M.J.C. (2, avenue du Parc-des-Sports, 237-63-42) a fait venir pour vous le célèbre groupe **Au bohneur des dames** qui vous offrira son immense talent le 6 décembre à 21 heures pour la somme de 12 F. Dès le lendemain, le 7, à 21 heures, chauffera encore avec le New Blue Grass Connection. Vous serez largement sortis de l'hôpital le 20 pour assister dans la même salle à la projection de **Johnny got his gun** et participer au débat organisé à se propos par le comité d'action des handicapés.

Sartrouville

Au Centre culturel (rue Louise-Michel), les 14 et 15 décembre, on entendra un barbu très doux qui chante, gratte une guitare inspirée et enregistre chez Saravah, **Jack Treese.**

Province

Arles

Eh les gardian, la belle, la merveilleuse, la marmoréenne **Nico** est au théâtre municipal le 21, qu'on se le dise.

Caen

La nouvelle association Mahavishnu R.D. ne chôme pas. Elle vous offre dès le 11 décembre au Hall Sorel une belle soirée de folk song avec **Lionel Rocheman,** ce vieux routier du hootenanny et deux vedettes, anciens membres du fameux Pentangle : **John Renbourne** et **Jacky MacShee.**

Cannes

Au lieu de traîner bêtement parmi les sapins défraîchis de vos ville rafraîchies, faites du stop, arrêt à Cannes le 26. Jusqu'au 12 janvier les **11e rencontres internationales film et jeunesse** vous feront voir de bien belles images. Faites confiance aux organisateurs, ils furent les premiers en 1972 à chanter les louanges de **Family Life** de Kenneth Loach, qui vous a tant marqué.

Colmar

Slade, ses marteaux-piqueurs, sa bétonneuse et ses champions de la barre à mine vous étourdiront par la richesse de leurs accords le 12 à 20 heures au Parc des Expositions.

Cherbourg

Le Centre d'animation Chantereyne, 20, rue de l'Abbaye, 53-31-72, qui ne sait plus quoi faire pour vous distraire, vous organise à nouveau un joyeux Samedi Saltimbanque le 14 de ce mois. Avec en vedette, **Atoll**, groupe français et courageux dont il faut dire du bien

Chalon-sur-Saône

Bel effort cinématographique chez les pensionnaires du 5, rue Niepce, à la Maison

Lille

Du brouillard encore du brouillard, une boîte au lettre désespérément vide à l'heure du bouclage... Est-ce une raison pour vous cacher que **Grelot bayou,** ces cajun au goût sauvage et **Ben,** vagabond rejeton de Grand-mère Funibus folk, seront à l'hospice comtesse un soir très proche, aux alentours du 10 décembre ?

Lyon

Si les radiations de ce calendrier vous atteignent avant le 29 novembre, vous n'avez aucune excuse pour ne pas vous rendre à la salle Molière, à 21 heures, où le **Claqu' galoche** vous convie à une soirée folk qui sera assurément joyeuse, pleine d'entrain et de toutes ces choses qu'on dit en cette occasion. En sus **Barbara Dickson** vous fera passer la manche tout en restant dans le folk, un truc qu'elle sait très bien faire puisqu'elle est anglaise et chanteuse de folk. Si vous avez raté tout ça, vous vous consolerez le 6 décembre en écoutant **René Zosso** qui chante en s'accompagnant à la vielle, le plus phénoménal des instruments portatifs. Même lieu, même heure.
François Béranger, lui, chantera à la Bourse du Travail en compagnie de **Dick Annegarn** le 12 décembre à 21 heures.

Laval

Le 5 décembre, à 21 heures, le Palais de l'Industrie sera entièrement livré aux chaudes voix et aux accents bretons de **Tri Yann,** les trois Jean de Nantes qui n'en font qu'un quand ils chantent.

Montauban

Eh bien non, ce n'est ni un concert ni une pièce de théâtre qui a retenu notre attention infaillible, mais un journal. **Tartempion** n° 4 c'est le moyen d'en savoir plus sur tout ce qui se fait de mieux dans

Ça saigne à Marcigny

Du 26 au 30 décembre Dracula traquera le bœuf Charolais et la semence d'étoile se répandra sur les sillons de terre grasse pour la plus grande joie des participants à la 4 rencontre cinematographique de Marcigny. Plus qu'une réunion de spécialistes, ce sera la fête de la SF et du fantastique. On y verra des films à faire blémir les plus endurcis : « Un » de P. et G. Brizzi, révélation de la rencontre d'Annecy 74, « Le Faux-fuyant » de P. Le Gall, « Trois pions sur l'échiquier du temp : », « La maison du démon »...
A raison de 4 séances par jour on verra plus de 12 longs métrages les 27, 28 et 29. Le 30 sera réservé à une projection non-stop de films non commercialisés tous formats, underground américain et autre. Pendant toute la rencontre une librairie entièrement consacrée aux fanzines, posters, dessins et bien sur livres de SF et de fantastique sera à la disposition des vendeurs et des acheteurs qui se débrouilleront bien pour faire leurs petites affaires ensemble. Réalisateurs de 8, S 8, 16 et même 35 mm il est encore temps de vous manifester. Marcigny c'est un peu chez vous et d'ailleurs ce n'est qu'à 100 km de Lyon, à 30 de Roanne. Pour tous renseignements (hébergement entre autres on peut écrire à Paul Jeunet, 31, rue Victor-Hugo, 42350 La Talaudière.

les 29 et 30 novembre et le 1er décembre, week-end « Positif » (six bons films, on ne peut pas les citer tous, on ne sait pas lequel choisir) ; les 14 et 15 décembre, week-end « Jeune cinéma », même topo. Et le 22 décembre, suprême délectation, les délirants dessins animés de **Chuck Jones** : le **bip-bip show,** cet imbécile de vil coyote qui poursuit des autruches insaisissables dans des déserts surréalistes. En prime, le show **Magoo et Cie,** des dessins animés nettement moins délirants mais honorables de **Stephen Bosustow.** L'entrée pour le cinéma coûte 5 F. Allez salut, on se voit au concert du 13.

Rochesorel

Ah comme j'aurais aimé pouvoir vous dire où se trouve exactement cette ville au joli nom. Las. Malgré mes efforts de mémoire, je suis sec comme un vieux raisin. Ceux qui y habitent en tout cas ont bien de la chance, **Malicorne,** premier au hit parade du folk, sera là le 5 décembre, avec violons et guitares, dulcimers et vielles. A la Maison des jeunes, 21 heures.

Rodez

Von Mal va bien malgré le mélange très softmachinien du jazz et du rock, ce qui nous donne parfois, à nous, quelques lourdeurs. Pour ceux donc qui ont l'estomac solide, à la MJC le 3.

matin, plus de gags, finis les gags, le calendrier est une chose sérieuse.
Au Carré Thorigny, à 21 heures et pour 4 F, on jamme avec **Bluegrass Connection.** Le bluegrass est une musique gaie, qui vous consolera de la tristesse de ce calendrier.

Vendredi 20 décembre

Ce soir, pour changer, on va au théâtre. Oh, oui papa ! On va à la première de **Sale quart d'heure pour Speedy Panik et Cool Sweety,** western philosophique en plusieurs quarts d'heure et un seul miracle avec Sylvie Borrione et Anik Mevel, musique de **Jouk Minor** et **Bernard Vitet.** Tous les soirs à 22 h 30 dans la petite salle du Cyrano (76, rue de la Roquette, tél. 700-91-89), places 15 et 25 F.

Lundi 23 décembre

Enfin, les Parisiens vont pouvoir ouïr **Pulsar** autre part qu'au Golf Drouot. Je n'ai rien contre le Golf Drouot, mais question public je me sens dépaysé, tandis qu'au théâtre Mouffetard (41, rue Mouffetard, 336-02-87) je serai parmi mes semblables (eh oui, on est tous racistes à sa manière). Pulsar, c'est le groupe français qui monte. Ce qui n'est guère, je vous l'accorde, un titre de gloire. Mais ce n'est pas une honte non plus.

Mardi 24 décembre

Minuit. Ding dong, font les cloches. Un enfant naît, réchauffé par le souffle d'un âne et d'un bœuf. Miracle de Noël ! O joie qui illuminait nos cœurs d'enfants ! Hosannah ! Alleluia ! Pas de concert ce soir dans nos tablettes, les mecs. Moi, j'ai demandé une mandoline au père Noël. Et vous ?

Mercredi 25 décembre

A partir de ce soir et jusqu'au 6 janvier, un concert de jazz tous les soirs au théâtre Mouffetard. Téléphonez au 336-02-87 pour savoir les dates, pas tout à fait fixées à l'heure qu'il est. On sait qu'il y aura **Bernard Lubat** (Percussion Experience), **Jean Querlier** (un musicien fabuleux qu'on a souvent vu avec Higelin, Fontaine ou Areski), **Claude Gagnasso** Big Band le 27, **Siegfried Kessler** et **Gilles Elbaz** le 30.

Parallélangoisse

Pour les longues soirées d'hiver sans mosik, copains d'Actuel viennent de sortir un album un seul conseil : lisez ! Cultivez-vous ! Des de B.D. Y a une bande de Vitalis, une de Clay Wilson l'infâme faite esspécialement pour eux, etc. Ca s'appelle l'Angoisse, c'est distribué par la librairie Parallèles (47, rue Saint-Honoré, Paris-1er), ça coûte 13 F, c'est un peu cher mais c'est chouette.
En fouillant les rayons de la librairie Parallèles, ou d'autres, vous risquez de tomber sur un petit journal suprennemment bien foutu, sympa, informatif, courageux et tout, qui atteint déjà son quatrième numéro. C'est le Clampin Libéré, **1 F. (Adresse : J.-Y. Quinette, 6, rue Auber, 59046 Lille Cédex.)**

de la culture. Le 3, à 18 h 30 : **La montagne sacrée** d'Alejandro Jodorowsky dont au sujet duquel nous ne ménageâmes pas l'adjectif il y a quelques temps. Le 8, **Punishment park** de Peter Watkins, à 16 h 30, un film à déprimer un bataillon de gardes rouges. Enfin, pour finir en beauté, votre cadeau de Noël : **Yellow submarine**, le 24 à 18 h 30. Wao.

Compiègne

Ce sera la fête à la salle St-Nicolas en cette claire journée du 8 (merci Albert Simon), **Ligeia** ses orgues et ses fastes, **Jeffe et Michel,** des light shows et des clowns vous diront tout le bien qu'ils pensent de ce coquin de maire UDR qui cherche à manger la MJC locale sous forme de petits pâtés. Et si vous payez 10 F pour cette journée qui encore une fois sera belle, c'est aussi pour soutenir le **Compiègne Jazz Action,** membre de Rézozéro, qui vous le rendra au centuple.

Dijon

Bourguignons, vous pouvez en être fiers. Un jour avant Paris, **Klaus Shulze** et **Ash Rah Tempel** vous font l'honneur de vous entraîner dans leurs tourbillons maléfiques. Ce sera donc le 4 décembre et si je ne puis hélas vous dire l'adresse je vous fait confiance pour la trouver vous même. Un tel événement ne passe pas inaperçu, que diable !

Lisieux

La Petite Thérèse n'ayant pas, comme les gentils Rémois, voulu prêter sa basilique, c'est à la MJC que **Newtone experience** devra produire son jazz moderne. Comme en plus on ne m'a pas dit la date et qu'il y a peu de miracles, foncez vous renseigner à la MJC et non à la basilique. Bien fait.

Le Havre

Ce n'est pas parce qu'**Actuel** en dit du bien ou parce qu'ils ont un je ne sais quoi de Pinkfloydien qu'il faut aller écouter **Pulsar** à la MJC le 7 décembre, mais pour eux-mêmes et pour leur musique, compris ?

ce pays d'Oc si cher à nos cœurs. Un « qui fait quoi » plein d'adresses sur le show biz pas show biz, un Almanach solidement nourri, de petites nouvelles et d'habiles citations de vos auteurs et critiques favoris. Ces jeunes gens sont très bien, vraiment très bien. Ah ! j'oubliais, c'est fait par Musique Actuelle, Centre culturel, 25, rue des Augustins, 81001 Montauban, tél. 63-19-79. Cela paraît tous les deux mois et ne coûte que 2 F.

Marseille

La voix de **Catherine Lara** me fait toujours une étrange impression, pas désagréable, mais pas désagréable du tout. Quelque chose comme une caresse sous la nuque, un chatouillis voluptueux entre les vertèbres. Pas vous ? Essayez donc le 24 et le 25 décembre. Je ne puis vous souhaiter de plus doux Noël, Marseillais. **Dick Annegarn** vous apportera lui aussi sa chaleur, ce qui même en vos climats n'est pas à négliger. L'un et l'autre chanteront au Théâtre Toursky.

Reims

Rémois, parole, vous avez de la veine. En votre cathédrale se déroule le 13 décembre le plus alléchant concert qui se puisse convevoir en ces temps : **Tangerine Dream,** frémissantes volutes de musique électronique planante, et **Nico,** la femme de marbre, son harmonium envoûtant et ses complaintes gothiques, accompagnée par **John Cale** et **Eno,** accompagnateurs de génie sur la scène anglaise. Les Parisiens débouleront par milliers, mais il vous suffit d'arriver avant eux pour raffler les meilleures places. L'entrée coûte 20 F, il n'est pas interdit de faire brûler un cierge à Sainte Bonne Vibration.
Et ce n'est pas tout ! Votre M.J.C. (3 et 5, chaussée Bocquaire, tél. 40-27-13) vous gâte. Elle fait venir **François Béranger,** le plus culotté des chanteurs français, le 7 décembre à 20 h 30 (places 12 F) et organise de succulents week-ends cinéma :

Hendrix le Sioux

Vous avez vu, en page 73 du présent numéro d'Actuel ? Le monsieur verdâtre, sur la photo, c'est Jimi Hendrix, mort étouffé par son propre vomi après avoir mélangé des somnifères, cocktail fatal qui lui retourna les tripes pendant son dodo.
De 1967 à 1971, Hendrix fut un clown tragique des salons de l'underground newyorkais. Ce qui amusait fort un cinéaste belge de passage, un cinéaste nommé Robert Cordier. Sur New York, son underground, ses clowns tragiques, les lesbiennes du Chelsea Hotel, Robert Cordier a fait un film, Jojo l'Indien (Fender l'Indien) tourné en 1971 qui sort le 4 à Paris (au Quintette). **Fender est un héros dément, drogué, bavard, grotesque, beau. Dans sa tête, l'amour et la mort se mélangent, et le résultat c'est le** [illegible]. En trente-six heures (unité de temps du scénario), **Fender égorge un vieux cochon qui entretient la femme de Fender et la petite amie** de la femme de Fender, il abat à la carabine **cette petite amie de sa femme qui est amoureuse de lui (Fender), enfin un certain nombre** de flics. Les flics auront quand même sa peau

La scène où les flics le truffent de plombs, un terrain vague, la nuit, sous les phares des bagnoles, Cordier l'a montée au tout début du film. **Comme ça, on sait tout de suite que Fender est un assassin, qu'il mourra jeune, et** toute la suite vue sous cet angle-là, prend une gueule de tragédie grecque.
Des gens ont dit que Fender, l'Indien, avait un petit quelque chose d'Hendrix. Détail troublant. Cordier présente Fender comme un star de la **guitare, et d'ailleurs Fender c'est une marque de guitare pop. Dis donc, Cordier, ça va pas la** tête ? Hendrix n'a jamais tué personne. Quelle image de l'underground américain vont garder **les spectateurs de ton film ? C'était donc ça,** la planète de Morrison, du Velvet des théâtres souterrains, des explorateurs en vidéo ? Tes spectateurs se jetteront d'autant plus sur cette image qu'elle rentre en plein dans **leurs fantasmes favoris. Tu le sais très bien,** d'ailleurs Cordier, parce que leurs fantasmes sont aussi les tiens. Ce sont aussi les miens. C'est pour cela que j'aime ton film. Même si **j'en couperai maintenant, par principe, quinze** bonnes minutes.

Tournées

Les musiciens indiens sont grands voyageurs ; ce mois-ci **Narandra Bataju,** le sitariste aveugle et son complice **Krisna Govinda,** qui se tient très bien aux tablas, visiteront nos belles provinces occitanes. Ils seront à Albi, théâtre municipal, le 6, à Tarbes au Parvis le 10, à Toulouse, théâtre du Taur le 11, à Rodez, maison des jeunes le 13.
Dick Annegarn, le Hollandais qui ne vous vole pas, viendra à domicile réchauffer de ses accents joyeux vos petites oreilles attaquées par les frimas : il sera le 3 à la salle municipale d'Onex en Suisse, le 4 on s'en doutait à Annecy, 52, rue des Marquisats, le 5 à la Mjc d'Annemasse, le 6 à la Mjc d'Albertville, avenue Victor-Hugo, le 7 à la faculté de Médecine de Grenoble, le 10 à Dijon, 4, rue du Palais, le 11 à la maison de la culture de Saint-Etienne, Jardin des plantes, le 14 au théâtre de Sartrouville, rue Louise-Michel, le 15 aussi. Les Normands ont droit à une rapide tournée de **Pulsar,** ce groupe dont nous vous disions récemment qu'il avait un avenir devant lui, eh bien voyez-vous nous ne nous trompions pas : ils seront le 6 à Rouen, le 7 au Havre, salle Franklin, le 8 à Potigny, Calvados. On les signale le 21 à Istres près de Marseille, au centre culturel « Les heures claires », pour terminer en beauté à Paris le 23 au théâtre Mouffetard.
Moebius autre groupe dont on commence à parler dans les chaumières visiteront nos amis les Belges ; ils seront le 3 à Maubeuge, le 4 à Tournai, le 5 à Anvers et le 7, retour en France, ils joueront à Loos-lès-Lille.
Provoquant, libérateur, falsant large placé à l'improvisation et au Happening, enrichi de la claire voix de Nicole Bley, **Defi Science Mantal** viendront chatouiller les oreilles de bons habitants de Loudun le 7, à la MJ, le 10 ils seront à Argenton, le 14 à Chateauroux et le 15 à Issoudun.
J'ai gardé pour la bonne bouche la tournée d'**Amon Düül,** l'espoir nourrit. Amon Düül est retourné à ses sources, avec notamment la chanteuse Renate Knaup ; cela devrait effacer l'impression un peu tristoune que nous en gardions. Allez donc voir vous-même ; ils seront le 6 à Thonon-les-Bains, le 7 à Grenoble, le 8 à Marseille, le 9 à Toulouse, **le 10 à Nantes et enfin le 12 à Cergy-Pontoise, invités par l'Essec.** Joyeux Noël et Bonne Année.

Rouen

Blue grass connection viendra semer un peu de sa poésie et de sa joyeuse ambiance à la fac des lettres de Mont-Saint-Aignan qui en a tant besoin. Le 13 à 21 h.

Troyes

Là je sais où c'est : c'est en Champagne. Donc à Troyes, **Malicorne** encore ; la belle voix de Gabriel et celle encore plus belle de Marie, bravo bravo la Taupe, car je suis sûr que c'est encore cette bonne vieille Taupe (membre de Rézozéro) qui nous organise tout ça. Le 27 décembre

Thonon

Vite vite, vous lirez le reste du journal après ; foncez à la maison des Arts et Loisirs, avenue d'Evian, 71-39-47, c'est depuis 20 h 30, ce 30 novembre, la nuit du cinéma insolite. Un Fassbinder et un porno japonais au titre trop canulardesque pour être vrai : **Les filles de Kamare,** de Susuki Noribumi. Je demande à voir !
Le 14 et le 15 décembre, vous êtes conviés à une autre fête, plus allégorique avec **La montagne sacrée** de Jodorowsky.

MAMAN BONJOUR REGARDE JE T'AI APPORTE DES FLEURS...

docteur, comment va-t'elle ?

mal, ma sœur.

BEBE

HOPITAL BLOC C4.

d'abord poser mon manteau et ensuite monter au 2ème.

ASCENSSEUR

voilà, je me suis faite toute jolie, ma maman sera contente.

APPEL

RC 1 2 3

RC 1 2 3

RC 1 2 3

ETAGE : 2 OUVERTURE

ASCENSSEUR
pardon monsieur, la chambre 11, s'il-vous-plaît ?
Je... Je ne sais pas... demandez à la dame au masque...
le 11 ? c'est tout au fond du couloir.
mademoiselle, où allez-vous?
ah oui, mais ne lui parlez pas trop, car elle est très très fatiguée.
j'apporte des fleurs à ma maman qui est malade.
réveille-toi !
réveille-toi !
c'est l'heure de la piqûre !

comment va notre petite malade ce matin ?
je vais mieux, j'ai fait un drôle de rêve.
si tu es bien sage, tu seras vite guérie.
madame, quand pourrai-je retourner jouer avec mes amies ?
docteur, ne pouvons-nous rien faire ?
hélas, la médecine ne fait pas de miracles.
RHAAAA !!
c'était le mieux avant la fin...
j'avais beau être son père, ça fait quand-même quelque-chose.
FIN
chapi - O

F. SHRIER

ZEN

fable

JE VOIS.. TOUTES MES LEÇONS N'ONT DONC SERVI À RIEN ? JE T'AI POOR-TANT TOUT MONTRÉ. LE CENTRE DE L'UNIVERS..
HEP! LÀ-BAS!
LA PORK
RAS LE BOL!
EN PLACE!
LA GRANITE EST POURRIE
ZUT! JE DEVAIS TOURNER À GAUCHE
CROUIIIC!.. ZZZ.. LE SILVER SURFER APPELE LE LONE SLOANE
HO! LES ÉLECTRONS AU TRAVAIL!
...ET SES LIMITES! FASCINANT, NON?
JE T'AI RÉVÉLÉ LA CHAMBRE DE "L'AMPOULE ÉLECTRIQUE QUI RIT"..
HA! HA. ET PUIS HI! HI! J'EN PEUX MAIS!
HO! HO! ENCORE
HAW
HA HAW HAW
HA HA HA
HAH
TU AS DORMI LA DERNIÈRE NUIT DU TEMPS ET TU SAIS CE QUI VIENT "APRÈS"..
TU AS MARCHÉ SUR LES MURS ET TU AS MÊME PARLÉ AUX TRENTE TORTUES..
..ET TU N'AS RIEN COMPRIS?!.. JE VAIS TE PRESSER LE CERVEAU COMME RIEN!
..À VRAI DIRE. J'AI MA PETITE IDÉE LÀ-DESSUS..
DIS-VOIR.
..BE... HUM RING-TING-TUNG-TSO CHERCHE DU FEU.. ..HUM...

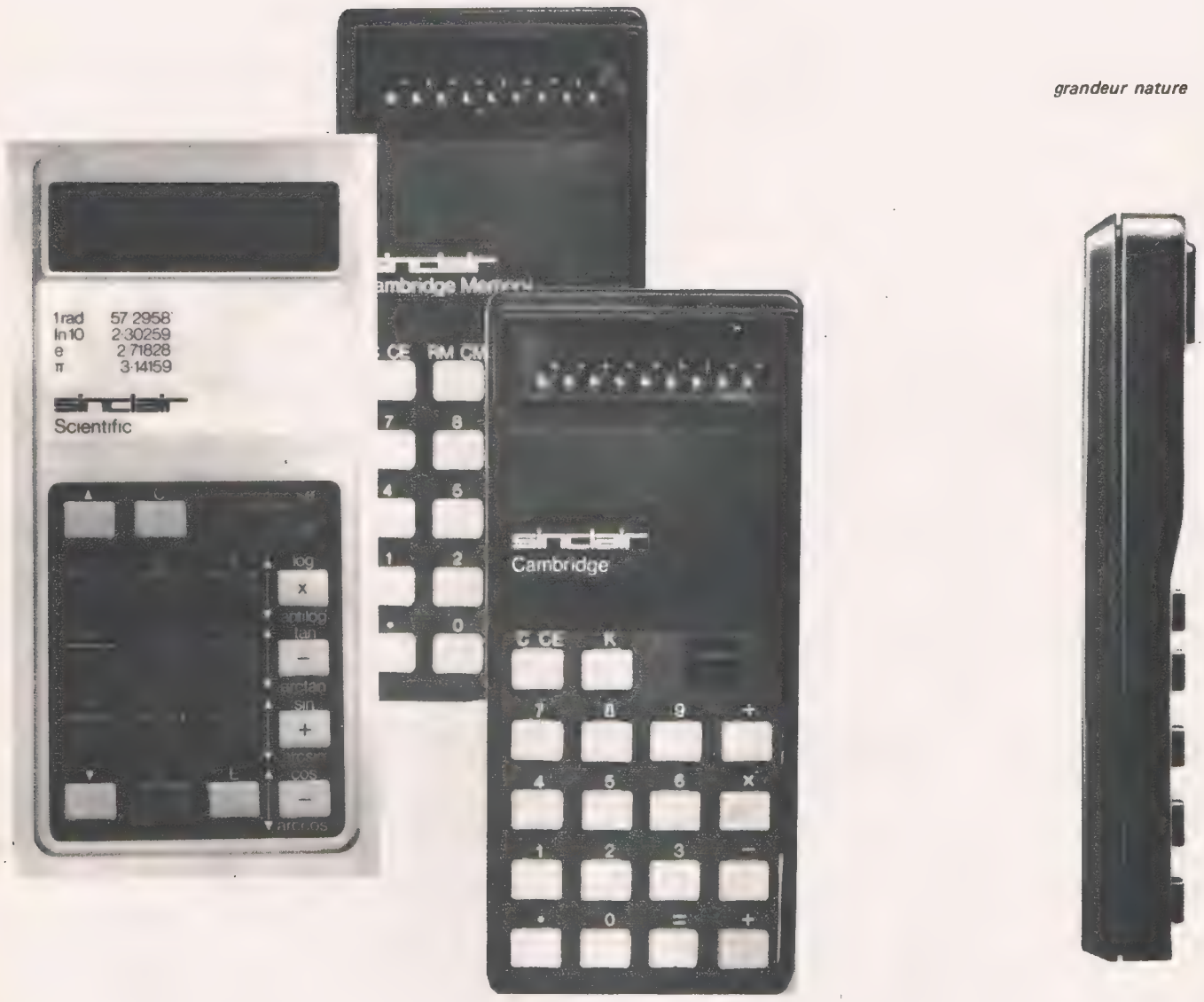
EH BIEN.. BINGTSANG EST LE DIEU DU FEU.. ET S'IL CHERCHE LE FEU IL EST COMME MOI QUI SUIS LE BOUDDHA
TRÈS OBSCUR ET QU'EST CE QUE ÇA VEUT DIRE?
TIENS, IL NEIGE
ET QUI VEUT SAVOIR QUI EST LE BOUDDHA.. LA QUESTION N'A PAS DE SENS!
VOYEZ
"AH OUI! HMM.. COMME JE LE PRESSENTAIS TU N'AS RIEN PIGÉ!"
QUOI?! VIEUX CON! DEUX MAÎTRES M'ONT DIT QUE C'ÉTAIT VRAI!
CES HISTOIRES MYSTIQUES ME TAPENT SUR LES NERFS!
S'IL REVIENT, IL Y A DE L'ESPOIR, SINON IL EST PERDU...
CE VIEUX BOUC, QU'EST-CE QU'IL FOUT ASSIS SUR SON COL?
JE LUI MONTRERAI! JE VAIS VIVRE DANS LES BOIS TOUT SEUL!

QUAND JE PENSE QUE J'AI QUITTÉ MON BOULOT POUR SES MÉ-DITATIONS À LA CON!LENOEUD!
LUI ET SES É-NIGME! J'ÉTAIS NOR-MAL ET ME VOILÀ NÉVRO-SÉ COMME UNE LOQUE!
JE PASSE MES JOURNÉES À ME DEMANDER POURQUOI JE PASSE MES...
C'EST UN TARÉ
OU ALORS..
MAIS UN MAÎTRE DE 500 MOINES DOIT BIEN SAVOIR QUEL-QUE CHOSE!
SINON, LES MOINES SE TIRE-RAIENT. ET EN PLUS IL Y A DES CAFARDS!!
PEUT ÊTRE QU'IL SAIT QUEC..NON JE DÉSI-RE
C'EST PAS POSSIBLE QU'IL SACHE.. À MOINS QUE.. NON! ÇA VA PAS... MAIS SI...
IL SAIT!
PLOW
PLUS TARD..
MINCE! VOILÀ WUNG LUNG HO!!
VITE, ROULE-LE AU CHAUD.
AH, WUN LUNG HO, TU ES REVENU. POURQUOI DONC?
J'AIMERAIS CONNAÎTRE VOTRE AVIS SUR LE SENS DE LA VIE..
PING TING TUNG TZU CHERCHE DU FEU..
ON DIT QUE LA, WUNG LUNG HO REÇUT LA CONAISSANCE ABSOLUE DE QUOI, ON N'A JAMAIS SU.
E. SCHRIER © 1973

Ces 3 machines de poche dominent le marché

Sinclair est le 1er producteur européen de calculatrices

grandeur nature



Ces 3 calculatrices de poche Sinclair dominent le marché pour des raisons simples :

Elles ont les mêmes fonctions que les autres machines* plus d'autres choses

Cambridge

- Avec ses 8 digits, elle a une capacité illimitée dans le résultat. Son facteur constant agit sur les 4 opérations + X − : *(très important)*
- C'est la seule machine au monde qu'on puisse vraiment mettre dans sa poche grâce à sa taille (*photo*) et son poids (*98 gr. !*)
- Enfin, son prix conseillé (295 F. TTC - 246 F. HT) se passe de commentaires !

Cambridge memory

- Cette machine qui possède les mêmes fonctions que la Cambridge, possède en outre une "mémoire" à assimilation automatique. De même taille que la Cambridge, le prix de cette machine est un vrai tour de force : 399 F TTC - 324 F. HT

Scientific

- Pas de longs commentaires : essayez-là et achetez-là à 498 F. TTC - 415 F. HT. !

* sauf la Scientific

Ces machines sont en vente chez tous les spécialistes.
En cas de difficulté, vous pouvez écrire directement à SINCLAIR, 87 bd de Sébastopol, Paris 2e et commander votre machine. Dans ce cas, si la machine que vous recevrez ne vous satisfait pas pleinement, vous pourrez la retourner dans les 10 jours et être intégralement remboursé des sommes versées.

sinclair

Petites annonces

Projets

MIAMMIAM PAS CHER : Affamés, emprisonnés de tous poils, une Coop Bio est née à Brest. Cela peut être aussi un point de rencontre ou bien ce que vous en ferez. 25, rue de Treornou, 4 bis, rue Reredern, 29200 Brest. Mardi et jeudi de 17 h à 20 h et samedi de 14 h à 18 h.

PETITS PETITS PETITS : Très urgent. On recherche un local même très petit pour un petit restaurant. N'importel quel local avec une entrée directe sur rue peut faire l'affaire (cave ou fond de cour possible) et probable ou le peu de fric qu'on a. Si vous connaissez ce genre de choses même en mauvais état. Patrick Joubert, 117, bd de Grenelle, 75015 Paris. Si on osait on demanderait aussi un peu de fric on n'en a pas beaucoup. 2 000 F nous sont nécessaires. 200 mecs qui filent 1 000 balles ?

CHE DIRAIS MEME PLUCHE : Nous sommes 4 (1 gars, 3 filles) décidés à faire marcher un petit restaurant qui vient de fermer dans les Cévennes. Nous voudrions en faire aussi un centre d'animation : théâtre, musique, recherche sur l'Occitanie, la vie du village. Nous pensons commencer cet été une gérance, pour envisager ensuite le moyen d'y vivre aussi l'hiver (petit élevage, recherche théâtrale). Il faudrait que deux gars : un s'y connaissant en cuisine, l'autre en intendance-comptabilité, se joignent à l'élaboration du projet. Nous contacter rapidement pour discuter de la chose. Teléph. 355-07-44. Ecrire ou téléphoner et demander Charlotte ou Sido. Toutes idées et expériences bienvenues. Sido Dupont, 11, rue Auguste-Laurent, 75011 Paris.

MANDRYKULA : Je cherche des scénarios (science-fiction ou fantastique) pour réalisation courts métrages (16 mm ou super 8). Fabian Da Costa, 17, rue Duret, 75016 Paris.

MILOU : Désirant créer un groupe de rencontres et loisirs entre jeunes de 7 à 77 ans. J'attends beaucoup de réponses et d'idées car nous pourrons former par la suite une équipe théâtrale. Mon rêve. Je possède les moyens pécuniaires. Alain Martin, Poste Restante, 77170 Brie-Comte-Robert.

ZAVATTA OU MEDRANO : Toute personne ayant expérience et intéressée par théâtre ambulant m'écrire. J.-Claude, Allée des Lilas, 54360 Blainville-sur-l'Eau.

PARALLELE OU LATERAL : Cherche écrivains amateurs de tout poil pour créer club et établir réseau de distribution parallèle, même avec lecteurs intér. Gérard Garnier, 12, chemin Latéral, 93140 Bondy.

Route

HUILE DE GENOUX : Achète Renault estafette avec ou sans moteur ça urge. William Durieux, 5, rue Massenet, 91300 Massy.

AUROVILLE : G. 20 ans, cherche G ou F pour départ en Inde (stop, bus, train) destination en finale Auroville, départ début janvier. Urgent. Patrice Marot, Cité Universitaire, Village 3, Bât. F, chambre 124, 33405 Talence.

STALINOIDE : Cherche contacts pour renseignements sur l'Asie, Russie, pour départ prochain par la route. Peux me déplacer éventuellement pour discuter vive-voix. Merci. Gérard Dumon, Cedex 308, Vigneulles, 54360 Blainville-sur-l'Eau.

HICKX : Cherche nana chouette désirant connaître Indes, Ceylan, pour départ janvier 75. Alain Cocatre, c/o Mme Beau, 45, rue Wauthier, nº 44 B2, 78100 Saint-Germain - Tél. 963-36-71.

MAYONNAISE : Cherche intéressé pour destination Australie, durée illimitée. Marie-Noëlle Collin, 7, rue des 4-Vents, 52000 Chaumont.

EPINEUX : Couple cherche couple robuste et capable pouvant partir en mai en tandem en Turquie, Grèce, etc., durée indéterminée. Ecrire à Christian Fournival, 9, avenue des Rosiers, 59500 Douai.

VOUS AVEZ DIT BIZARRE ? Via Istamboul ou Ecosse freak batiscaphe 25 ans attend dragues d'isolées, projette remise état burons Haute-Auvergne, attend intéressé(e)s. Jean-François Lépée, 43 bis, bd Henri-IV, 75004 Paris.

ÇA BOURGE PAR LA : Cherche personnes intéressées par expédition saharienne juillet-août 75. Réponse assurée. Projet sérieux. Jean-Loup Bertret, 12, rue Jean-Perrin, 18000 Bourges.

AU NOM DE ZEUS : Lève-toi et marche ! Philomerle attend dans l'arche non pas Cupidon ou Noé mais Procné ! Ecris-moi si tu veux ramer sur l'avare Achéron, les nuits de mai-juin durant tout l'été comme la cigale... peut-être sans idée de retour ? André Cruells, rue François-Mauriac, 11300 Limoux.

ONE MORE : En vue tour du monde cherche tuyaux sur boulot aux States et adresses Mexique, Amérique du Sud. En attendant, G et F cools, écrivez à un mec qui flippe. Merci. Philippe Maget, 2 bis, rue Caumartin, 75009 Paris.

IMPRESSIONNISTE : Cherche personne intéressée pour m'accompagner vers la Turquie (stop) dans le but de découvrir les pays qui nous entourent et lier amitié un peu partout. Durée illimitée. Christian Couyssat, 12, rue Degas, 91600 Savigny-sur-Orge.

MAGELLAN : Cherche tuyaux utiles sur l'Amérique Centrale ou personnes intéressées par ce voyage. Partiral mi-75. Jean-Claude Bouchard, 6, rue des Beaumonts, 94120 Fontenay-sous-Bois.

VIEUX PHONO : Types de 18-20 ans cherchent jolies filles (pas de minettes !) pour fonder communauté et faire tour du monde. Départ septembre 75. Premier contact à Noël en Andorre. Parti sérieux. Urgent ! Damien Fono, route de Catteville, 50380 St-Pair-s/Mer.

GRAND BRAQUET : Cherche vieux tandem(s) petit prix pour grand trajet. Philippe Lemaire, 19160 Lam Neuvic.

LE GROS QUOI ? Vous qui connaissez le Groënland et les Esquimaux, ou qui projetez d'y aller, écrivez-moi. J.-Claude, 21, allée des Lilas, 54360 Blainville.

ACTUEL Nº 42 : Cherche gens sympas susceptibles de donner tuyaux sur USA, surtout Californie. Michèle Dupont, 11, rue d'Alsace, 92110 Clichy.

VENT COUVERT : 24 ans, je pars seul au Canada fin 74, début 75, je cherche une fille sympa pour m'accompagner. Jean Tarin, c/o Laurent, 16, rue Ginette-Neveu, 75018 Paris.

GRAND MECHANT LOUP : Je cherche une place de berger dans un élevage ou bien souhaiterais communauté se rapportant à élevage ou artisanat. Benoit Roquet, 27, allée Camille-Flamarion, 45100 Orléans.

MOVIE KOMMUNE : Nous sommes quatre (Raymond 30 ans, Réjanne 28, Lise 4 et moi 24), cherchons filles et gars motivés par vie communautaire axée sur cinéma, photo, élevage, artisanat. Jean-Loup Bérard, 31, bd Leclerc, 31000 Toulouse.

AUX POMMES : Cherchons couples pour vie en communauté. Jacques Sophie Chaussin, Paris-l'Hôpital, 71150 Chagny.

ROUGE : Communauté regroupant vieux freaks de connaissance. Recherche, très sérieux, ferme avec minimum 4 hectares, bonne terre de culture dans région déjà bien « implantée » pour créer échanges. Argent disponible de suite tuyaux venant de communautés sur place appréciés. Pierre Lemoine, Appt 101, Résidence les Peupliers, 95160 Montmorency.

SERAIL : Deux néo-montagnards, intensément, entre terre et soleil, attendons filles naturelles et décidées à vivre en marge. Jean-Pierre Morel à « Walden », route du Séraillé, Balnayné, 09-Massat.

MIAOU ? Couple + 2 enfants 4 ans + chats ayant les uns et les autres expériences communautaires cherchent d'autres personnes désirant vivre en communauté rurale (potager, artisanat). Passer ou écrire à Thérèse Chassagne, place de la Fontaine-Bellefond, 91490 Ruffey.

PRETTY THING : Grand vieux barbu, etc. Anar cherche nana + 28 ans avec gosse(s) pour partager, vie, liberté, amour et futur, offre maison jardin, animaux en Bretagne en vue an 01. Marc Prett, Roanne, 22150 Ploeue-sur-Lie.

ÇA C'EST VRAIMENT DUR : Nous avons commencé à fonder une communauté, mais nous avons un besoin urgent de fric. Tous vos dons sont acceptés avec joie, merci. Sylvain David, 23, rue du 11-Novembre, 91700 Ste-Geneviève-des-Bois.

FRERE JACQUES, DODO ! Cherche pour ma sortie à vivre en communauté avec gens dormant bien (je bosserai le matin) à St-Malo ou St-Brieuc. Françoise Bibault, Centre de rééducation, 41, avenue de la Butte-de-Coesmer, 35-Rennes-Beaulieu.

BOUM DANS SA TETE : Qui pourrait m'envoyer des adresses communautaires des plus proches ou des plus exilées. Patrick Maillet, 18, rue Louis-Barthou, 64-Gelos.

HERAUISME : On cherche un terrain avec ruines (pas trop délabrées) à retaper dans l'Hérault, max 10 km de la mer et pas cher si poss. Solveig De Ory, 66, bd de la Gare, 75013 Paris.

BARD DEUX : 23 ans, urgent, cherche travail dans communauté ou école parallèle. Dominique Bard, 3, rue Jean-Formigé, 75015 Paris.

IMPORTANT

Dragueurs peu inspirés et plaisantins futés, cette fois-ci, nous vous le disons tout net : nous sélectionnerons désormais les petites annonces avec compréhension, mais fermeté. Les petites annonces restent gratuites, mais ne nous inondez pas de débilités qui encombrent nos corbeilles. Les « contacts » et autres « messages » ne passeront qu'en fonction de la place disponible. Nous entendons privilégier les gens qui formulent des projets ou cherchent des comparses pour former des groupes de théâtre ou de musique, pour se lancer dans l'édition parallèle, l'école souterraine, les concerts ou les expos. Actuel **n'est pas davantage une boîte postale : nous ne pouvons faire suivre le courrier. Dernier point, écrivez très lisiblement. Et, de grâce, utilisez les formulaires prévus à cet effet. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 5 décembre. Inscrivez « Petites Annonces » sur l'enveloppe, S.V.P.**

ADORET : Mec 18 ans cherche jolie fille pour Maroc ou Turquie, départ oct. 75 deux ou plus, because déprimé et besoin d'affection. En échange amitié et amour. Faites vite. Noël Cadoret, Bourg-St-Denoual, 22400 Lamballe.

EN BAISSE : Cherche tuyaux sur la Grèce, Turquie, Inde. Urgent, départ fin décembre. Philippe Bourse, 59, rue Clignancourt, 75018 Paris.

ACTUEL Nº 42 : Cherche tuyaux sur Canada, USA, Amérique du Sud. Départ été 75, pour un an. Jacques Hennebert, 38660 Lumblin.

LAGOBRUN : Saltimbanques cherchent compagnes pour partir en tournée comme à la bonne époque, en roulotte. Projet sérieux. Jean-Jacques Poitrinet, 4, square Cauchy, Appt 107, 77100 Meaux Beauval.

SORTE DE CLUB : Pour une sorte de « club » moto ou pas, concentrations, concerts rock, l'étranger, projet de longs raids pour les vacances. J'ai fait les Indes et aimerait partir ailleurs. Jean-Jacques Richard, 10, rue A.-Bezine, 91100 Corbeil.

C'EST POUR BIENTOT : Couple cherche couple ou individu pour route USA, A. du Sud début 75. Didier Binnendijk, 6, rue St-Pierre-le-Jeune, 67000 Strasbourg.

EMIR : Un mec et une nana cherchent quelqu'un partant vers le Maroc à la mi-décembre en voiture ou en stop. On peut apporter de l'essence. Mark Dobson, 34, rue Ordoner, 75018 Paris.

NACH BERLIN ! S'il existait une voiture qui parte de temps en temps de la région sud pour aller vers l'Alsace ou mieux, l'Allemagne, ça serait chouette ! Participerais aux frais d'essence. Hervé Rozoum, Manège Lila « Le Mas », avenue de Pont-Trinquet, 34000 Montpellier.

Communautés

L'ACRYMO : J'ai 20 ans. J'en ai marre de cette civilisation pourrie. Ai projets communauté autarcie dans vieux manoir retiré du monde. Je cherche une nana mêmes affinités pour partager dès maintenant idées, vie, amour. Paul Bernard, Poste restante, 31-Grenade. X

MARSUPILAMI : Fille 23 ans, seule avec trois gosses, aime la nature, cherche communauté qui voudrait bien d'elle et des gosses. Odette Parmentier, 23, rue Marsoulan, 75012 Paris.

Journaux

L'ARMEE ASSEZ POMPE : « Service militaire et éducation », « Conscience socialiste et insoumission », deux numéros spéciaux des Cahiers de la Réconciliation. 5 F l'un au M.I.R., 148, avenue François-Molé, 92160 Antony.

STEPPENPOET : On cherche encore du monde pour lire et écrire dans notre journal Steppes Poétiques, numéro 1 déjà paru, on attaque sur le nº 2. Ecrivez-nous, ça fera bien plaisir. Valère Simon, 16, rue Jean-Boulin, 93220 Gagny.

VIVE LA DEMOCRATIE : Je suis très déçu par le dernier numéro d'Actuel nº 47, je désire organiser une pétition dans ce sens, à envoyer à Actuel Rédaction; écrivez-moi si vous êtes du même avis. Daniel, B.P. 212, 26205 Montélimar.

EGOISTE : Pour 6 F port compris, les cinq derniers numéros de la revue romantico-surréaliste « Soi-Même » le pied ! Jean-Louis Juzian, 3, rue de l'Hôtel-de-Ville, 83 Le Luc-en-Provence.

SILEX : Silex, revue de poésie a besoin de textes, dessins, sous... échange avec toute revue de poésie, vendeurs, achetez 10 numéros à 2 F, prix de vente public : 3 F, abonnements pour 1 an (4 numéros 10 F). Claude Normand, 6, rue Jourdan, 17140 Lagord.

SALE GOSSE : Avant de mourir, Adrien Gôche a eu le temps de faire un gosse à la veuve Zigomar. Ce gosse s'appelle Georges ! Il en est à son numéro 3. Tout offset, couleur en couverture. 1 an (6 numéros) 15 F. Au détail nºs 1 et 2 : 2,50 F, nº 3 et autres 3 F ! Seulement ?!! Georges, 22 a, rue Ch.-Dutheil, 12100 Millau.

LIZA MINELLI : L'éditeur ne diffuse pas mon recueil de poésies. Il faut le faire soi-même : 15 F dédicacé. André Cabaret, 4, place F.-Léger, 95140 Garges-les-Gonesse.

FLOWER POWER : Cherchons tuyaux concernant l'imprimerie, pour monter journal sur région déprimée, M. Cancedi, « Les Dahlias » B.T.D., 2, rue de la Fourane, 13100 Aix-en-Provence.

RAPPEL : LE VRAUX MARENGO ! Wonderful : « Les pieds-nickelés superstars 08 » disponible pour tous ravagés ensoleillés. Nous en avons marre de la brève caricature, alors voilà 28 pages où votre imagination pluvieuse va retrouver la piste de Landru, du Magic Circus, de Petiot, de Crevel, de Dubout, Wyatt, Ribeiro, Hendrix, Nucéra, Strubel, Molinier, Hedelmann : les underguides de Paris, Bordeaux (200 adresses !), Londres et Stuttgart, Kif-Gadget, un peu d'herme dans chaque numéro ; plein de comix et photos ; reportage des festivals de l'été ; Esther Alive ; ne pas rater notre « revue de presse libre » dans « Libération » vers le 15 du mois. L'abonnement pour 10 numéros 40 F (en prime-carotte, y'a une minicassette de 30 minutes de Miles Davis en concert 73). Sinon 5 F le dernier. Pas de timbres, par pitié. Le Vraux Christian, 3, rue Marengo, 33000 Bordeaux.

NOTUNG : Au sommet du nº 2, rendez-vous avec Wagner à propos du Festival de Bayreuth par notre amis Boris Kirkaarsen. Ouverture de la rubrique « vieille chaussure » où se suivent les récits polémiques de E. Eparse (dans la Water Cronik, S). L'acte 2 de la Tragicomédie (le désespoir). De la poésie illustrée en sten-électronique, une nouvelle de Médée. 2,50 F en timbres. Nils Dumoulin, 5, rue des Mariers, Aufau, 92300 Levallois. X

NADIR : Nºs 1 et 2 sortis. Des mahouzes tartines de SF et fantastique. Des sandwiches pas croyables de n'importe quoi passionnant. Dites-le autour de vous « Nadir, c'est super nourissant ». Les numéros 3 et 4 arrivent avec un roman inédit et très chouette de Pierre Pélot (P. Suragne). Comme on est modeste on vous dira que le reste est délirant de qualité, Nadir c'est dingue ! Francisco Schall, 21, rue Malte-Brun, 75020 Paris.

Messages

HAPPILY FOR HIM : Si tu connais Gérald Escaut, donne-moi de ses nouvelles. Dis-lui que je le cherche. Fais vite. Martine Aupérin, Mondescourt, Appily, 60400 Noyon.

CHARME SLAVE : Natacha où es-tu ? Que deviens-tu ? Je t'ai écrit, on m'a renvoyé les lettres. Je t'en prie, vite un signe de vie. Toi qui connais Natacha Esnoult, parle-lui de moi. Brigitte Van Cutsem, 53, rue Charles-Dubois, 1342 Limelette, Belgique.

ET LES TIENNES ? Bernard de Charleville-Mézières, je voudrais te répondre de tout cœur mais tu ne m'as pas donné ton adresse. Christine.

BEBELZEBUTH : Qui peut me donner des nouvelles de Bebeth ? François Voirin, 22, bd Jules-Ferry, 75011 Paris.

CYTALLE : Cybile et Chantelle on s'est rencontré à Durness en juillet. Vous aviez pris des photos de Durness. Frédérique Doyère, 151, avenue Jean-Jaurès, 75019 Paris.

KORAN : « Le mas d'Alla » a-t-il fermé ses portes ? Aidez-moi à retrouver Jacky le berger et son troupeau. Il habitait à Pont-de-Larn, je l'ai connu grâce à Actuel. Christine Delmas, 15, rue Le-Brix, 79000 Niort.

QUE BELLA VENISE ! Michèle, tu es partie de Corse le 27 septembre pour Nice. Et puis plus de nouvelle. Pourquoi ? Envoie-moi ton adresse. Vous, si vous la connaissez dites-lui. Jean-Paul Casanova, 6, avenue de Gaulle, 20250 Corte.

MEGAMYSO : Cherche mégalomane mysanthrope en vue détachement total du genre humain : suicide moral quoi ! C'est sérieux et ça urge ! Muriel Camus, 26, rue de l'Ancienne-Mairie, 92100 Boulogne.

MISS NADYA : Miss Nadya Bendali peux-tu m'écrire, on m'a volé tous mes papiers y compris ton adresse depuis le mois d'août, j'essaie de te joindre. Danille, 91410 Dourdan.

FROM MARS HOTEL : Future ou jeune maman fauchée, j'ai des fringues de bébé (0 à 6 mois). Venez vous servir. Dominique Terrien, 8, Impasse de Chartres, 91300 Massy.

SHERLUCK HULMES : Cher Luc, alors ? Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Ecris-moi quand même. Patrick Colpart, 31, allée Morelly, 92000 Nanterre.

CLAPTON ? Eric, vu à Paris le 8 octobre, envoie-moi ton adresse. C'est urgent. Dominique Bard, 3, rue Jean-Formigé, 75015 Paris.

COITUS INTERROMPTUS : Michèle ou Danièle ? On s'est vu à la Cartoucherie après Le Coït Interrompu. Tu m'as dit que tu faisais une maîtrise de maths. Je t'ai trouvée vachement bath. Tu étais avec un noir. J'aimerais te revoir. Le petit gars à lunettes qui a encore ton rire dans la tête. Patrick Martin, Ch. 304 A, 82 bis, rue Blomet, 75731 Paris Cedex 15.

Mosik

T'AS PAS 100 BALLES ? : Musicien désespéré en galère peut plus payer son matériel. Si vous pouviez tous envoyer un peu d'argent, le matériel c'est cher. D'avance merci. Pascal Solignat, 70, rue Saint-Alban, 42300 Roanne.

ROYAL : Groupe cherche bassiste sympa avec matériel et vends une Harmonic Sovereign sèche neuve 800 F + un micro De Armond pour sèche 200 F. Jean Doray, 69, rue Victor-Hugo, 93500 Pantin.

PAOALTO : Cherche saxo-alto d'occasion (bonne). Bernard Lepallec, 21, rue Ferdinand-Jamin, 92340 Bourg-la-Reine, 702-47-77.

GIBBS : Groupe amateur de Villeneuve (basse, guitare, batterie) cherche chanteur, éventuellement instrumentiste, pour faire des choses originales. Visée rock, mais souriant. Philippe Thevenon, 9, rue J.-B.-Clément, Villeneuve-St-Georges.

NEVA PRESS : Vends batterie complète bon état. Sous marque premier 1 250. Pascal Jégu, 4, rue de la Néva, 75017 Paris, WAG 23-62.

CASOAR : On se réveille à Lyon. L'Atelier donne des cours de musique, théâtre, danse, chant et loue ses locaux pour répétitions de groupes (musiciens ou théâtraux). Ecrire, se présenter ou téléphoner au 27-02-48. L'Atelier des 4 Arts, 90, Montée St-Sébastien, 69001 Lyon.

SECONDE MAIN : Cherche grenouille d'occase (autour de 200 F). Dépêche-toi, amateur en détresse. Brigitte Gerbaud, Sainte-Sévère 36160.

A remplir absolument pour qu'une annonce passe dans Actuel

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Prénom ..... **Nom** .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

promotion spéciale Europ

cette chaine :

La réalisation de cette chaîne Amstrad représente un vrai tour de force : Elle est puissante (2 x 50 W), complète (ampli - préampli - tuner PO-GO-FM), robuste (garantie 1 an) très belle et d'un prix incroyable (2 690 F)

ESSAI GRATUIT

Pendant une période de 10 jours, vous pourrez essayer votre chaîne Amstrad.

Si vous n'êtes pas satisfait, il vous suffira de nous retourner la chaîne dans son emballage d'origine et 24 heures plus tard, vous serez **intégralement** remboursé des sommes que vous aurez versées.

EXCLUSIF 4 AUTOMATIC QUADROSOUND

L'Ampli - préampli - Tuner Amstrad 5000 qui équipe cette chaîne, est doté d'un dispositif quadrosound automatique pour un son ambiophonique à 4 haut-parleurs.

AMPLI - PREAMPLI - TUNER AMSTRAD 5000

Amplificateur

• Puissance RMS : 30 watts par canal sur 4 ohms - 25 watts par canal sur 8 ohms • Puissance musicale : 50 watts par canal sur 8 ohms • Recommandé : HP de 8 ohms - Casques 4-16 ohms • Courbe de réponse : 15 Hz à 30 kHz ± 3 dB - 20 Hz à 20 kHz ± 2 dB • Distorsion harmonique totale : moins de 0,1 % à 1 kHz à plein volume.

• Contrôle des tonalités :

graves	± 15 dB à 40 Hz ± 10 dB à 100 Hz
médiums	± 7 dB à 1 kHz ± 1 dB à 100 Hz et 10 kHz
aiguë	± 20 dB à 20 kHz ± 15 dB à 10 kHz

• Sensibilités d'entrées : magnétique 3 mV - 47 k Ω; céramique 55 mV; tape magnétophone 70 mV - 150 k Ω • Diaphonie : meilleure que 60 dB sur n'importe quelle entrée sur un canal à plein volume. • Correction R.I.A.A. : ± 1 dB • Filtres : Rumble - 26 dB à 20 Hz; Scratch - 6 dB à 20 kHz • Contrôle de la puissance : 16 dB à 1 kHz; 0 dB à 50 Hz et 20 kHz avec les volumes à 50 % • Rapport signal bruit : meilleur que 60 dB sur toutes les entrées à plein volume (en position stéréo) • Sortie enregistrement : 60 mV avec une source 150 k Ω d'impédance • Dispositif quadrosound : 4 sorties haut-parleur avec connection automatique stéréo/quadro mettant en service les H.P. supplémentaires • Courants : 220 volts, 50 Hz - 120 watts • Prise casque stéréo • Dispositif « Loudness » • Fusibles : 1 ampère rapide, 20 mm • Fusibles de protection sur chaque canal • Présentation : noyer • Dimensions : 590 x 218 x 81 • Poids : 6,4 kg.

Tuner

• Bande FM : 88 - 102 MHz • Sensibilité FM : 2 µV • Entrée antenne FM 75 ohms • Séparation stéréo : meilleure que 34 dB à 1 kHz • Distorsion harmonique totale : 0,5 % • Bande AM : PO 525 - 1 600 kHz - GO 155 - 270 kHz • Silencieux - contrôle automatique des fréquences.

Vumètre — *Voyant stéréo décodeur* — *Contrôle automatique de fréquences* — *Corrections des graves, médiums et aigus* — *2 volumes* — *3 filtres*

Photo Gilles Rouget

la musique vraie

PLATINE Mc DONALD HT 70

La Mc Donald HT 70 est une platine de grande précision à trois vitesses. Cette platine est un modèle de luxe comprenant des caractéristiques spécialement conçues pour ravir les amateurs de haute fidélité. En outre, un plateau lourd de 2,0 kg et un moteur synchrone réduisent le rumble au minimum, le nouvel axe de disque tournant élimine les frottements entre l'axe et le disque. Le bras de lecture [illegible]tion de haute précision à faible masse) est entièrement compensé et possède un contrôle calibré de la pression de la pointe pour une lecture parfaite. Le tout est un superbe exemple de la haute technicité Mc Donald.

• Caractéristiques techniques • Capacité : Disques 17, 25 ou 30 cm • Vitesses : 78, 45 et 33 tours • Courants : Moteur synchrone 4 pôles 110-220 V (50 périodes) • Cellule magnétique Shure M 75-6 • Rumble : Meilleur que — 35 dB • Scintillement : Meilleur que — 0,2 % • Pleurage : Meilleur — 0,06 %.

ENCEINTES ACOUSTIQUES SONIC BC 30 MK II

Le système Hi-fi BC 30, fonctionne d'après le principe des enceintes closes composées de : 1 TWEETER • Diamètre 6 cm • Impédance 8 ohms • Réponse 1 500 Hz - 18 000 Hz - 1 BOOMER • Diamètre 21 cm • Impédance 8 ohms • Fréquence de résonnance 40 Hz • Réponse 35 Hz - 6 500 Hz • Laine de verre : 4,5 cm d'épaisseur.

Caractéristiques générales

Impédance 5 ohms à 1 000 Hz • Bande passante de 35 à 18 000 Hz à ± 4 dB • Dimension : H 500 mm - L 300 mm P 180 mm • Poids : 5,300 kg • Puissance : 25 watts • Finition : noyer • Face avant : tissu.

TRES IMPORTANT

UNE FAVEUR DE GRANDE VALEUR

Toutes les commandes qui seront postées avant le 15 décembre 1974 bénéficieront d'une faveur incroyable :
La chaîne sera livrée équipée aussi d'une platine stéréophonique, lecteur de cartouches 8 pistes.

Amstrad - Europ' Confort
87, boulevard de Sébastopol
75002 Paris - Tél. : 236.38.76
Métro : Réaumur-Sébastopol.

Prise casque

BON DE COMMANDE

pour essai gratuit, à envoyer à :

Amstrad - Europ' Confort
87, bd de Sébastopol
75002 Paris

Veuillez me faire parvenir la chaîne Hi-Fi Amstrad 5000 que je réglerai de la façon suivante :

☐ **Au comptant,** *ci-joint la somme de 2 690 F (chèque CCP ou mandat).*

☐ **A crédit,** *ci-joint la somme de 840 F (chèque CCP ou mandat) et le solde en 18 mensualités de 128,10 F (contrat Cételem - port payable à la réception). Il est bien entendu que je pourrai utiliser cette chaîne pendant 10 jours et que, si je n'en suis pas pleinement satisfait, je vous la retournerai sans explication et serai remboursé intégralement des sommes que j'aurai versées.*

Nom .....

Prénom .....

Age .....

Adresse .....

.....

.....

Signature :

Petites pubs c'est pas cher

300 F pour 1/32e, 450 F pour 1/16e 800 F pour 1/8e. Alors, dépêchez-vous, nous contacter dans la première semaine du mois. Demandez Patrick Zerbib.

SKI de fond

pour ceux qui ne supportent plus le SKI·FRIC, le SKI·KAMIKASE, le SKI·METRO, le SKI·JERK,

Pour ceux qui p
ensent que les sports d'h
iver peuvent être encore une oc
casion de découvrir des paysages vi
erges, une aventure humaine, un moyen d
e refaire connaissance avec ce vieux comp
agnon oublié qu'est notre corps... Pour enf
in tous les débutants ou novices de tous âges
qui, par la facilité même du ski nordique, aur
ont la possibilité dès le début de faire de vé
ritables ballades... Nous vous proposons des sé
jours d'initiation et de promenades à ski de fo
nd dans le JURA, en LAPONIE, en CORSE, etc...
Mais, attention ne vous attendez pas à avoir
le luxe de ces hôtels-H.L.M. de ces stations
à la mode que nous fuyons. Le confort sera
minime, la chaleur relative (bouillotes f
ournies!!), des conditions de séjour en
refuge, de vie à la paysanne. Un sou
venir inoubliable... E.R.I.C.
34 rue de l'Université, 75
007. PARIS. Tél: 222
58 10

Documentation sur demande en joignant deux timbres.

QUEUE DROITE : Vends piano demi-queue « Shiedmayer » 5 000 F. Cherche excellent piano droit. Michel Dru, 9, rue Sartoris, 92250 La Garenne-Colombes, tél. 781-29-64.

BEAU SITE : Guitariste style blues-jazz, rock, cherche musiciens sympas. Jean-Michel Gillot, 6, rue Beau-Site, 95360 Montmagny.

FOLK PICK : Cherche guitariste folk ragtime, picking, pour donner cours sérieux et payants. Pierre Guillamo, 8, rue de l'Orme, 75019 Paris.

IMPRESSARIO : Suis compositeur, auteur, chanteur et vis de mon travail. Aimerais trouver concerts sur Paris ou personnes du métier. Dany Laure, Korianderstraat 17, 9000 Gent, Belgique.

AU BETON : Mini-moog synthétiseur pour 8 000 F. Baffle AGH 4×12 pour 1 000 F, 2 JBL 38 cm + 2 compresseurs 3 500 F. Tél. 206-54-71.

XHAAAA : Electronicien cherche musicien valable pour composer spectacle. Pas sérieux s'abstenir ! Travaille en laboratoire musical. Vite ! Olivier Xhaard, 13, avenue Reille, 75014 Paris.

AY AY GARCIA MORENO : Vends Fender jazz Bass + ; étuit, état neuf, 2 000 F. Tél. 438-03-54 de 19 h 30 à 20 h 30. Alfo Perez, 17, rue du Fief, 77930 Cely-en-Bière.

TOUJOURS LE MEME : Aut-comp-inter-guitariste cherche à contacter petite boîte de disques en vue enregistrement. La SACEM je m'en fous. Jacky Hervy, 2, rue Schubert, 59000 Lille.

PANTHEON : Je vends superbe 3 fûts « asba » grosse caisse, tom medium, tom basse, pour 1 500 F. Vends aussi les accessoires. Tél. soir ou matin à Marc 535-05-94. Marc Daum, 9, rue Marguerin, 75014 Paris.

PLAN CONTREREVOLUTIONNAIRE : Vends ampli basse Marshall 100 W 2 speakers. Tél. matin 588-85-21.

FORCES DE PROGRES : Groupe « progressive » ayant L.P. en vue cherche ingénieur du son ayant imagination et connaissances. Tél. 660-47-69.

EL CORBACHO : Cherche local à louer ou gratis à Paris pour répéter. Daniel Giraud, 09-Lacourt.

CHOMEURS : Groupe Bear-Gun cherche contrats facs, MJC, festivals, etc. France et étranger. Réponse assurée, envoie maquette, etc. Jean-Yves Joal, 32, bd Bazin, Appt 5, 1er ét., 63130 Royat.

ENCORE LUI : Batteur amateur cherche groupe pour faire jazz moderne sans aucune prétention. Pascal Jégu, 4, rue de la Néva, 75017 Paris.

NOUS AUSSI : Vends guitare électrique Rokkomann neuve, imitation Gypson, 450 F. Karim Seck, 6, rue de Picardie, 95200 Sarcelles.

A L'ATTYACK : Vends magnéto 4 pistes N 4308 Philips, neuf, 1 bande + 1 micro neuf, 800 F. Alain Tyack, 42, rue Gauthey, 75017 Paris.

AOH MY DOVE : La psychanalyse payante et chère, assez ! Tentatives d'analyse gratuite. Tél. 355-90-33 après 18 h. Dove Hadjadj, 97, boulevard Voltaire, 75011 Paris.

ROND CE VEAU : Batteur impatient créer musique (free-pop), possédant matériel et salle pour répétitions, cherche musiciens sympas (guit., bass., org., etc.), région Dunkerque. Francis Rolland, 56, avenue Général-de-Gaulle, 59380 Bergues.

CHERCHE CANAL : Guitariste amateur désirerais jouer avec gebs possédant un local. Tél. la journée 858-90-00 poste 40-74. Daniel Perreard, 12, rue de Suez, 75018 Paris.

GROS NICO : Guitariste professionnel variétés cherche musiciens en vue groupe amateur. Ça urge ! Le Tango c'est dur ! François Nicoz, 301, Chemin de la Forêt Verte, 76230 Bois-Guillaume.

DODOUCE : Cours de violon débutants et en cours d'étude. 8 F la 1/2 heure, 15 F l'heure. Marin Favre, tél. 588-01-53 de 12 h à 15 h ou Luc Mado.

EMERGENCY EXIT : Cherchons tout musicien digne de ce nom sur Bayonne. Piano, org., guit., vid., etc. Musique blues et progressive rock. Répertoire déjà fourni, Texte français. Emergency exit, c/o R. Lévy, E. 326, Village III, Dom. Univ. 33405 Talence.

RETOURNE TE COUCHER : Vends ampli basse orgue 60 W Stal 4 entrées 2 corps 9 et basse Aria 2 micros 300 F. Olivier Cossard, 54, avenue des 4-Chemins, 92-Châtenay, tél. 702-39-52.

Y A PUS MAYEN : Y'avait de la musique avant le Larzac. Y en a eu pendant. Y en aura plus. Si tu as toujours ma guitare (Franus 12 cordes) empruntée un beau soir d'août, envoie-la moi. Je payerai le transport. Je me sens seul... Gérard Mayen, 8, rue Ch.-Tanret, 52300 Joinville.

POMPIGNAC : Batteur avec sono cherche groupe ou musiciens pro. Olivier Lefranc, 14, rue Yvart, 75015 Paris, tél. 842-15-52.

ÇA DEGIVRE : Guitariste + batteur, musique West-Coast, en part. Grateful Dead, cherchent dead-heads musiciens psychédélics vrais et de bonne volonté en vue travail et démerde. Envoyez le max de renseignements (problèmes, moyens, matos et bonnes connections, etc.). Toutes réponses envoyées pour nous seront toutes reprises et renvoyées à tous, ainsi toutes les chances seront multipliées. Maurice Givord, 01250 Geyzeriat.

OU TU VAS, LERY ? Batteur-percussionniste de 24 ans, perdu à Clermont-Ferrand, fauché, cherche du boulot. Didier Biffi, 15 bis av. Pasteur, 63400 Chamalières, tél. 35-11-21.

C'EST BAS ZA DU DOUT : Cherche pour aider Noël handicapés et aveugles guitaristes pour m'accompagner et donner du bonheur, nous qui voyons et sommes vivants. Alors, aux plumes, guitares, et donnons de la joie aux moins chanceux. Urgent because répétitions. Steve Mac Withman, 20, rue de Blanzat, 63100 Cebazat

L'EXPRESS : 21 ans, suis chanteur depuis cinq ans en France, Allemagne, cherche orchestre bonne ambiance, même débutant au tourné (Paris, Picardie). Chante pop, rock, variété. Jocelyn Héchinger, 36, route de Neufchâtel, 80100 Abbeville, téléph. 24-23-36.

HELP THE GROUPS : Aidez les groupes. Louez local, cave ou sous-sol en bon état dans Paris. Guy Herbeth, 48, rue Dutot, 75015 Paris, téléph. 783-92-40.

SULTAN TONY : Groupe débutant louerait petit local pour répéter les fins de semaine, si possible dans Paris ou proche banlieue. Urgent. Tony Soldevila, 3, passage du Roi-d'Alger, 75018 Paris.

DEL VASTO : Organiste pianiste achèterait bon piano droit moderne et serait intéressé à toutes propositions musicales. Mitia Lanzmann, 15, rue Morere, 75014 Paris, tél. 828-81-49.

FRENCHCHANTEUR MERLIN : Franchchanteur rock blue sans matos mais avec voix cherche groupe semi-pro. Albert Allègue, tél. 588-51-56.

VERCINGETORIX : Groupe amateur cherche bassiste débutant. Vends grosse caisse + tone medium + charleston 200 F. Désire nouvelle Sandra Stefani, Italienne actuellement région Lyon. Ecrire Alain Valsesia, 25, chemin du Clos, 91120 Draveil, tél. 903-77-35 ou 203-44-01.

J'AMORCE LES PIANOS : J'accorde et je répare les pianos et clavecins. Jack Poisson, Chemin du Barrage-de-Pont, 49830 Briollay.

LE VRAI CINE : Urgent, cherche batteur, contrebassiste, violoncelliste expérimentés pour free-jazz. Serge Bencissou, 16, avenue A.-Dumas, 78110 Le Vésinet.

OUILLE, OUILLE, OUILLE : Chanteur style Stones ayant matériel cherche formation sérieuse possédant leur matériel. Thierry Cognée, 45, rue Volta, 75003 Paris.

SHUT, MAN : Organiste-bassiste-flûtiste débutant cherchent batteur et guitariste avec matériel et local. Flippés et requins s'abstenir. Halit Human, 213, rue de la Convention, 75015 Paris, téléph. 702-93-59.

LES DOIGTS DANS LE NEY : Vends orgue Fafisa « compact duo » (le même prix que Pink Floyd). Pas beau mais mécanique remise à neuf. 3 300 F. Good vibration. Urgent. Patrice Ney, 78-Les Layes par les Essarts.

BURK ! Cherche guitariste qui voudrait apprendre à Céline (10 ans), à en jouer. Agnès Jaubert, 22, rue Burq, 75018 Paris.

IL N'A PAS PEUR DES GROS : A vendre guitare martin 0-16 N.Y. 1963 parfait état 2 500 F avec étuifinger pickers spécial ! Mikel, 39, bd Saint-Jacques, 75014 Paris.

LE PETIT POUCET : Pierre Pouget + imago 12 cordes et chant + synthétiseur + congos ! Musique nouvelle chaude et poétique ! Ballades de 1980 ! Cherche tous contacts professionnels (concerts, disques, etc.). Serez-vous du voyage ? Pierre Pouget, 32, bd St-Marcel, 75005, tél. 707-13-67.

HA ! HA ! HA ! Contact tout mus. et pers. inter. (paroles, prises de sons). Surtout pas de types sérieux. Christian Sohie, « L'Escale », 15 bis, rue de la Convention, 69600 Oullins.

TIREZ PAS SUR LE MARQUIS : Batteur 17 ans cherche groupe de rock à Paris. Hervé Zenouda, 19, rue de Sévigné, 75004 Paris, tél. 278-15-31.

TEUF TEUF : Camion sono 300 W, sonorisation de concerts et soirées. Discothèque mobile, transport de matériel de groupes. Région Paris-Compiègne de préférence. Ligeia, Ferme de Rocquigny, 60127 Morienval, tél. 250-17-22.

LOI DE 1901 : Atelier musical, animation musicale tous les mardis, jeudis, vendredis (alls mosiks !). Associat on Nouvelle Mosik, M.J.C. Gerland, 7, rue Ravier 69007 Lyon.

CROCKETT : Cherche aut-comp-int-guit pour duo en vue M.J.C. restaurant extér. uniquement région Lille. Mec cool de préf. Jacky Hervy, 2, rue Schubert, 59000 Lille.

MUZETTE : Groupe sérieux voudrait jouer le samedi soir n'importe où, région parisienne. Qualité assurée. Gilles Kujawski, 170, rue de Lourmel, 75015 Paris, 578-99-95.

Négoces

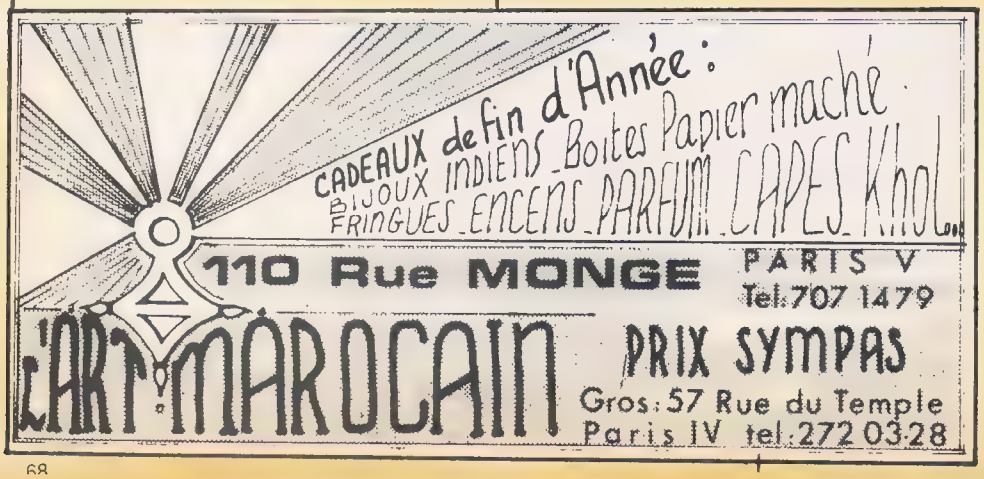
OCCAZ : Je vends appareil photo en parfait état. Yashica, ancien de 6 mois, bas prix, ainsi qu'un mini-cassette « National ». Facture jointe. Bas prix Michel Bives, Bienvenue 75, 88, rue Saint-Denis, 75001 Paris.

VOISIN : Vends amphi 70 W Manhattan bass 1 500 F et Honda 250 neuve 1 400 F. Cherche correspondantes, j'ai 22 ans, aimant la nature. Jean-Luc Berquier, 46, rue Raymond-Losserand, 75014 Paris.

PETIT FRERE : Cause besoin monnaie, vends collection Pilote du n° 550 au n° 707. Alain Auffret, 61, rue de Montreuil, 75011 Paris.

MAGIC LIBRUS : Je vends livres et revues anciens d'ésotérisme, magie, sociétés secrètes. Demandez des titres. Robert Cousty, Lagarde, 09500 Mirepoix.

BRESSON : Urgent besoin de fric pour continuer Effectue tous travaux photos noir et blanc, 50 % moins cher que dans le commerce. Tarifs sur demande, timbre pour la réponse. Ou se présenter Roger Michel, 39, rue Perceval, 75014 Paris.



HE ! : Vends peu cher nombreux posters Hendrix (et affiches). Besoin urgent. Léonor, 624-54-57.
MIA OU : Vends 125 Yam 2 800 F, 8 000 km, 7/72. Bon état. Cause 1 000 F dettes. Jacques Hervo, « Les Costres », 30550 Les Rosiers.
GLAGRA : Vends Suzuki 125 de cross, 1 an, installation électrique complètement neuve, état quasiment neuf. Passer ou écrire. Daniel Grassaglieta, 69, rue de la Glacière, escalier 6, Paris-13e.
VEINARD : Sono à vendre Kuston rouge 200 W, 4 entrées, 2 enceintes 10 000 F. Tél. 434-61-56.

Contacts

POLICE SECRETE : Fille 19 ans cherche chambre n'importe où, gratuite. Aimerais autant ne pas être seule (nana ou mec). Snob et farfelue (je ne sais vraiment plus où me mettre). Michelle Duguépéroux, 2, rue Couesnon, 50270 Pontorson.
JAMAIS DEUX A TROYES : Fadila, algérienne 18 ans, cherche mecs cool même nationalité ou musulman, habitant Troyes, étant libre mercredi après-midi. Ça urge. Je flippe à mort. Ecris vite. Minets s'abstenir. Pascale Pulby, LEF, 118, avenue Pasteur, 10000 Troyes.
Pasteur, 100000 Troyes.
JOUR DE FETE : Groupe d'amis(ies) souhaite faire de nouvelles connaissances sur la région parisienne pour sorties week-end, voyages, écrire avec un timbre. Patricia Brejat, 17, rue du Jour, 75001 Paris.
LARME : Ral bol, méc partant à l'armée, moral à zéro. Cherche jeune fille 18-19 ans qui me sortira de ma solitude. Michel Gernière, 32, rue d'Andresy, 28307 Andresy-Chanceloup.

MOQUETTES NEUVES HORS COURS

Prix T.T.C./m2 jusqu'à épuisement des stocks.
Plastique feutre ..... depuis 5,40 F
Aiguilleté coupon moins de 10 m2 .. 4,20 F
Moquette F3 F4, par rlx de 1,40 m de l. (2e choix) ..... 15,00 F
Mousse murale de puis ..... 3,60 et 7,80 F
(Ces marchandises ne sont vendues que sur place.)
Moquette nylon gros passage U2P2 .. 16,80 F
Moquette bouclée s/thibaude, lar. 1 m 16,80 F
Tapis synthétique 2 m × 3 m ..... 126,00 F
Grandes peaux de vaches ..... 246,00 F
Moquette grande largeur en 4 m, dep. 20,40 F
Déchets de cuir au kilog, peausserie pour artisanat, tissus imitation cuir, etc. ; marchandises neuves hors cours, 1er et 2e choix démarqués, peaux et fourrures de décoration, mural, tapis pure laine. Nombreuses affaires sur place, bas prix. 100 000 M2 visibles sur stock.
CADEAU D'UNE VERITABLE PEAU DE MOUTON ET PARKING GRATUIT (Garage Fiat rue Amelot) à tout nouvel acheteur de plus de 500 F sur présentation de cette annonce.
ARTISANS RECUPERATEURS - 8 et 10, impasse St-Sébastien - PARIS-11e (donne au 32, impasse St-Sébastien). Tél. 355-66-50 et 700-57-71.

ARRASOIR : Artiste peintre recherche éléments passionnés au point de vue pictural en vue d'expositions groupées. Recherche Peter Heisse de Bern. Janine Gillier, 16, rue d'Arras, Paris.
CHATEAU ? G 24 ans aimerait contacter rapidement écrivain ou débutant (G ou F) pour écrire a deux, nouvelles et romans (policiers, fantastique, science-fiction). J'ai déjà quelques bons trucs. B. Dauga, P. Toledo, 18, Calle Nueva San Francisco, Barcelona (2), Espagne.
AN MIL : Je désire contacter, cinéastes amateurs ou professionnels, anticolonialistes, pouvant m'adapter textes et idées ayant p. objet la Corse. Daniel Milan, 5, allée de la Concorde, 06700 Saint-Laurent-du-Var.
LOCAL ? Cherche fille (même avec enfant) pour établir contacts et local à louer banlieue ouest. J.-Claude Tavakelian, 43, rue Maurice-Courtan, 78300 Poissy.
ZOMOS : Existe-t-il des « homosexuelles » assez dynamiques pour créer un centre d'accueil et de discussions. Si oui, alors je les attends. Pascale Martin, 30, rue Colbert, 59100 Roubaix.
APPROCHE : Filles, garçons, le groupe « Approche » te permet de faire des rencontres en vue d'amitié, sorties, échanges communs ou personnels, réunion hebdo. Ecrire avec si possible un timbre réponse, adhésion gratuite. Approche, 23, rue Burgon, Paris-13e.
BEEEH : Cherche initiateur à l'élevage de chèvre et à la fabrication de fromage dans les Pyrénées-Orientales, l'Aude ou l'Ariège. Alain Paraire, 55, rue Jeanne-d'Arc, Paris-13e.
ROUSSEAU : Si tu es seule et paumée, fille romantique et bisexuelle, viens vivre avec nous à la campagne, Gérard 30 ans écrivain, Héléna 26 ans, écris vite. Sérieux et sincères. Gérard Manoury, 21650 Velars-sur-Ouche.
SERIEUSE : Groupes qui avez fait du théâtre de rue ou militant depuis mai 1968, écrivez-moi Catherine Sedel, 4, place Monge, 75005 Paris

EN RICO : Bisexuel de 23 ans cherche correspondants du FHAR ou non, région Val-de-Marne, pour création Sexpol, les hétéros seront les bienvenus, ne pas passer, écrire à (adresse ci-dessous). Jean-Louis Henry, 38, rue Léon-Dauer, 94350 Villiers-sur-Marne.
RIKA : Rêveur, 26 ans, fana de science fiction, mais pas un rond en poche pour satisfaire sauvage besoin d'évasion. Accueillerait avec délire tout envoi de romans ou nouvelles, BD ou correspondance. Cherche correspondante asiatique. Hébergerais tout(te) visiteur(se) du Congo. Daniel Piquemal, BP 301, Brazzaville (R.P. Congo).
ABRACADABRA : Recherche contact avec sorcier ou devin, toutes régions. Ecrire, M. Paul, 1, rue Amiral-Martin, 92-Meudon.
DAME AU CAMELIA : Suis étudiante en chorégraphie et cherche du travail dans école de danse ou centre de culture ou loisirs. Je fais de l'initiation à la danse, au geste pour les jeunes enfants. Véronique Gauthier, Cité Paul-Vaillant-Couturier, Bât. 1, n° 101, 93-Bobigny.
MERCI LIBATAIRE : Mère célibataire 25 ans, plus de fric et pas de boulot. Qui veut m'aider ? Accepte boulot, fric, bouffe, fringues : taille 4 ans et 40 pour moi. Merci. Katia Roudiak, 10, rue F.-de-Presseuse, 75014 Paris.
Paris.
GAUCHER : Recherche atelier 35 m2 environ pour tissage. Electricité désirée. Gaz et eau sans importance. S'adresser à Jean-Marie Verger, 30, rue de Saintonge, Paris-3e.
DU FUEL : Qui voudrait d'un gars ayant souffert beaucoup. Fou d'amour, de liberté, de soleil et de musique. Ecrivez-moi vite. Gérard Kavos, 28, rue Nungesser-et-Goli, 75016 Paris.
DE SOJA : Recherche périphérie Bourg-la-Reine pavillon 5/6 pièces. Patrick Germe, 26, boulevard Colbert, 92330 Sceaux, 702-57-89 après 19 heures.
KANADA : Après trip de 8 ans étranger, retour en Bretagne pour vivre campagne, couple franco-québecois aimerait contacts avec freaks région Morbihan. Ne pas écrire mais venir. On n'a pas grand chose sauf bonne musique. Etienne Weeger. Kerglanec, 56190 Lauzach.
LARD VIVANT : Débarrasse-toi des numéros 22, 23 et 24 de l'Art Vivant. Et si tu as des salles pour exposition de peinture, grouille-toi de m'écrire. Jany Bourdais, 75, rue V.-Fayo, 92290 Châtenay.
CREAM : Paumé en prison depuis un an, cherche copines loyales capables de redonner goût à la vie. Jacky Fauveaux, 23, bd Robespierre, 51100 Reims.
SANLSOU : Communauté sans le sou, vends, bus Wolkswagen, 9 places, bon état. Prix 1500 F. Guy-Marie Lopez, 50, rue Jenner, 03400 Yzeure - Tél. 44-47-85.
MURS DURS : Mec de 20 ans et de 20 temps n'ayant pour compagnie qu'un parterre, un plafond, deux côtés, un en face et un en arrière, et qui prends parfois les murs de sa piaule pour une armure... Cherche n'importe qui, lui écrirait n'importe quoi. Bruno Ulmet, 14, rue Buffon, 02200 Soissons.
BRICOLI BRICOLO : Célibataire, origine du Lot, dessinateur-maçon, aimerait connaître amie 30 à 40 ans, svelte, un peu garçonne, aimant bâtir ou bricoler en construction, pour créer affaire ensemble en province. Jean-Michel Valette, 2, rue Dumeril, 75013 Paris.
LES ROUTIERS FREAKY : J'aimerais rencontrer compagnons anarchisants intéressés par la création d'une communauté de travail fondée sur les transports routiers (formule à discuter). J'ai 27 ans et je suis dans le bain depuis trois ans (chauffeur international). Argent nécessaire au départ. Projet à long terme. Noël Karsenty, chez Jean l'Hôte, La Bégude Nord, E 8/261, 13013 Marseille.
GIRONDIN S HE : Le centre d'études et de recherches psychédéliques est né (CERP), il a pour but de réunir les personnes intéressées par l'époque hippie aux States et idées de T. Leary (musiques, peinture, livres, expériences psychédéliques...). Gérard Amans, 8, rue de la Gironde, 31300 Toulouse.
CC KING : Cherche tuyaux pour boulot au Canada et en Corse. Philippe Rackier, 65, bd du Souverain, 1160 Bruxelles.
PETITHE : Mec 15 ans et 10 mois recherche boulot pas trop con, au noir dans la région parisienne. Très urgent, besoin de fric, écrire chez Gervais qui transmettra Christian Gervais, 34, rue J.-J.-Rousseau, 94120 Fontenay-sous-Bois.
MUSEAUGYNE : Poète + écrivain 19 ans cherche jeune fille 18-20 ans, dactylo, pour frappe manuscrits. Fauché, mais on s'arrangera. Philippe Garnier, 62, rue Champ-Lagarde, 780000 Versailles.
M COMME... : 18 ans, lycéenne à Nice, libre et indépendante, aimerais rencontrer gars ou filles (zonards s'abstenir) pour lier amitié. Je vous attends. Frédérique Paul, chez Mme Morgan, 37, bd François-Grosso, 06-Nice.
COOL : Fille 20 ans rencontrerait gars 18 à 25 ans, aimant nature et musique, pour échanges (Marseille de préférence). Michèle Gelli, 76, bd du Gabot, 13009 Marseille.
PICETPIC : Jeune médecin acupuncteur enseigne acupuncture à étudiants(tes) médecine intéressés, gratuitement, ne possède pas de local. Toutes personnes intéressées sérieusement peuvent venir. Alain Joseph, 15, rue Marc-Seguin, 75018 Paris.

nouvelles frontières

Feu vert pour l'aventure

propose de nombreuses formules de voyages

DECOUVERTE INDIVIDUELLE

Vous avez des tas d'idées pour vos voyages et vous n'attendez de nous qu'un transport bon marché.

PARIS-BANGKOK ..... 2 200 F A-R
ZURICH-RIO ..... 2 500 F A-R
PARIS-AGADIR ..... 710 F A-R
PARIS-NEW YORK ..... 1 350 F A-R

Ces vols sont ouverts à tous, sans aucune discrimination.

CIRCUITS AVENTURE

Groupe de 12 à 15 personnes, avec un responsable Nouvelles Frontières, en land-rover ou en pirogue, à pied, à chameau, ou à cheval... Forcément hors des sentiers battus !

Du 21 décembre 74 au 31 décembre 74 et du 22 mars 75 au 1er avril 75 :

MEHAREE-HOGGAR : 2 100 F tout compris, transport en Caravelle aller et retour.

Jonction HOGGAR : TASSILI : 2 500 F.

CIRCUITS ORGANISES

Groupe de 30 personnes, avec un accompagnateur Nouvelles Frontières. Itinéraire proposé à l'avance. Hébergements et transports intérieurs réservés.

Du 21 décembre 74 au 2 janvier 75 et du 22 mars 75 au 6 avril 75 :

EGYPTE : 1 700 F tout compris avec transport Paris-Le Caire aller-retour en jet.

Bon à découper - à envoyer à

NOUVELLES FRONTIERES
63, avenue Denfert-Rochereau
75014 - PARIS
Tél. : 325-57-51 - 633-28-91

NOM ..... Prénom .....
Rue ..... N° .....
Ville .....
Je désire recevoir la documentation sur le voyage .....
.....

THAT IS NOT A SILLY THING : Loue à personne seule dans grand appartement inoccupé 1 chambre, salle de bains, WC, cuisine 400 F. Métro Billancourt. Jean-Jacques Chêne, 150, rue de Silly, 92100 Boulogne.

POUR PAUMES, FLIPPES, MAL BARRES : Jeunes avez-vous des problèmes ? Nous pouvons vous aider en examinant votre cas. Organismes et clubs de jeunes peuvent se mettre en contact avec nous pour collaboration éventuelle (joindre deux coupons internat. pour réponse). Service et Entraide, BP 6238 Luttre (Belgique).

NOSFERATU, CATUVU ? 22 ans, étudie philosophie, mystique, sciences humaines, physiques occultes, écologie, musique, préoccupé d'action personnaliste et universaliste, cherche contacts profonds et intégraux avec compagne de préoccupations semblables. Norbert Osmont, 6, rue Jules-Vallès, 75011 Paris.

ACTUEL N° 46 : Maîtresse auxiliaire anglais, sans poste, cherche école parallèle ou renseignements concernant ces écoles. Janine Cloarec, 1, quai Aulagnier, 92600 Asnières.

LIMPIAO : 22 ans, seul dans maison de campagne sans confort, partagerais toit et amitié avec fille 20/22 ans, douce et seule aimant nature, vie simple. Seznec Philippe, M/S « Kouang-Si », Cie MM, 1, quai Freycinet, 59140 Dunkerque.

VAS-Y-POUPOU : Recherche métier à tisser deux pédales, recherche à acheter petite maison même en mauvais état + 2 ha min. dans région des Cévennes-sud Massif Central, Dordogne. Ecrivez-moi. Merci de votre aide. Serge Boudy, Siecq, 17490 Beauvais-sous-Matha.

BABY CONNECTION : Fille 21 ans, expérience enfants (crèches, jardins, centre, colo d'enfants), cherche boulot en école parallèle ou filière. Toutes autres propositions sont bienvenues. Françoise Chavallereau, 37, rue des Galons, 92190 Meudon.

DOFA A : Rémi, 15 ans, cherche paumé(e)s pour lier amitié et faire des projets. Réponse assurée. Rémi Favret, 135, bd Raspail, 75006 Paris.

DANS LA MANCHE : Une association de deux jeunes illustrateurs pense que les lecteurs d'Actuel peuvent leur fournir du travail, ou faire pour ces dessinateurs très talentueux une bonne publicité dans leur entourage. Ghislain Blériot, 55, rue Charles-Panfroit, 94400 Vitry.

WOOLMARK : Veux apprendre tissage ou autres métiers artisanaux, cherche toutes adresses (écoles, artisans, communautés). Aubert Lebas, chez Laurent Scmitt, 63, rue de la Mouillère, Bât. B3, 45100 Orléans.

IZNODOUD : On cherche toujours contacts avec copains du Vaucluse, passer nous voir. Rousset-Beison, 84410 La Seignour-Bedoin.

SI T'ES BON, COURS ! Aimerais écrire un bouquin sur l'idéologie anarchiste. Envoyez vos écrits ou nouvelles à Alain Blanchard, Altm 505 b, 25200 Bethoncourt.

POLYMUSCLE : J.H. 22 ans libre, travaillerai dans collectivité ou privé. Français ou étranger. Photographie mais sais faire autre chose pour vivre. Réponse assurée. Thierry Laffond, 79, avenue Foch, 34500 Béziers.

RUE DE LA FISTULE : Je cherche une petite amie (+ 18 ans) éventuellement partage de piaule. Ecrire Marie-José Dos-Santos, 15, rue de la Vistule, 75013 Paris.

CANTINIER : Bidasse de Paris déporté à Marseille, flippe complètement. Seul sans amis monte garde sur garde le soir. Y a-t-il à Marseille un copain ou une copine pour écouter des disques, sortir, discuter, balader sur le port, etc., Jean-François Mariotti, Infirmerie de Garnison, Caserne d'Aurelles, 13000 Marseille.

ALLEE DES BLOCAGES : Y a-t-il à Cergy-Pontoise des mecs et des nanas sympas qui voudraient m'aider ? C'est la déprime ! Téléphoner avant de venir : 030-49-63. Dominique Colmeraver, n° 1, allée des Bocages-Pourpres, 95000 Cergy-Pontoise.

COMME DEVANT : F 16 ans, paumée, aime, ciné, musique, danse, discussions, amitié. Réponse assurée. Région parisienne de préférence. Sylvie Grandjean, 37, rue St-Denis, 93400 Saint-Ouen.

SUPER RETRO : Recherche renseignements et documents concernant le Nord Maritime journal paru à Dunkerque de 1882 à 1945. Dominique Leloir, 30, rue de la Clef, 59000 Lille.

P'TET BEN QU'OUI : J.H. 24 ans recherche travail permanent pas trop mal rémunéré dans organisation de voyage (type Jerical) ou club de loisirs. Possède expérience et D.U.T. « Tech de co ». René Le Normand, 170, appt 161, avenue de Chanzy, 53000 Laval.

TOUR BABY'S STREET : Mec cool, 27 ans, possédant pavillon, cherche fille sympa, avec ou sans enfant, pour prodiguer soins et grosse affection à ses 4 mômes (et à lui-même si débordant de générosité). Vite, sommes au bord de l'abime. Possibilité création communauté urbaine. Jean Riquoir, 9, rue Nouvelle-de-Montjuzet, 63000 Clermont-Ferrand.

TRIDEM : On vit en banlieue et on aimerait bien avoir trois vélos pour aller dans la forêt. Manouk, Michel, Patrice, 928-11-01.

GRANDS DIEUX ! On a une estafette, on peut faire des petits déménagements ou des petits transports à Paris ou en province à peu de frais. Alain Gladieux, 20, passage des Petites-Ecuries, 75010 Paris.

PC OU PS : Centre social demande livres d'enfants s'adresser à L.P.S., 21, rue Le Roy-des-Barres, Saint-Denis - 243-34-16.

Sauvées par le gong

DEPART IMMEDIAT : Départ en Californie (San Francisco, Berkeley) le 19-12. Ceux qui partent au même endroit vers la même date, contactez-moi. José Dias, 20, rue Bénard, 75014 Paris.

TROP CUIT : « La Fumée », mensuel des cannibales qui en ont marre du riz qui colle aux doigts est paru, n° 1. Envoyez 5 F + 1,80 F de port à Patrick Dallongeville, 202, rue J.-Jaurès, 59650 Villeneuve-d'Ascq.

WANTED : Artiste peintre 22 ans cherche mec ou nana pour départ en Inde début 75. Recherche aussi Philippe Piniol, artiste peintre, Alexandre Pontal, c/o Travy, 52, rue A.-Comte, Lyon (2e).

FAUCHE : Il nous faut 1 500 F pour acheter une ferme. Si tous ceux qui le peuvent nous envoient 10 F, ça nous arrangerait vachement. Sylvain David, 23, rue du 11-Novembre, 91700 Ste-Geneviève-des-Bois.

SOPRANO S'ABSTENIR : 1) Cherche nana voix grave, si possible guitariste, pour essayer de faire blues français. 2) Cherche bon magnéto d'occase (2 ou 4 pistes). Robert Richard, 26, rue N.-D.-des-Victoires, 75002 Paris.

ON REÇOIT LE LUNDI : Compagnie théâtrale monte « Il n'y a plus de firmament » et « La pierre philosophale » d'Artaud. Toute personne intéressée par cette création collective est priée de venir les lundis et mercredis à 19 heures Salle Daniel Féry, Rés. Chaperon-Vert, 94110 Arcueil, métro Laplace.

ENCORE LUI : Vends baffle Sow Taylor Bass ou guit. très bon état 600 F à débattre. Passez de préférence le soir. José Dias, 20, rue Bénard, 75014 Paris.

CHERCHONS COMEDIENS : 2 g. 1 f., 18-25 exp. souhaitée, dispon. tout hiver 75-76 pour long mét. Amérique Sud. P. SOROKINE, 21 bis, rue Pierre-Leroux 75007 env. photos.

VOIR LOUVRE : Prof donne cours de batterie pas chers pour fauchés pas fainéants. Tél. : 642-56-84. Alain Pinier, 10, rue Corot, 92170 Vanves.

CLAIR DE LUNE : Donne cours de violon pas chers. Jean Pierlot, tél. : 588-01-53 de 12 à 15 heures.

ROBINSON : Viens juste de terminer mon service militaire. Je suis crevé et j'en ai ras le bol, débarque à Paris, je ne connais personne. Recherche d'urgence gars et filles, ivres de leur jeunesse et fous d'amour, de liberté, de paix et d'espoir. Dingue de mosik pop. Patrick de 19 heures à 19 h 30 les vendredis uniquement au 208-52-79.

ENMENER SA CAPE : Mec 25 ans, photographe cherche nana sympa et chouette, reportage été 75, Suède et Norvège ou Turquie. Qui m'accompagne ? Jean-François Lépée, 43 bis, Bd Henri-IV, 75004 Paris.

UNE, DEUX : mec de 26 ans cherche lier amitié avec garçon ou fille pour rompre solitude et faire du sport ensemble peut-être. Benoît Virey, 58, rue de Rennes, 75006 Paris.

MASCARA : Cercle Inter Loisirs recherche pour sa diffusion publicitaire (nouvelle revue d'information sur la région parisienne) des correspondants (tes) habitant Paris ou départements 92-93-94-95. Tél. le matin de 9 à 13 heures au 237-26-35.

LA STRADA : Clowns nomades cherchent clowns nomades ou sympathisants pouvant léguer, donner, ou vendre : chariot, bâche, ou charette et cheval (cheval de trait bon état) pour cirque ambulant et extatique. Tél. Hugues 260-59-47. Ecrire Hugues chez Ducoux, 5, rue Récamier, 75007 Paris.

KENAVO : J.H. 31 ans, breton (Loudéac 22) recherche contacts bretons, loudeacines habitant Paris (le 14e de préférence). Jean-Claude Evenot, 18, avenue de la République, 91 Montgeron.

INTER-GROUPES n° 3 vient de sortir. C'est un canard marginal pas sectaire, de tendance libertaire, écrit par des freaks (toxicos ou ex-junkies). Dans ce numéro, des tas de petites annonces, des adresses utiles, une revue de presse sur la came, des lettres ouvertes, des Tribunes Libres de « Marge » et du Groupe Insoumission Totale (G.I.T.), un reportage sur la came aux U.S.A., des poèmes de Michel-P. Marie et des tas d'articles sur la défonce. Un témoignage vécu sur : élixir parégorique, tidépran, acide, mesca, morphine, héroïne, codéine, antiparkisoniens, etc. par un mec qui connaît la shooteuse...
Ce journal fait 80 pages ; on le reçoit contre 10 F. (Si t'es vraiment fauché, c'est gratuit O.K. ?) Adresse d'INTER-GROUPES : Les Marseilles, 87220 Feytiat.

MEGAFOUTRAL : Pour la première et la dernière fois, la Presse Pirate Mégafoutral informe le public qu'il a vachement intérêt à s'abonner pour 10 ridicules petits francs à notre splendide revue (B.D., textes délirants, poésies) ou à la rigueur à acheter 1 numéro pour 3 F. Si cet appel n'est pas suivi d'effet, nous n'hésiterons pas à publier la liste de nos lecteurs et à vouer à la vindicte populaire les misérables qui ne nous aident pas. De plus, quand nous serons riches, célèbres et récupérés, nous vous cracherons à la gueule et, pour avoir des autographes pour votre cuisine, Tintin, na ! Ecrivez-nous vite à Presse Pirate Mégafoutral, 146, rue de la Liberté, 78200 Mantes-la-Jolie.

PIMPOM : Guitariste avec local à Paris cherche mecs sérieux avec plein d'idées aimant pop, rock, blues. Peut-être possibilité de faire un groupe. Passer ou écire à Richard Bouet, 20, rue Alfred-de-Vigny, 75017 Paris.

N'IMPORTE QUOI 2 intermédiaires de la pensée Cosmique pas déprimés cherchent jeunes filles pour n'importe quoi de vivant et d'humour. Si possible pas d'étudiantes, ou alors pas vraiment. Thierry ou Kakes, 19, rue St-Germain, 94 Fontenay-sous-Bois.

CREDIT POSSIBLE : Vends guitare Guild D25 état neuf (mécanique grover) avec boîte étui 1 500 F à discuter. Vends basse Gherson Imit. Gibson, très bon état : 600 F à discuter. Vends guitare Epiphone FT 130 avec housse 550 F toujours à discuter. Tél. : 997-20-74 ou passer 19, rue Saint-Germain, 94120 Fontenay-sous-Bois.

BOSSA-BLUES : Guitariste de guitare sèche cherche guitariste d'accompagnement aimant jazz-bossa-blues. Tél. : 368-38-20 poste 274, Williams.

KINGSLEY HALL : Claude Maréchal, André Hilaire, que sont devenus vos projets parus dans Actuel l'année dernière. Suis intéressé mais n'ai pu vous joindre aux adresses données. Bruno Legret, 56, rue Corvisart, 75013 Paris.

MARGINAL : Vends enregistrements pirates Crosby, Still, Nash and Young, Zeppelin, cassettes-albums à 30 F. Richard Jamin. Tél. : 206-11-82 poste 459.

VINI... VIDI : 24 ans aime nature, cherche compagne et vivre en communauté. Toutes personnes en perte de vitesse peuvent m'écrire, je leur répondrai. Davini, 65, rue des Pyrénées, Paris.

REZO ZERO : Tous les fanzines, journaux parallèles, amicales laïques et autres petits merdeux sont priés de répondre aux questionnaires qu'on leur a envoyés. La Taupe va fouiner dans cette masse énorme de paperasses et d'informations et publiera le résultat dès que possible. Et vous, qui n'avez pas reçu de questionnaire, réclamez-le ou... inventez le ! RG s'abstenir. Ecrivez à la Taupe, 7, rue des Noes, 10 Troyes. Tél. : 72-54-43.

ACTUEL BRADE SES COLLECTIONS!

PROFITEZ DE NOS GRANDES OFFRES
BANDES DESSINEES, COMIX, CRUMB

— Album de Crumb, 96 pages des meilleures bandes dessinées politico-underground du Crumb des grandes années à San Francisco. 9 F.
— Album Fritz le Chat, toutes ses aventures bien connues, encore du Crumb. 3 F.
— Album Freak Brothers, de Gilbert Shelton. 6 F.
Ceux qui ne l'ont pas ne peuvent le manquer.

Et, au hasard des numéros, ceux où la bande dessinée régnait...
15 : Spécial BD Underground, Crumb bien sûr, Corben et son homme-chien Wolf, Philippe Cousin, Guy Nard, Caza, Guitton, Vitalis. 3 F.
22-23 : Corben, Shelton, Crumb et Clay Wilson en plus. 4 F.
28 : Spécial Comix, encore de nouveaux Crumb, Corben, Shelton, un drôle de petit Mickey nommé Mitin, le grand Nicolas Devil, et Philippe Cousin en couleur. 4 F.
35 : L'étrange tortue de Gary Halgren, Crumb et sa gorille préférée, Masse, des dessinateurs français underground. 4 F.
40 : Une couverture de Masse, des croquis de Crumb, un grand Corben, et Sheridan. 4 F.

Toutes ces bandes dessinées pour 30 F

Une année complète devenue très rare : n°s 10/11 à 22/23 : 60 F

10/11 : Toute l'idéologie underground et des bandes dessinées. 5 F.
13 : Beuark, déjà un spécial écologie, bien avant et mieux que les autres, Zappa parle, Germaine Greer libère les femmes et le Velvet Underground se raconte. 3 F.
16 : L'armée, quand les soldats se défilent. Les lettres des chefs indiens. Amsterdam et ses lutins malins. 3 F.
17 : Un grand numéro : le guide de l'Underground en France, avec des communautés, de la presse marginale, du cinéma parallèle. Plein d'adresses en province, pas toutes périmées. 3 F.
18 : Urbanisme très laid et utopies très jolies, entretien avec Henri Lefebvre, des tuyaux sur Bruxelles, article sur Captain Beefheart. 3 F.
19 : La rock culture, et l'inventaire des poubelles de Dylan ; les propos enragés d'Abbie Hoffman, ceux de la C.F.D.T., et la suite de l'underguide de la France. 3 F.
20 : La drogue. Café, alcool, marie-jeanne, LSD, héroïne... Des débats, des témoignages, des rapports scientifiques. Et le Grateful Dead. 3 F.
21 : « Tout au bout de la route », tout sur l'Afrique insondable, l'Amérique et la route des Indes. 3 F.
22/23 : Un numéro double plein de bonnes vibrations, autogestion, écoles parallèles, Alan Watts, les savants cool et des bandes dessinées. 5 F.

Nous offrons :
Les dernières 100 collections complètes des numéros 10/11 à 22/23 à 60 F chacune ;
500 collections complètes des numéros 24 à 33/34 à 35 F chacune ;
500 collections complètes des numéros 35 à 44/45 à 35 F chacune.
Franco de port, 80 F les deux premières
110 F les trois ans
DEPECHEZ-VOUS,
ELLES SERONT VITE EPUISEES !

Une année triomphale : n°s 24 à 33/34 : 35 F

24 : La guérilla urbaine, Tintin mal barré, un entretien avec Charles Fourier ressuscité et la découverte du Zen. 4 F.
25 : « La débandade du phallus », vue par le MLF et le FHAR, un entretien avec Alain Touraine et John Brunner sur la nouvelle S.F. 4 F.
26 : Libérez votre corps, massez-vous les uns les autres, tout sur les psychothérapies de groupe et de chair et d'os. Le rock de Nixon, Albert et sa fanfare maléfique, enfin un nez-à-nez fameux avec Alain Krivine. 4 F.
27 : L'école qui pue, l'Allemagne underground, sa musique, ses freaks, ses gauchistes, et la digne mort de Fritz le Chat : « Il est mort debout ». 4 F.
29 : « Underground, où vas-tu ? » Un grand inderguide de Paris quartier par quartier, la vie des gazolines, le rock en France et une grande confession de ceux qui font **Actuel**. 4 F.
30 : Qui sont les barbares ? Un vaste panorama de l'histoire vue autrement, et quelques interrogations sur la civilisation, une fantastique chronologie de l'histoire parallèle, une école parallèle à Strasbourg, un grand laïus sur les musiques orientales. 4 F.
31 : Peut-on détourner le futur ? **Actuel** fait quelques prévisions heureuses notamment sur le pétrole et publie un petit journal lycéen, Chasse d'O. Tout sur la vidéo, les machines à musique et l'art sur ordinateur. 4 F.
32 : La bonne vie, les vieilles recettes et les techniques d'antan. La Bretagne, un guide de la route en Afrique et en Asie, le folk urbain, le Grand Magic Circus. 4 F.
33/34 : Double et très débile, tous les jeux les plus niais auxquels on peut se livrer dans les états les plus douteux, les gourous tragiques et pas mal de BD. 5 F.

Une année époustouflante : n°s 35 à 44/45 : 35 F

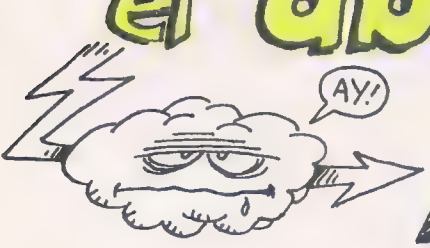
36 : L'avortement militant, histoire et adresses, des groupes qui font changer les choses et les gens. Trois grandes interviews de Jodorowski, Topor et Arrabal, et le retour du free jazz. 4 F.
37 : Le rock à la chaîne ou comment fabriquer des stars, Sun Ra délire en noir et blanc, un entretien avec Henri Laborit sur la biologie et de bons trucs contre les propriétaires abusifs. 4 F.
38 : Le quatrième sexe, les lesbiennes, travelos et bisexuels. Monique Wittig parle à **Actuel**. L'histoire vraie de Walt Disney. La bouffe pas cher. 4 F.
39 : L'Herbe, le cannabis sativa et ses dérivés, ses usages, ses dangers et ses charmes. Les souvenirs de Ken Kesey, l'autre pape du LSD. 4 F.
41 : « La connerie, c'est les autres », un florilège de ce que la France fait de mieux dans le genre. 5 F.
42 : Sur l'autoroute des freaks, plein de tuyaux sur l'Inde, l'Afghanistan, l'Asie, les bons coins d'Afrique et des U.S.A. Interview de Serge Moscovici et Pierre Clastres. Tout sur les derniers sauvages. Les dessous du Kung-Fu. 5 F.
43 : Et maintenant démerdez-vous. Les marginaux des villes et des champs dévoilent toutes leurs combines. L'architecture des déchets. Le combinoscope et l'underguide de Paris. 5 F.
44/45 : Spécial cochon, numéro copié. On rit et on se moque. **Actuel** choisit la parodie avec toute une série de journaux détournés : L'Echepress, Libernation, Minus, Chienlit Hebdo, Trui, etc. Mais Mosik et les rubriques habituelles sont toujours là. 5 F.
46 : Parano et science-fiction : les nouveaux écrivains de la spéculative fiction sont assez paranos, comme notre environnement. Interview de Spinrad, K. Dick, Moorcock, Sladek, Ballard, les meilleurs des jeunes. Nouvelles de Burroughs, Sladek, Spinrad, Barthelme. Rires avec Télédrama ; b.d. de Masse, Crumb, Irons. 5 F.

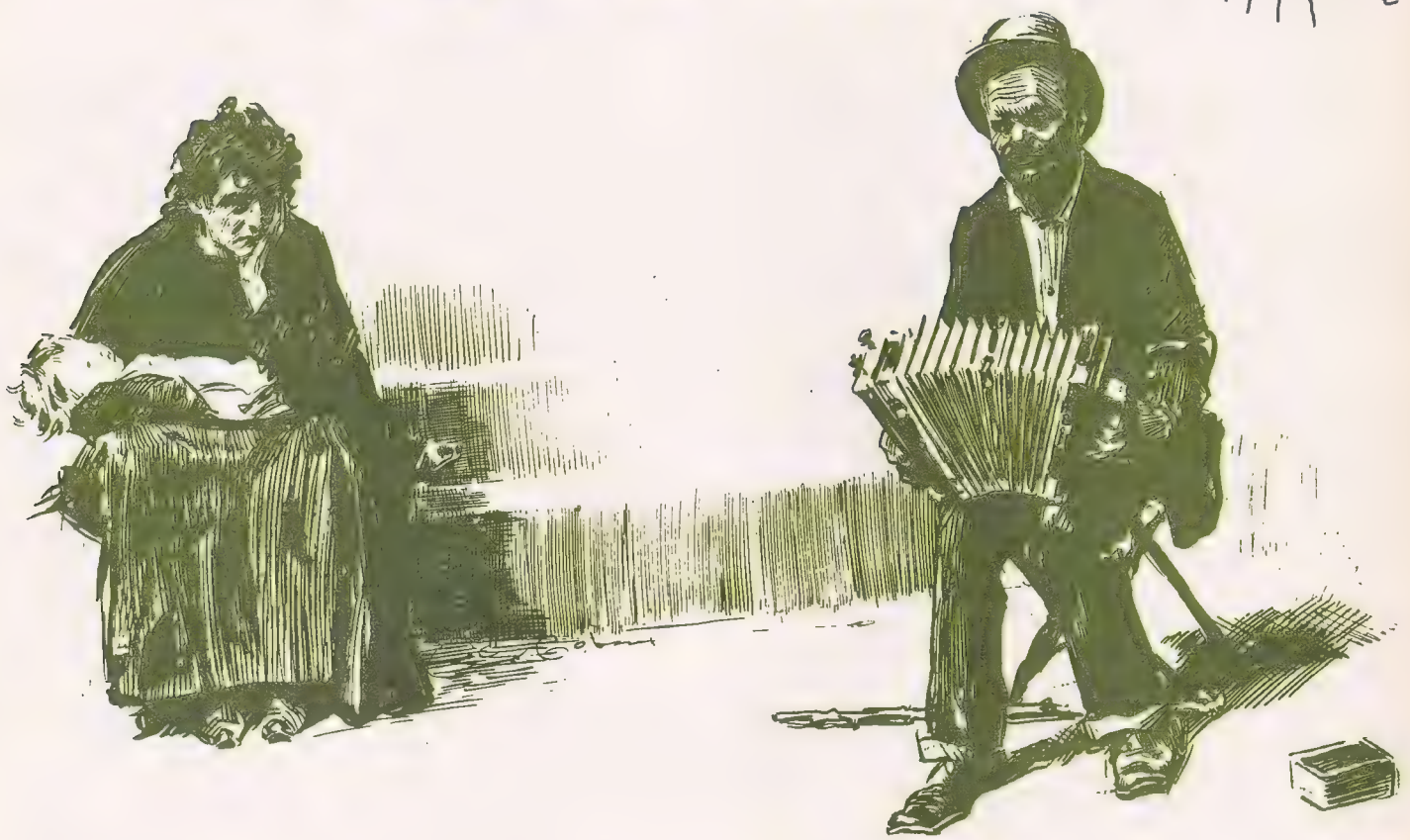
Nous vous rappelons que les numéros suivants sont disponibles à la pièce :
N°s 10/11, n° 13 et du n° 16 au n° 40 : 4 F le numéro.
Du n° 41 à 46 : 5 F le numéro.

Une commande de cinq numéros, pris au choix dans la liste, ne coûte que 17 F (on tient compte des P.T.T., c'est la vie).

FAITES PAS CETTE TÊTE !

et abonnez-vous à ACTUEL





60 F pour 12 numéros + 1 disque au choix :

- ☐ Le vieux Gong : camembert électrique
- ☐ Sun Ra : Solar myth orchestra
- ☐ Steve Lacy : Epistrophy
- ☐ Soft machine : premiers enregistrements
- ☐ Le nouveau Gong
- ☐ Brigitte Fontaine : l'incendie

(Cochez la case correspondante.)

ou 50 F pour 12 numéros + album des Freak Brothers

Mode de règlement :

— mandat - chèque postal (envoyer les trois volets à Actuel ;

— chèque bancaire à envoyer à : « Actuel », 2, impasse Lebouis, 75014 Paris.

Je souscris à un abonnement à **Actuel.**

Nom : **Prénom :**

Profession :

Age :

Adresse :

☐ 50 Francs ☐ 60 francs avec un disque (cochez la case correspondante).

Abonnement pour l'étranger : courrier ordinaire : 65 F ; par avion : 80 F ; (sans disque ni Crumb).

Attention :

1° Lorsque vous vous abonnez au cours du mois, votre abonnement ne commence qu'au numéro suivant.

2° Envoyez bien vos chèques postaux (3 volets) et vos mandats à Actuel.

3° Ecrivez lisiblement vos noms et adresses : nous nous interrogeons souvent longuement et le facteur aussi.

4° Pour tout changement d'adresse, envoyez la bande de votre dernier numéro en même temps que votre nouvelle adresse.

5° Quand vous vous réabonnez, signalez-le-nous d'un mot.

N°49 NOVEMBRE 1974 5 F MENSUEL

rock&flip

JIMMY HENDRIX:
40e interview

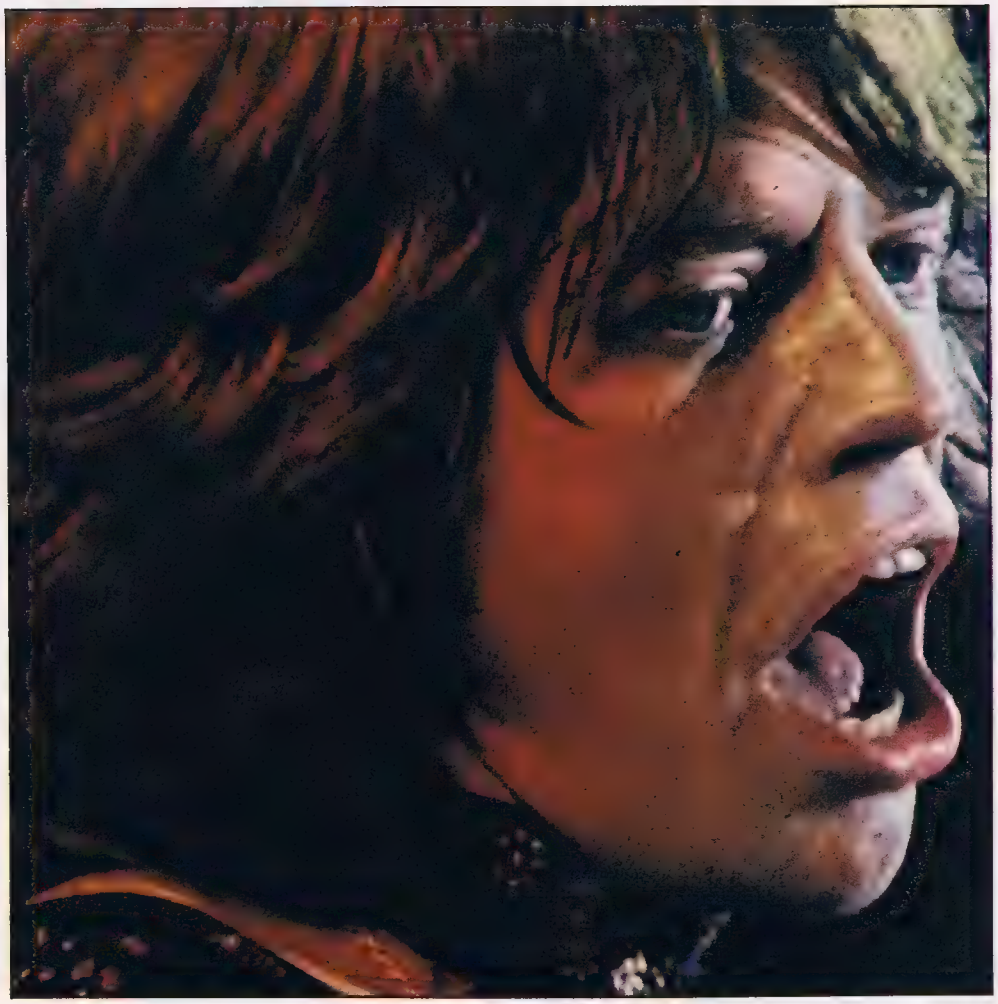
SUPER LACHAISE BAND

morrisson le glas

morgma

photorock

**Huit ans de pop music
à travers
les photographies de
Jean-Pierre Leloir**



EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

albin michel/rock&folk

→C'ÉTAIT UNE PARODIE DE MARCEL GOTLIB -

P.C.C. JEAN ROUZAUD-

jimmy es-tulà ?

Jimi, un goût étrange venu d'ailleurs ; Brian Jones, le Brillant Jaune des Pierres qui Roulent ; Jim, avec ta bière qui mousse, et toi, Jaunisse Joplin, qui n'a pas perdu la foi quand le foie t'a perdu, nous vous sentons si près de nous, ectoplasmes chéris. Rien ne suaire de pourrir, il faut chanter à point.

Vingt mille arbres, quarante hectares de caillasse, c'est le Père Lachaise — où Jim Morrison habite depuis quelques années. Facile à trouver, la tombe de Jim : le parcours est fléché à la craie et les pas du promeneur fanatique crissent sur un lit de seringues brisées. Nous y voici. Un carré de terreau, été comme hiver mouillé des larmes versées par tous les copains vivants de Jim ; une tombe très sobre, sans chichis, simplement fleurie de pelures d'oranges et de mégots venus qui fleurent bon l'herbe de Colombie. Assis sur le tombeau voisin, qui par hasard se trouve à hauteur de fessier, je commence un peu troublé :

« Hello, Jim.

— Mmmm.

Jim, tu es là ?

— Ou est-ce que c'est encore ? entends-je glapir sous mes pieds. Vous allez me foutre la paix et me laisser dormir ! Les vivants ne respectent rien. On a nos horaires, merde !

— Mais...

Je dors ! Assez ! Il suffit déjà que trois freaks planent dans une mansarde de banlieue pour qu'ils envoient des vibrations intolérables et me sortent du repos. Tous les jours, sans arrêt. C'est encore pire qu'avant, quand je vivais.

— C'est pour Rock and Flip, Jim. On aimerait te poser des questions. D'accord ?

— Lâche-moi le coude, mec, tu veux ?

— Drôlement grognon, Jim, pas vrai ? Pourtant, c'est plutôt cool, dans le coin. Et puis le voisinage n'est pas désagréable. Musset, les fédérés...

— Les fédérés se plaignent sans arrêt. Tiens, écoute !

(Pitié ! Pitié ! crient les fédérés)

Bien sûr. Jim. Mais il y a aussi Maurice Thorez, le général Foy, Edith Piaf...

Edith Piaf ! Bravo. On l'a mise au soleil, dans la partie neuve du Père-Lachaise. Et moi, je reste coincé dans l'ombre et la senteur du pipi. Parlons-en !

Quels problèmes cela pose-t-il par rapport aux autres membres du groupe, ceux qui ne sont pas assez décomposés pour reposer en paix ?

Aucun. Il n'y a pas de jalousie entre nous. Chacun est libre de se décomposer comme il veut.

Où en est ta barbe, maintenant, Jim ?

Ça pousse. Lentement, mais ça pousse.

Pas de problèmes avec les vers ?

Non. Plutôt sympas.

La théâtralité de ton jeu de scène, quand tu te produisais encore avec les Doors, ne manque-t-elle pas au trop créateur/destructeur que tu poursuis sans relâche ?

Mmmm.

Que sont devenus tes costumes de cuir noir brillant et tes lourdes ceintures d'argent ?

Je ne les mettais plus, tu sais, quand je suis arrivé ici.

Tu avais toujours les yeux clos. Et maintenant ?

Maintenant je n'ai plus vraiment d'yeux.

Et tous les gens qui viennent se recueillir sur ta tombe, chaque jour, que te racontent-ils ?

Des conneries.

Peux-tu préciser pour les lecteurs de Rock and Flip ?

Oui.

Je t'écoute, Jim. Nous t'écoutons.

Eh bien, ces petits nabots ne parlent que d'eux, de leurs tracas, de leur tête encore plus en bouillie que la mienne, et ça me les brise, je t'assure !

Et alors ?

Je me retourne sur les bas flancs du cercueil, comme ça, splotch, splotch, et j'essaie de concevoir la bulle, peinard, loin des jérémiades de ces pauvres faces de nœuds mal barrés.

Mais c'est ton public, Jim. Ils t'aiment !

Moi pas. M'en fous. Veux qu'on me lâche le coude, tu vois. C'est tout. Les vers blancs, eux, ils font leur boulot de vers blancs, rien à dire, ils sont corrects.

Tu as dû...

Pas tellement. Je suis plutôt à l'état de purée... »

Et j'entendis un rire gras sous le sol qui persista longtemps. « Hek ! hek ! hek ! hek !... »

C'est vrai, on peut être mort et verdâtre, tranquille sous terre, et se voir enquiquiner par des cortèges de fans envieux de votre succès passé, ou bien content d'avoir un poster à coller au mur, un modèle, un gode qu'on tire à sa guise d'un côté ou de l'autre. On a ses héros et son héroïne, si l'on peut dire, on a aussi Hendrix et Janis Joplin, à peu près dans le même état de lambeaux que Jim. Et qui remportent également un franc succès de pleurniche amère. On est allé saluer Janis.

« Bye, Janis.

blrp, blrp, blrp.

C'est Rock and Flip, Janis, même qu'on a publié tout plein de poèmes de toi. Tu te souviens ?

blrp.

Est-ce que c'est excitant d'être célèbre, Janis ?

bblrp.

Quel effet cela te fait-il de considérer l'évolution de la mélodie dans le son américain au cours des deux dernières années ?

— gropblblbl.

Mais qu'entends-tu par « retourner à tes sources ? »

— Chfffffp.

Pourquoi t'as plus de dents, Janis ?

— Mmph.

Trop humide ? Écoute, pour dire « oui » tu dégages une pestilence, et pour dire « non » tu gargouilles. OK ?

— Pchfuit !

Qu'est-ce que tu penses du respect qu'on a pour les vedettes écrasées, noyées, électrocutées ou fusillées ? C'est bien ?

— Garglgargl.

C'est idiot, alors ?

— Pchfuit !

Est-ce que tu écris toujours des poèmes, Janis ?

— Pchfuit !

Tu veux en réciter un pour les fans de Rock and Flip ?

— Pchfuit !

Attends, Janis, je branche le magnéto pour ne pas en perdre une goutte. Voilà. Tu peux y aller.

— Pchfuit

« garglagrgl prout blblblbl
vbmmphch humphp humph
gargagrllllm splotchfff »

Du côté de Jimi Hendrix, ce ne fut pas tellement différent. Lui aussi était fatigué d'entendre grimacer au-dessus de ce qui lui reste de crâne les lamentations et les regrets.

« Jimi, la rock'n roll music a marqué le retour du corps dans la musique blanche. Le beat, rythme binaire, hérité du rythm and blues est déjà un appel physique à la transe...

— Ouais. À Naples seulement.

Comment cela, Jimi ?

Parce que la transe napolitaine ! Ah ahah !

Tu ne crois donc pas, pour t'esquiver aussi dans la boutade, que le rythme n'roll retourne les corps blancs sur les scènes tragiques du grand podium de la vie/mort, et la profanation, l'outrage, la démesure...

— Ouais.

Ne vois-tu pas naître un type de communion de groupe, là, sur ta tombe du cimetière de Puteaux, qui ressemble déjà au sacrifice...

— Ouais.

En scène tu te faisais violence dans un désir de dépassement...

— C'est bien vrai, mec.

Et le public assistant, participant à ce sacrifice...

— Poil à l'orifice !

Jimi !

— Ouais.

PATRICE FRANCESCHINI

DEVENEZ UNE LÉGENDE !

Aujourd'hui électrocuté, demain célèbre !

EN DIRECT DES U.S.A

Seul Père - Lachaise - Music, importateur exclusif, vous propose la véritable guitare électrifiée qui a terrassé les plus grands.

Voyez un peu cet éblouissant palmarès :

1964-1974, 12 morts par électrocution, 150 amateurs à l'hôpital, 23 incendies !

La guitare « La Faucheuse » comporte seule un système spécialement conçu pour multiplier les risques de court-circuit : ses fils savamment dénudés, son sélecteur « mort subite » et « souffrance intolérable », son fa dièse haute-tension permettent d'obtenir une électrocution à la mesure de vos rêves de gloire : 60 000 watts efficaces (30 000 watts RMS).

CE QU'ILS EN DISENT :

- J. HENDRIX : « Quel flash ! Mieux qu'une overdose ! »
- J. MORRISON : « L'essayer c'est l'adopter. »
- SACCO AND VANZETTI : « Méfiez-vous des imitations ! »

VENEZ L'ESSAYER.

érudit rock

● Pouvez-vous me donner des renseignements sur le groupe Los Ringardos, et notamment leur discographie complète ? (C. Lévi-Strauss, Vitry).

Bien volontiers. Los Ringardos se composaient de José Roger (kena), José Hernandez (charango), José Machucambo (maraccas), de José Malabar (cornemuse paraguayenne) et de José Caram'bar (mirliton). Hélas, les cinq musiciens s'étaient trompés sur la date de la première répétition, et ne se rencontrèrent jamais. Les deux premiers devaient rejoindre Los Machucambos quelques jours plus tard, tandis que les trois autres allaient former Los Incas.

● J'ai l'intention de me suicider en m'ouvant les veines, je voudrais savoir quel est, à votre avis, le disque qui conviendrait le mieux à la circonstance ? (anonyme).

Bien sûr, David Bowie se présente immédiatement à l'esprit avec « Rock'n'roll suicide » (RCA RS 8711) mais ne négligez pas pour autant le Velvet Underground (« Black angels death song », MGM VTB 5988), Iggy (« Ah le petit vin blanc » CBS THX 1138), les Compagnons de la Chanson (« J'avais un ami », Pathé BM 0021) ainsi que Los Machucambos (« Morire per amor », disques Palmolive QQ 8954).

● En 1963, j'ai découvert Los Machucambos avec « Eso es el amor » et jusqu'en 66, j'ai beaucoup admiré. Dix ans ont passé et j'avais oublié un peu Los Machucambos ! Une bio, trouvée par hasard, a réveillé ma vieille passion. J'ai lu le livre de Paul-Alexandre Nini qui m'a enthousiasmée, et, à nouveau, j'ai envie de tout savoir sur Los Machucambos. Connaissez-vous d'autres ouvrages qui leur sont consacrés ? Est-il possible de trouver des textes de leurs chansons et leurs traductions ? (Miguel Grisoso, 69352 Nœud-les-Mines).

Le livre le plus complet sur Los Machucambos est la bio de notre collaborateur et ami Paul-Alexandre Nini. Les autres essais de toutes sortes édités surtout en Amérique latine ne valent même pas la peine d'être mentionnés. Les textes des chansons, dont « Eso es el amor », ont fait l'objet d'une édition pirate venue des milieux étudiants (Los libros de Censier, 20 F).

● Je désirerais connaître la discographie du groupe Los Incas. Existe-t-il encore ? Roger, 88660 Annemasse.

(Premier lp sans titres) : « Yo tengo une muneca » SON 18 (réf. brés.), Pipo 180 97 (réf. colomb.), « La mierda en el pais » (Pipo, SML 1875 ou DEV 197 8677 89).

● Merci pour le petit article sur Los Machucambos dont on ne parle plus tellement en France par rapport à l'époque de « Eso es el amor » et de « El Karako ». Peut-être pourriez-vous publier une discographie complète. Roberto Pinso, Chantilly.

RS 96789 75, LP MN 98743, 98354, LL 9464535, 9846254, 9996874536, MM 6574839 984635, 6575645389, 985647, 6475342, etc.

● Que signifient les initiales VTBSPN et à quoi cela correspond-t-il en matière de publication musicale ? Yves Frémion, 64000 Pau.

VTBSPN, société fondée dans les années cinquante, c'est la Vaste Branlar (un poco) Sale Pequeno Nodo. A l'époque de la gloire des Machucambos, cette société regroupait à peu près 90 % des compositeurs et interprètes de chants brésiliens.

● La santé de Lou Reed m'inquiète. Passera-t-il l'hiver ? (A. Picradis, Vaison-la-Romaine).

Lou Reed souffre de graves troubles cardio-vasculaires, d'un fibrome utérin, de fibrillation auriculaire subaiguë, de furonculose nerveuse, d'hypoglycémie diaphragmatique, d'une malformation coeliaque congénitale, de leucocytes gloutons et d'un épanchement du liquide céphalo-rachidien. Il semble hors de question qu'il survive aux fêtes de Noël.

● Je compte entreprendre un tour du monde des cimetières. Pouvez-vous m'indiquer où sont enterrés Jim Morrison, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Brian Jones, Duane Allmann, Eddie Cochran, Buddy Holly, Otis Redding, John Coltrane, Sam Cooke, Duke Ellington, Billy Murcia, Pig Pen, Mama Cass, James Dean, Wolfgang-Amadeeus Mozart et Marcel Achard ? Merci. (Riri, Bois-Colombes).

Jim Morrison : Père Lachaise (Paris). Janis Joplin : Illington (Mass.). Brian Jones : Invalides (Paris). Duane Allmann : Cercigny (86). Eddie Cochran et Buddy Helly : fosse commune, Brighton (Creuse). Otis Reding : WEA Filipacchi, 70 Champs-Elysées (Paris). John Coltrane n'est pas mort, il se cache dans la forêt. Sam Cooke : cimetière Montparnasse. Duke Ellington était parsi, il n'a pas été enterré mais livré aux vautours sur une « tour du silence » à Bombay. Billy Murcia : chez Yves Adrien, dans le potager, sous les radis. Pig Pen : embaumé par les soins du groupe, Pig Pen est toujours assis devant son orgue à tous les concerts du Grateful Dead, et donne à ses compagnons l'illusion qu'il ne les a pas quittés. Mama Cass : San José (Californie), tombe n° 738, 739 et 740. James Dean : Père Lachaise (à côté de Jim Morrison). Mozart : Castle of Dracula (Transsylvanie). Marcel Achard a fait don de son corps à la science.

DANIEL VERMICELLE

COURRIER

Cher canard pourri

Ah les mecs, quelle débine par ces temps, la crise et tout, et nos rêves de jeunes/kids qui fuient... Même Rock et Flip *n'est plus ce qu'il était ! Pourquoi ne trouve-t-on plus ces cris/anathèmes de Paul-Alexandre Nini qui maintenant nous rebat les oreilles avec ses considérations sur les incas et autres aztèques ? Et Philippe Paranaux, réduit à ses « Picole »*

Photos Diane Arbus - Editions du Chêne.

DISQUES

GLORIA LASSO

« NOUS SOMMES LES NOUVEAUX PARTISANS »
CBS 69004

Imaginez cette merveilleuse fantaisie : CBS, un des premiers catalogues français et internationaux, m'invitant lors d'un week-end de promotion adorablement personnalisé à l'hôtel Sheraton, afin d'y rencontrer la pulpeuse, l'enchanteresse, la ravissante Gloria Lasso. A l'entrée de sa suite, Gloria m'attendait, affable et douce, un sourire énigmatique sur ses lèvres rose pâle, et les coupes d'Asti Spumante se succédèrent jusqu'au matin sur le linoleum aux couleurs vives et chaudes... Le manager me glissa discrètement dans la main une place gratuite pour le concert des Osmonds. Oh, ce charme indicible qui suinte de Gloria ! Saurez-vous apprécier « Les nouveaux partisans » (disques CBS 69004) ?

PIERRE BENET

LOS FOLKITOS

LIVE AT THE « FUEGO DE CAMPO »
Chant du Monde WAO 3376

Los Folkitos est un groupe sympa qui chante des trucs chouettes dans le genre inca. Ils chantent des airs traditionnels et des compositions bien à eux. Il y a une ambiance super de franche camaraderie qui manque à tant de disques (vous voyez ce que je veux dire...). Bref, une réussite au niveau humour et décontraction, un chouette disque, même si les « puristes » lui reprocheront d'être trop « commercial ». Bon, ben, salut, à la prochaine. Jacques VAISSELLE

LOS INCAS

ESO ES EL AMOR
Pinochay 91004 007

La musique inca est une longue histoire dont les musiciens ne sont qu'une étape. Los Incas ont donné à la musique inca une nouvelle page où s'était inscrit dans un élan de jazzité, la free-jazzité des haut-plateaux, les incandescences bluesy, la démesure, les plumes, le nœud/point codal des contradictions entre une musique conquistador entérinée par la répression du conformisme sud-américain de la « spanish middle-class » à travers la machinerie des grands festivals/fêtes où l'on perçoit le désir d'un tout musical, maracas, eskimos, osmose de l'écriture, de la spontanéité, du cri, et revendique le caractère totalisant et démentiel de son son, dans lesquels grouille l'intensité du back-ground, une apocalypse qui vient encore de recouvrir la grande fête/festival mystico-païenne qui se charge des souvenirs d'un nouveau-monde phantasmé qui rencontre/heurte les astres pour un coup de balai futuriste/dérisoire. Que vous dire de plus ?

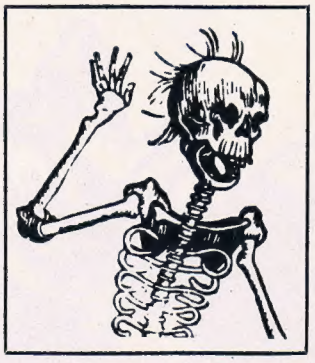
PAUL-ALEXANDRE NINI

LOS GESTAPOS

ICH HATTE EIN KAMERAD
Krupp, RS 7695

C'est l'heure des cassures en Crash majeur, l'heure où les punks superbes vêtus de cuir noir, élite farouche et pure, sauveurs de l'Occident, vous fustigent et vous évincent. Extase immense de nos rancœurs. Tels s'incarnent Los Gestapos dans la lumière blafarde d'un petit-jour glaireux, twist funèbre et guitares en croix, acier trempé/acier flippé, laser-music et électricité. Sur le pavé luisant dérivent les derniers punks, les vrais, jeunes aryens d'Ordre Nouveau armés de sourires tordus et de pupilles à cran d'arrêt. « Ich hatte ein Kamerad », expression comateuse, mandraxée, suintante. Los Gestapos, orchestre killer, déflagrations des accordéons fous, hélas passés à peu près inaperçus. C'est dur de voir des gens doués s'émietter sur l'incompréhension des masses. Les races laborieuses anéantissent les races nobles, honey, it's a suburban tragedy. Mais il n'y a rien à y faire. Fun fun fun, la tendance des seventies est au Death trip.

YVES ARYEN



TELEGRAMMES

FRANCE :

Nemo n'a pas payé son loyer pour le mois de novembre ■ Grâce aux ventes de son disque, **Albert Marcœur** a pu s'acheter une nouvelle paire de pataugas, l'ancienne prenait sérieusement l'eau ■ **Mahjun** lance un appel à tous ses fans : envoyez riz complet, vêtements chauds pour l'hiver (même troués), lait en boîte, pain d'épice Unimel, cordes de guitares. C'est urgent ! (Envoyer les dons à Saravah, 22, passages des Abbesses, qui transmettra) ■ Onze exemplaires du disque de **Wapassou** vendus à Belfort ! ■ Ne jetez pas vos vieux cartons et papiers d'emballages graisseux : **Sriom Deliriom** passera les charger dans leur 4L-fourgonnette (reconnaissable à ses autocollants « Sylvestre et Titi ») ■ Dissensions au sein d'**Au bonheur des dames** : « Shitty Telaouine se sucre sur l'argent des commissions » accuse Eddick Ritchell « je l'ai vu l'autre jour entrer dans une boulangerie et se payer une part de flan ! »

ANGLETERRE :

Mick Jagger s'est fait une coupure au doigt en ouvrant une boîte de sardines à l'huile ■ **Robert Wyatt** immobilisé : son fauteuil roulant a un essieu cassé. Pas de chance, Robert ! ■ Terrassé par une diarrhée soudaine, **Terry Riley** a du interrompre son concert au Queen Elisabeth Hall, en plein milieu de « Persian Surgery Dervishes » ■ Des nouvelles du panaris d'**Eric Clapton** : ça va mieux ! ■ Les **Beatles** se reforment ■ **Rod Stewart** a proféré un gros mot en glissant sur une bouteille.

U.S.A. :

Notre correspondant nous l'a confirmé : les **New York Dolls** ont des varices ■ Les médecins ont versé pendant deux jours de l'eau bouillante sur le visage de **Miles Davis,** qui n'arrivait plus à décoincer sa trompette de sa bouche ■ **George Harrison** a attrapé une blennorragie ■ **Alice Cooper** n'est pas content : son sein gauche pousse plus vite que son sein droit ■ **Johnny Winter** victime d'un refroidissement ■ **Captain Beefheart** a maigri de quatre kilos ■ **Alphonse Mouzon** avoue : c'est moi qui ai piégé la batterie de **Billy Cobham.** Ingénieusement dissimulée à l'intérieur de la grosse caisse, la charge de plastic a fait trois morts dans l'orchestre de Billy et a éborgné les trois premiers rangs. Billy, à toi de jouer ! ■ **Ravi Shankar** a attrapé une blennorragie ■ **Carly Simon,** en tournée dans le Connecticut, a renversé son Banania sur son tailleur Cacharel ■ **Paul Kantner** a des problèmes : **Grace Slick** lui a caché ses lunettes pour le taquiner ■ **James Brown** apprend le breton ■ **Paul McCartney** s'est renseigné sur le traitement préventif de la blennorragie ■ **Stevie Wonder** a un orgelet.

affligeantes... Quant aux nouveaux, si j'excepte Philippe Magouille, qui seul a le courage de chanter sa passion pour le Maréchal Pétain, ils ne savent que salir, dénigrer tout ce que la France a fait et fera de bon. Rock et Flip serait-il vendu ? Je vous défie de publier ma lettre. Vive le flip.

Patrick Eudpine

P.S. 1 : Jamais d'article sur Maurice Chevalier le maudit ?

P.S. 2 : Si vous vouliez bien, je pourrais écrire quelques articles/extases pour Rock et Flip, dont je relis tous les soirs la collection complète que j'aime plus que tout au monde.

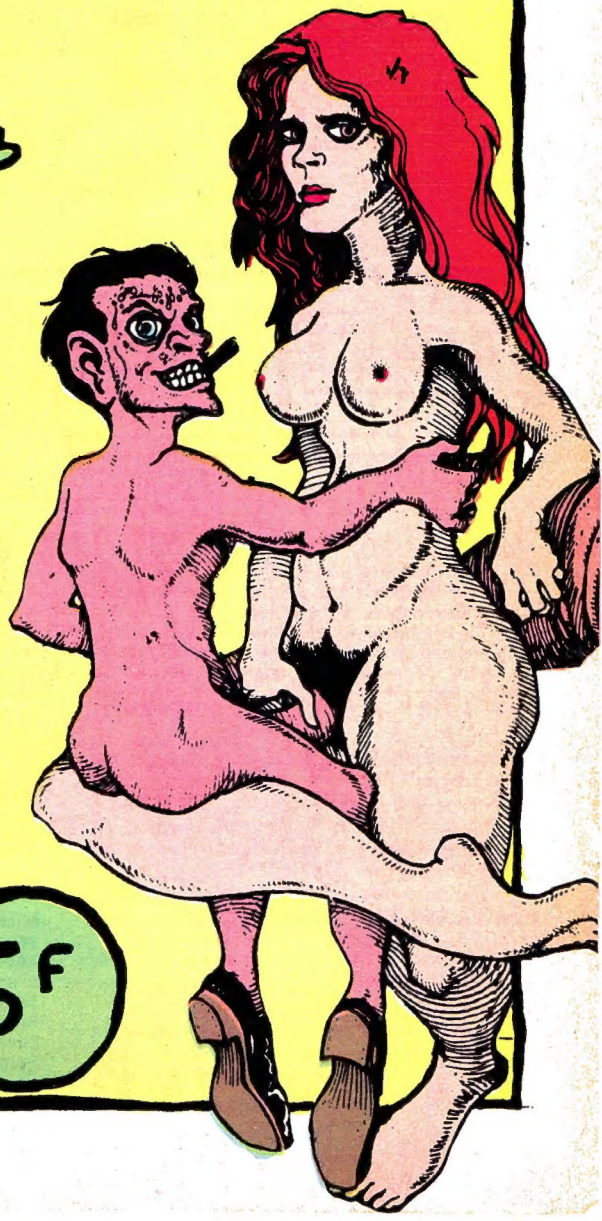
REDOUTABLE, INQUIETANT, MAGNIFIQUE!

ACTUEL PUBLIE

UNE NOUVELLE SERIE DE

COMIX

APRES LES
HORRIBLES OBSESSIONS
DE ROBERT CRUMB...



BOUM DANS MA TÊTE

DE SHRIER ET IRONS

64 PAGES INÉDITES

A PARTIR DU 12 DÉCEMBRE, DANS
TOUS LES KIOSQUES, GARES, MAISONS DE LA PRESSE.

6F